



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

EX LIBRIS



ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.





70/8

no 2



P O E S I E S

DE M. L' A B B É

DE L'ATTAIGNANT.

12107

12107

P O E S I E S

DE M. L' A B B É

DE L'ATTAIGNANT;

C O N T E N A N T

Tout ce qui a paru de cet Auteur sous le titre de PIÈCES DÉROBÉES , avec des augmentations très-considérables ; des annotations sur chaque Pièce qui en expliquent le sujet & l'occasion , & des Airs notés sur toutes les Chançons.

T O M E P R E M I E R.



A L O N D R E S,

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint
Jacques , au-dessous de la Fontaine Saint
Benoît , au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.



P R É F A C E.

LA satisfaction que l'on a témoignée à la lecture des Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant dans la premiere édition qui en a été faite sous le titre de *Pièces dérobées à un Ami*, a engagé le Libraire à en publier une seconde ; mais on se flatte que celle-ci a encore plus de droit que la précédente sur les suffrages du Public par l'attention que l'on a eue à lui donner toute la perfection dont elle étoit susceptible.

On avoit fait une espece de violence à l'Auteur quand on entreprit, pour la premiere fois, d'imprimer ses ouvrages. Il savoit combien peu lui avoient

couté ces productions légères , & il ne pouvoit croire que ce qui avoit fait l'amusement de son loisir , pût occuper agréablement celui des autres. C'étoient selon lui des vers de société , des faillies passageres qui n'étoient pas faites pour souffrir le grand jour , & qui ne pouvoient tout au plus intéresser qu'un petit nombre de personnes qui en avoient fourni le sujet & l'occasion. Mais un ami qui en connoissoit tout le prix , ayant recueilli la plupart de ces Pièces , & presumant de leur succès par le sentiment qu'il éprouvoit lui-même à la lecture , se donna toutes sortes de mouvemens pour l'engager à lui livrer son porte-feuille ; & à consentir à une édition. L'Au-

teur résista longtems , mais l'amitié fit enfin chez lui ce que l'amour propre n'auroit jamais sçu faire. Il ceda à l'Editeur , ou plutôt il laissa enlever tout ce qui lui restoit de pièces manuscrites , encore craignoit-il qu'il n'eût sujet dans la suite de se repentir de sa complaisance. Mais il se trompa ; le succès le plus flatteur justifia le zele de l'ami , & mérita à l'Auteur des applaudissemens qu'il étoit bien éloigné de se promettre. A la vérité cette édition pouvoit lui donner quelque défiance. Il ne s'étoit nullement mis en peine de fournir les éclaircissemens nécessaires , & son indifférence pour toute espèce de gloire poétique , l'empêcha même de revoir & de

corriger ses ouvrages. Le premier sacrifice lui avoit déjà trop coûté , pour qu'on dût exiger encore ce travail qui lui auroit été plus pénible que ses productions même lorsqu'elles couloient de source ; & il falloit se contenter de ce qu'on avoit pu obtenir. Ainsi malgré les soins & les lumières de l'Editeur , le premier Recueil étoit très imparfait. La plupart des vers perdoient beaucoup de leurs agrémens par l'ignorance où l'on étoit des sujets qui les avoient fait naître , & le Lecteur se trouvoit en défaut dans ce qui pouvoit piquer d'avantage sa curiosité. D'ailleurs il y avoit des fautes qui étoient échappées dans la première chaleur de la composition. Ce-

pendant ces défauts n'ont pas empêché que le Livre ne fut généralement goûté ; les beautés qu'on y remarqua , en rendirent la lecture infiniment agréable , & le débit en fut aussi prompt qu'on auroit pu l'espérer. Les Censeurs , mêmes les plus sévères , lui donnerent de justes éloges dans leurs écrits périodiques. En effet on ne peut disconvenir que les Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant ne réunissent tous les agréments qu'on peut desirer dans leur genre. Outre cette facilité qui annonce le génie, ces tours heureux , cette naïveté , cette candence qui lui sont propres , on y trouve un enjouement plein de décence , de la délicatesse , de la légèreté , & c'est presque

partout le langage du cœur & du sentiment. Rien de plus vrai que ses louanges , parce qu'il n'a jamais encensé que le véritable mérite ; mais rien aussi n'est plus flatteur , ni manié plus noblement. On sçait combien ce genre est difficile à traiter. On ne remarque point dans ses éloges ce ton fade & doux d'un adulateur intéressé , ces hiperboles choquantes , plus capables de dégrader le Poète & le Heros , que de les illustrer ; mais il y regne cette familiarité pleine de noblesse & de décence qui annonce la franchise ; ce ton d'urbanité qui ne se prend que dans l'usage du beau monde ; & cet encens choisi dont la vapeur douce & bienfaisante ne peut ni entêter

ceux qui le reçoivent , ni déplaire à ceux qui le voyent prodigué. C'est toujours un sentiment d'estime & d'admiration qui dicte ces éloges ; ce n'est jamais l'intérêt , mais quelquefois la reconnoissance ; & qui connoît mieux cette vertu que notre illustre Auteur ? Qui sçait mieux la réduire en pratique , & payer plus dignement les bienfaits ? Qui jamais sçut mieux les justifier par ses remerciemens ? On peut dire en général de toutes ses productions qu'elles respirent les vertus sociales , l'humanité , la politesse , la bienfaisance ; qu'elles caractérisent l'homme de goût & l'honnête homme , le cœur excellent & l'aimable écrivain ; & ce qui lui fait encore un honneur in-

fini , c'est qu'il n'a jamais abusé de ses talens pour mortifier qui que ce soit. Ayant pris pour maxime ce qu'il dit lui-même dans ces vers sur le talent de la Poësie : *C'est un talent pernicieux quand on en fait mauvais usage.* La satire lui a toujours paru un mauvais moyen pour s'illustrer , & quoique né sensible , s'il a eu des occasions de signaler son ressentiment , il a mieux aimé oublier les injures , ou s'en vanger par un généreux mépris. Nul trait malin, nulle ironie piquante ne lui sont échappés. Son cœur exempt de fiel , ne respire que la concorde & la paix. Aussi a-t-il toujours fait les délices des compagnies ; & partout où il se trouve , la joie & la gaité signalent sa présence ; partout il

seme les fleurs sur son passage ,
& se voit accueilli avec cet em-
pressement flatteur que l'on a
toujours pour les hommes à
talents qui en consacrent l'usage
aux plaisirs de la société. Ceux
qui le voyent plus familière-
ment conviendront qu'il n'est
rien que de sincère dans cet
éloge ; qu'il n'est point d'ami
d'un commerce plus agréable
& plus uni , d'une humeur plus
égale & plus liante , & d'un ca-
ractere plus généreux & plus
bienfaisant ; on diroit plus en-
core , mais il est moins question
de sa personne que de ses écrits.
Comme il y a toute apparence
qu'ils vivront dans la posterité ,
les noms qu'il y célèbre auront
le même avantage. Le beau
sexe surtout doit s'en applaudir ;

le tems qui moissonne si rapidement les graces, & qui efface impitoyablement l'éclat de la jeunesse & de la beauté, les respectera dans les Poésies galantes de notre Auteur. On parlera encore dans les siècles futurs des belles femmes, des femmes illustres par l'esprit & par la vertu, qu'il a encensées à Paris, à Rheims; & dans d'autres villes du Royaume: on rendra à leur mémoire ce tribut d'estime qu'elles ont reçu de sa Muse, tandis que leurs charmes brilloient dans tout leur éclat. On peut dire en effet qu'il a excellé dans ce genre de Poésie qui échappe souvent aux plus habiles, parce qu'il n'est rien de si rebattu. Depuis que les hommes ont reconnu l'empire

de la beauté, ils se sont empressés de signaler leurs hommages par l'expression des sentimens qu'elle excitoit dans le cœur. Les fêtes publiques, les mariages, les festins, les cérémonies faisoient naître les occasions où la beauté recevoit leur engens. Ovide, Horace, Properce, Tibulle épuiserent tous les lieux communs de la galanterie, & depuis qu'en France on se mêla de versifier, l'Amour eut toujours la plus grande part aux productions poétiques. Nos anciennes Romances ne sont qu'un tissu d'aventures galantes, & nos Poètes ont toujours traité les mystères de Paphos jusqu'au siècle présent; il semble même que ce soit là un attribut de notre Poë-

fié , & qu'on ne fçauroit fe faire une réputation fur le Parnaffe , fans fe faire un nom à Cythere.

Quoiqu'il en foit , on peut dire fans prévention que les François l'emportent fur toutes les Nations anciennes & modernes dans le genre dont il s'agit. Nous avons même un genre de Poëfie qu'on peut dire que les Anciens ignoroient. Ce font les chanfons , ces petites efpeces d'Odes fi propres à peindre l'enjouement & la paffion. On feroit des volumes immenfes de toutes celles qui auroient mérité d'être confervées ; mais comme la plupart de ceux qui les ont enfantées , ne fongeoient rien moins qu'à s'acquérir le nom d'Auteur , ou n'en ont composé qu'un très-petit nombre , il s'en

est perdu beaucoup , & quelques unes ne subsistent plus que dans la mémoire des amateurs de ces sortes de productions. Coulange s'est exercé dans ce genre avec succès ; mais on ne craint point de dire que M. l'Abbé de l'Attaignant l'a porté à un point de perfection qui lui assure un des premiers rangs parmi les meilleurs Chanfonniers de France. Cette carrière étoit d'autant plus difficile que , comme je viens de le remarquer , un nombre infini de Poètes avoient déjà épuisé les mêmes matieres , de sorte que s'il est vrai , comme on l'assure communément , que *tout ait été dit* , le proverbe est encore plus certain par rapport aux sujets de pure galanterie. De la

maniere dont l'Auteur les a traités , ils ont acquis un air de nouveauté , soit par le tour ou l'enjouement , soit par la vivacité & la force du sentiment , ou par l'harmonie du vers , soit par la finesse ou par la naïveté de l'expression. Ce sont partout des images riantes , & une aménité toujours la même & toujours variée.

Peut-être se trouvera-t'il des esprits jaloux qui envisageront ces amusemens innocens avec des yeux sévères & comme des fruits d'une Muse voluptueuse , qui repugnent à la gravité d'un état modeste & sérieux. Mais a-t-on fait un crime à *Chaulieu* , à l'Abbé *Regnier des Marêts* , & à quantité d'autres , d'avoir brûlé quelques grains

d'encens sur les autels de la beauté ? On sçait que ces sortes de pièces ne tirent pas toujours à conséquence ; que les femmes sont en possession d'être louées, & qu'elles ont un tribut sur le bel esprit, qu'il seroit de mauvaise grace aux Auteurs de leur refuser, de quelque état qu'ils puissent être. C'est une politesse d'usage, un Poëte qui s'en dispenseroit, feroit mal augurer de ses talens & de son caractère ; & pour peu qu'il soit répandu dans le monde il s'exposeroit à une espece de ridicule, s'il portoit le rigorisme jusqu'à se taire en un aussi beau sujet de parler. Notre Auteur a prévu tout ce qu'on pourroit lui objecter à cet égard, mais n'ayant rien à se reprocher dans

ses intentions , & peu jaloux de certains suffrages, il n'aspire qu'à ceux du Public raisonnable ; & comme son cœur est aussi pur d'ambition que de malice , il ne craint point que sa Muse lui ferme l'entrée aux dignités qu'il a toujours été fort éloigné de briguer. Il a pour lui le monde poli & les connoisseurs, & cet avantage lui suffit. D'ailleurs s'il y avoit de l'indécence à un Ecclésiastique de s'exercer dans le genre galant, il n'y en auroit pas moins à des Dames vertueuses & de la plus haute réputation de traiter de semblables sujets. Mais le Contes de la Reine *Marguerite*, quoiqu'assez libres, n'ont point deshonoré le Diadème, & on ne voit pas qu'on ait moins estimé la vertueuse,

la modeste *Deshoulières* , pour avoir exhalé quelque fois le sentiment & la tendresse dans l'expression la plus capable de les inspirer.

On jugera toujours mal , quand on ne jugera que par prévention. Mais si notre Auteur étoit dans le cas d'avoir besoin d'une apologie , il suffiroit , pour prouver ses sentimens sur la religion , d'objecter aux critiques les pièces où il a traité si dignement la morale qu'elle enseigne , & les mystères de notre foi : il seroit bien difficile de s'exprimer avec tant d'unction ; avec tant de force & de dignité , si le cœur n'étoit pénétré des vérités que l'on annonce , & d'accord avec l'esprit. Du moins doit-on convenir que

ce qu'il y a de mondain dans les autres pièces, est en quelque sorte réparé par les vers dont je parle, & où la vertu est peinte avec des couleurs si aimables, & d'une manière si pathétique & si édifiante. La variété est l'ame & la source du plaisir : ceux qui n'en trouvent point à lire des Poësies galantes, quoiqu'on ait lieu de croire qu'ils sont en très petit nombre, auront dans ce Recueil de quoi satisfaire un gout plus sérieux. L'Auteur a célébré les vertus du plus grand & du plus aimé de tous les Princes, celles de son digne Fils, de notre adorable Reine, & de leur auguste Famille ; les evenemens les plus interressans ou les plus glorieux de ce Regne, & les exploits

des grands Capitaines de notre siècle. Il n'est point de vertus, point d'hommes illustres de notre tems, soit par les talens militaires, ou civiles, soit par la littérature ou les Beaux-Arts, dont il n'ait encensé le mérite. Enfin l'on peut dire qu'il s'est acquis des droits sur la reconnaissance de quiconque en a sur l'estime & l'admiration du Public. Quel meilleur usage pouvoit-il faire de ses talens? c'est encourager la vertu, que de louer, comme il a fait, ceux qu'elle rend recommandables; c'est en faciliter l'imitation que d'en mettre les modeles dans un si beau jour. Les grands hommes auroient peut-être moins de plaisir à l'être, sans cette satisfaction délicieuse que l'espoir

de la renommée leur procure ; & il est incontestable que cette renommée dépend des gens de lettres qui seuls peuvent en perpétuer la durée , & la transmettre à la postérité. L'Auteur ne craint point d'être démenti dans tout ce qu'il a publié à la gloire de ses Héros, parce qu'il n'a dit que tout ce que le monde connoît comme lui , & n'avoit d'autre intérêt à le dire , que son empressement à leur donner des marques éclatantes de son estime.

Il reste maintenant à toucher en peu de mots les avantages que cette nouvelle édition a sur la précédente, & l'arrangement qu'on a suivi dans la distribution des pièces. Nous avons remarqué que la première manquoit
de

de certains éclaircissemens nécessaires, pour mettre le lecteur au fait de bien des choses dont l'incertitude pouvoit causer de l'embarras , & lui diminuer le plaisir de la lecture. On a eu soin dans celle-ci de mettre à la tête de chaque Pièce un petit Sommaire où l'on peut d'un coup d'œil s'instruire du sujet & de l'occasion qui l'on fait naître ; & l'on trouve de plus , quand il en est besoin, des notes au bas de la page , pour ne rien laisser regretter à la curiosité. On sent combien ce secours est utile pour entendre le sens de l'Auteur ; & si bien des Ecrivains avoient eu cette attention , on liroit avec plus de fruit & de satisfaction quantité d'ouvrages qui ont

b

épuisé vainement les conjectures de plusieurs laborieux Commentateurs qui se sont mis en peine d'en éclaircir le sens après coup. Ainsi à la faveur de cette nouvelle édition, les œuvres de M. l'Abbé de l'Attainnant ne seront point une énigme pour la postérité. On y a ajouté de plus un grand nombre de Pièces qui n'avoient point paru dans la première, soit qu'elles aient été composées depuis l'impression, soit que l'indifférence de l'Auteur les eût laissé égarer, ou ne se fut pas mise en peine de les rechercher pour les joindre aux autres.

Quant à celles qui ont été faites pour le chant, on a eu soin d'annoncer l'air sur lequel

chacune peut être chantée , & on a même noté tous les airs afin que les amateurs de la Musique y trouvent une nouvelle source d'agrémens. Heureux s'ils peuvent les exécuter avec autant de grace & de précision que l'Auteur qui réunit le double avantage de composer des Chansons aimables , & de les chanter aussi bien qu'il les compose.

Il y aura peut-être des esprits difficiles , de ces lecteurs délicats qui ne voulant rien que de parfait dans un livre , trouveront mauvais qu'on n'ait point retranché de cette édition certaines Pièces qui n'ont pas le mérite des autres ; mais outre que tous les lecteurs ne l'envifageront pas avec des

des yeux si sévères ; on peut dire qu'il en est de certaines productions de l'esprit, comme de ces beautés qui, quoique négligées & sans parure, n'en sont ni moins gracieuses ni moins piquantes ; on a voulu montrer l'esprit de l'Auteur dans tout son naturel ; & ce naturel est toujours aimable quoiqu'il paroisse quelquefois un peu négligé. D'ailleurs la suppression de ces Pièces feroit perdre au Public des morceaux qui méritent certainement d'être conservés. On a donc mieux aimé lui donner le tout, que de rien dérober à son plaisir, ou que de ne lui mettre sous les yeux que des lambeaux détachés & sans liaison, qui par là auroient perdu tout leur prix. Mais n'est-ce pas

pouffet un peu trop loin la délicatèſſe que d'exiger que tout ſoit de la dernière perfection dans le Recueil complet des Pièces d'un Ecrivain. En eſt-il quelqu'un parmi les Anciens ou les Modernes, dans les ouvrages duquel on ne trouve quelques ombres, quelques endroits foibles ou peu ſoignés? S'eſt-on crû obligé pour cela de ſupprimer dans ces Auteurs ce qu'on y trouvoit de moins châtié? N'y a-t-il pas plus d'apparence que ſi l'on recouvroit des uns & des autres quelques Pièces perdues par le malheur du tems, ou parce qu'ils ne les jugeoient pas eux-mêmes dignes de voir le jour, quelque foibles qu'elles paruffent en effet, on les recueilleroit avec avidité,

& qu'on les garderoit précieusement , parce que tout ce qui vient d'une plume estimée , est toujours cher aux amateurs des Lettres ? Il est peu d'Auteurs , je le répète , qui soient toujours soutenus , toujours semblables à eux-mêmes ; mais , ce que dit Horace des Poèmes en particulier , il faut l'appliquer en général aux Pièces qui composent un Recueil. Quand le nombre des bonnes rachete suffisamment les autres , il n'y a plus de difficulté de les admettre toutes.

*Verum ubi plura mitent in carmine non
ego paucis
Offendar maculis.*

On ne craint point de dire que notre Auteur a supérieurement

cet avantage ; & qui sçait si la plûpart des lecteurs venant à apprendre que l'Éditeur auroit de son chef retranché ce qu'il auroit jugé moins bon que le reste , lui sçauroient gré de sa défiance , & ne le blameroient pas au contraire de cette attention , comme d'un larcin fait à leur curiosité ? C'est assez , je crois , nous justifier sur cet article. Mais il en est encore un autre sur lequel il est à propos de prévenir les reproches. C'est l'exactitude avec laquelle on a noté jusqu'aux airs mêmes les plus connus. Il est vrai que ce secours est fort inutile pour la plupart de ceux qui , accoutumés à chanter , n'ignorent aucun des Vaudevilles anciens ou nouveaux qui ont le plus de

cours. Mais le chant n'est pas si familier à tout le monde. Ce qui est connu à Paris ne l'est pas également dans les Provinces , & parmi ceux mêmes qui aiment les chansons , il s'en peut trouver qui ne sçachant pas assez bien certains airs , seront bien aises de les trouver notés avec clarté & précision pour les rendre agréablement.

Pour ce qui est de l'ordre & de l'arrangement qu'on a cru devoir mettre dans les matieres , on a commencé d'abord par les Pièces les plus considérables , comme les Epitres qui seules forment tout le premier volume. La moitié du second comprend tout ce qui n'est point Epitre ou Chansons , tels que les Madrigaux , Epigram-

mes , Epitaphes , Epithalamies ,
 Rondeaux , Sonnets , Fables ,
 Odes , Bouquets , Complimens ,
 Portraits , Inscriptions , Stances ,
 & autres sortes de vers qui ne
 se chantent point. Ensuite vien-
 nent les Chançons de toutes es-
 peces : celles qui portent le
 titre de *Portraits* , & où les
 plus jolies femmes de Paris sont
 célébrées ; celles qui roulent
 sur le vin & les plaisirs de la ta-
 ble , sur la galanterie ; les Chan-
 sons morales & d'autres qui ont
 été faites sur divers événemens ;
 les Caprices , les Saillies , & les
 Impromptus qui sont échappés
 à l'Auteur en diverses occasions.

On ne manque jamais d'avertir le Lecteur lorsque quelques-unes de ces Pièces paroissent pour la première fois , & ne se trouvent point dans l'Edition

précédente. On a fait un Livre particulier de toutes celles qui avoient paru séparément sous le titre de *Thémireides*, un autre Livre de celles qu'on avoit données dans un autre Recueil sous le titre de la *voliere* ; & un troisième enfin de tous les Cantiques Spirituels que l'Auteur faisoit insérer tous les quinze jours dans le *Journal Chrétien*. En un mot on n'a rien oublié de tout ce qui peut contribuer à la perfection de ce Recueil, & à la satisfaction du Public.

M. Meunier de Querlon qui a présidé à l'édition des *Pièces aérobées* en 1750, a dédié à l'Auteur lui-même ses propres Ouvrages. On n'a pas cru devoir priver le Public de l'épître dédicatoire qui est fort ingénieuse, non plus que de la préface qui est fort sçavante ; on les donne ici l'une & l'autre.



EPI TRE
DÉDICATOIRE
A
L'AUTEUR.

MONSIEUR,

*On ne s'est peut-être jamais avisé de
voler les gens , pour leur faire ensuite*

b vj

honneur de leur bien. L'idée en tout cas me paroit si singulière , qu'assurément je ferois piqué qu'on pût m'en disputer l'invention.

Je vous ai donc en effet dérobé tout ce qui s'est trouvé sous ma main de propre à entrer dans ce Recueil , & vous voyez que je suis du moins un Voleur d'assez bonne foi , puisque non-seulement j'affiche mon vol , mais même que je vous le dédie. Ainsi je ne devrois point m'arrêter à justifier un larcin fait au profit du Public , & dont certainement on me sçaura gré. Mais il faut donner quelque chose à vos inquiétudes & à vos scrupules ; il faut vous rassurer sur une entreprise dont l'événement me regarde autant que vous.

Vous sçavez qu'en 1746 on voulut vous jouer le même tour , & vous imprimer malgré vous , ou sans votre aveu. Un mal-adeoit fit en un volume in-ix.

une mauvaise Rapsodie de vos Pièces , qui fut heureusement supprimée , & dont il n'a jamais paru que cinq exemplaires. C'est précisément ce méchant Recueil , où Je n'ai pu voir sans indignation tant de jolies choses estropiées , défigurées & remplies de fautes , qui m'a fait naître le dessein d'être votre Editeur. J'ai pensé que sûrement tôt ou tard quelqu'un de ces Frelons Littéraires qui font leur profit de tout , & qui gâtent tout , feroit réimprimer vos Poësies avec l'alliage & les fautes dont ils ne manquent pas d'orner leurs compilations , & j'ai cru devoir prévenir cet inconvénient. La réputation de nos Amis nous doit être chère , & c'est en quelque façon les trahir , que de ne pas s'opposer de tout son pouvoir aux atteintes que l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent lui porter.

Voilà , Monsieur , le but d'un larcin

dont je m'aplaudis : & ne croyez pas que je manque de complices. J'ai tirai de vous tout ce que j'ai pû ; mais plusieurs de vos Amis m'ont aidé. J'ai d'ailleurs trouvé des gens communicatifs qui m'ont ouvert leurs portefeuilles , & chacun a contribué à cette récolte. Ainsi s'est formé ce Recueil qui , comme je l'ose esperer , ne plaira pas moins dans son assemblage , que les Pièces qui le composent ont plû en détail. Il ne pouvoit paroître plus à propos pour servir de pendant au *VERGIER* , dont on a donné depuis peu la seule Edition qu'on puisse lire.

Me seroit-il plus difficile de vous tranquilliser sur certaines craintes que votre délicatesse pourra se faire ? A qui viendrait-il dans l'esprit qu'une Edition faite à votre insçu puisse être votre ouvrage ? Si on vous soupçonnoit d'y avoir seulement songé , on vous rendra toujours la justice

de vous croire trop paresseux , pour y avoir la moindre part. Un homme voué aux plaisirs de la société , qui ne fait des vers que pour s'amuser , ou pour amuser ses amis , qui par conséquent craint le nom d'Auteur autant que celui d'ennuyeux , & qui donne tout ce qu'il fait avec la même facilité qu'il le fait , étoit sans doute bien éloigné de contribuer à la publication de ses amusemens. Non , Monsieur , (& j'en serai crû , parce que le fait est exactement vrai) vous n'êtes entré pour rien ni dans le projet ni dans la façon d'un Recueil où cependant tout est de vous. Ici l'amour propre & la modestie de l'Auteur n'ont rien eu à débattre ensemble. Point de ces combats dont le Public est souvent bercé ; combats métaphoriques & aussi sérieux que celui de Don Quichotte avec le Barbier Samson Carrasco. On ne vous a fait nulle vis-

lence , & je n'ai pas même voulu risquer un refus. Ainsi tout roule sur mon compte , & si je n'avois pas auguré pour vos productions un accueil aussi favorable que celui dont j'ose me flatter , je me serois bien gardé de vous rendre un mauvais office en les publiant.

Au reste quand on voudroit s'obstiner à supposer du moins votre consentement par rapport à cette Edition , quels pourroient être vos scrupules ? Il n'y a dans tout ce Recueil ni impiété , ni obscénité , ni satire , vices si communs aujourd'hui , & dont peu de Livres de cette espece sont préservés. Vous ne célébrez que des femmes aimables. Tous vos vers sont d'agréables tributs rendus à l'amour , & à l'amitié. Il n'y a là de quoi faire rougir personne , & c'en est même plus qu'il n'en faut pour mettre tous les Lecteurs dans vos intérêts. Croiriez-vous votre carac-

tere blessé , parce qu'on jouira d'une partie des agrémens que vous avez répandus dans les sociétés pour qui vous réservez vos talens ? L'Abbé de Chau lieu , qui étoit homme de condition comme vous l'êtes , & revêtu du même caractère , est assurément un modele dont la mémoire si chere encore , doit vous rassurer sur la votre.

Je conviens qu'en vous imprimant , il n'y avoit qu'à perdre pour vous. Vos chansons dénuées du chant & des graces particulières que votre voix & votre goût sçavent leur donner , souffriront nécessairement un peu de déchet. Il en est des autres Pièces , comme des bons mots : le sel s'en évapore en partie avec l'apropos qui les a fait naître. Mais c'est un inconvénient qui vous est commun avec nos meilleurs Ecrivains. Pour vous en dédommager en quelque sorte , je puis

vous assurer que de ma part j'ai apporté tous mes soins pour rendre ce Livre le plus correct qu'il m'a été possible. Enfin quoi-que vous en puissiez dire, vous ferez là, vous ferez chanté, & je compte que cette petite supercherie n'alterera point l'amitié dont vous honorez,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant servi-
teur M. D. Q.

P. S. Occupé à vous dorer la pilule, je n'ai point pensé à une Préface. Il faut pourtant dire quelque chose à ceux dont on veut se faire lire. Ainsi trouvez bon que je coufe ici quelques idées dont le Lecteur fera l'usage qu'il voudra.

PREFACE

De la premiere Edition.

SEROIT-CE hazarder un paradoxe que d'oser avancer , que de tous les genres de Poësie , le plus ancien est la Chançon ?

La Poësie & le Chant vont si bien ensemble : ils se marient si naturellement , qu'il y a bien de l'apparence que , dès que les hommes ont chanté , ils ont cherché des expressions qui pussent s'unir au chant , & en conserver l'image ; ou , qu'après avoir inventé un langage plus propre que le vulgaire à peindre les mouvemens de l'ame , ils y ont attaché le chant.

Quelque origine qu'on veuille donner à l'union du *Rithme* & de l'*Ex-*

pression, elle s'est vraisemblablement établie partout de la même manière, & l'on en trouve des vestiges chez les peuples les plus barbares. Le Lapon au milieu de ses glaces qui n'offrent que des objets d'horreur, & l'Africain sous le ciel brulant qui dévore tout autour de lui, chantent ou leurs plaisirs ou leurs peines.

L'idée que nous donne Lucrèce de l'invention du Chant, est trop agréable, pour ne pas l'adopter ici. *Les Oiseaux*, dit ce Poète Philosophe, *ont été les premiers Musiciens, & nos premiers maîtres* *. Quand nous n'aurions pas l'autorité de Lucrèce, il est très naturel de penser que les Oiseaux nous ont appris ces accens

* *At liquidas Avium voces imitantes ore,
Ante fuit multò, quam levia carmina cantu
Concelebrare homines possent, auresque juvare.*
Lucret. lib. 5.

variez , ces inflexions , ces tenues , ces grands traits , ces fugues qui font le charme des oreilles. Mais après avoir été leurs disciples , nous sommes devenus leurs maîtres à notre tour ; & c'est apparemment par reconnoissance que nous les instruisons aujourd'hui.

Je sçai que pour chercher les premières traces de la Poësie lyrique ou chantante , on pourroit , avec de l'érudition , remonter aux Hebreux & aux Egyptiens , ou se rabattre au moins sur les Grecs : car où ne mêle-t-on pas les Grecs ? Mais cet appareil littéraire pourroit effrayer bien des Lecteurs.

Je n'empêche point les *Chansonniers* de revendiquer Anacreon & Sapho. Je leur passerai même Horace & Catule. J'irai enfin jusqu'à reconnoître que les Romains avoient , comme nous , leurs *Brunettes* & leurs *Flons*

Flons. En effet , quand l'Affranchi d'Auguste ne nous auroit pas conservé , dans l'histoire du joueur de flute appelé *le Prince* , ce petit fragment de Chanson qui donna lieu à une si plaisante équivoque * , les chansons libres & piquantes dont on faisoit effuyer les traits à ceux qui obtenoient les honneurs du triomphe , ressembloit assez , ce me semble , à nos *Vaudevilles grivois*. Je n'en veux pour exemple , que ce refrain gail-lard que Cesar à son entrée dans Rome entendit chanter par ses soldats mêmes : *Urbani servate uxores . &c.* N'est-ce pas à peu près ce qu'on eût pû dire à l'ouverture d'une campagne , pour un de nos Généraux qui a fait partout ample moisson de

* *Latare incolumis Roma salvo Principe.*
Phæd. L. 5. Fab. VII.

myrthe & de lauriers ? *Citadins , gardez bien vos places & vos femmes.*

Cependant , quoiqu'on soit flatté de tous les rapports qu'on peut nous trouver avec les Romains , pourquoi vouloir tirer de si loin un gout dont la source est si près de nous ?

Il n'est point ici question des Gaulois. Ces peuples qui me paroissent trop peu polis , pour avoir eu tant de commerce avec les Romains , avoient une sorte de chanfonniers , nommez *Bardes*. Mais leurs chansons graves & sérieuses étoient conformes à leur génie austere & guerrier. Ce n'étoient que des Vaudevilles héroïques à la louange de leurs capitaines. Si nous tenons d'eux quelque chose , c'est peut-être l'usage où nous sommes de chanfonner nos Généraux. En tout cas l'ingénieux badinage qui ,

dans nos chansons militaires , a été substitué au froid héroïque , appartient sûrement à la gaieté Française.

Or , pour ramener les choses au seul point de vue où naturellement il faut les placer , les vrais fondateurs du genre où nous excellons de l'avou même de nos rivaux , sont les *Troubadours* , peres de la Poësie Italienne. Ainsi la Chanson proprement dite , née *Provençale* ou *Ocitanienne* , est une production nationale , un fruit de terroir que nous devons au génie d'un peuple porté à la galanterie , gai par complexion ; génie très-communiqué , & dont tous les François tiennent plus ou moins. Et qu'on ne croie pas que ce soit faire un médiocre honneur à nos *Chansonniers* , que de les représenter aujourd'hui comme les successeurs des *Troubadours*. Car

ces

ces Chanfonniers Provençaux étoient des perfonnages importans : ils étoient en grande confidération , & vivoient dans les Cours les plus polies de l'Europe. Il y a peu de bonnes maifons en Provence qui , parmi leurs hommes illuftres , ne comptent quelques Troubadours , & qui ne s'honorent de leur nom.

Le génie Chanfonnier ne dérogea point en paffant dans le cœur du Royaume. Il fuivit les progrès de notre langue , & en fe poliffant avec elle, il s'établit dans toutes nos Cours, comme dans fon véritable élément. Et quels perfonnages à citer en faveur d'un amufement qui femble nous caractériser , que ce *Thibaut Comte de Champagne* qui fit tant de Chanfons pour la Reine Blanche , qu'un *Raoul Comte de Soiffons* , *Robin de Compiègne* , *Gomer de Villiers* , *Pierre Mauclerc* .

Comte de Bretagne , & Charles d'Anjou , frere de saint Louis ! La Cour de François I. qui se distingua par la galanterie & la politesse, mit les Chansons fort à la mode. Ce Prince en faisoit presque autant que sa sœur * la spirituelle Reine de Navarre ; & ce goût ne fit que se fortifier sous ses successeurs. Enfin Henri IV. lui-même , soit par cet enjouement naturel qu'il tenoit du pays où il étoit né , & qui ne l'abandonna jamais , soit par un goût héréditaire que lui eût transmis son Ayeule , chanta plus d'une fois ses Amours. Voilà le métier bien honoré sans doute : s'il n'a point conservé cet éclat , c'est le sort des grandeurs humaines.

Ce genre qui avoit été jusques-là aussi loin qu'il pouvoit aller , ne devoit acquérir toute sa perfection qu'a-

* *Marguerite.*

vec les autres genres de Poësies , & le point au-delà duquel les Arts ne font que décliner , avoit son époque marquée au regne heureux de Louis XIV. Aussi ce regne a-t-il produit *Blot* , *Coulange* , *Lainé* , *Vergier* , & une foule d'autres bons *Faiseurs* , qui nous ont assuré le pas sur nos Maîtres. Le même génie a passé jusqu'à notre âge , sans s'affoiblir , & j'ose le dire , sans éprouver les vicissitudes , hélas ! trop sensibles qu'on apperçoit de plus en plus dans tous les autres genres de Poësies.

On connoîtroit pourtant bien peu la nature du petit Poëme en question, si on l'imaginoit sans difficultés. La *Chanson moderne* est constamment l'*ODE* des Anciens. Elle en réunit les différens caractères , & n'en exclut absolument aucun. Il est vrai , qu'elle n'est point assujettie à des ré-

gles aussi sévères , & sans doute il n'y a pas la moindre apparence à pouvoir en donner pour un genre qui dépend autant que celui-ci des saillies de l'imagination. Mais c'est en cela même que la Chanson est un genre moins aisé qu'on ne pense. Car , si ni l'étude ni le travail ne doivent point s'y faire sentir ; si elle ne doit , comme l'Epigramme , * respirer que la liberté & la facilité de la veine d'où elle semble être échappée sans effort , ne faut-il point d'art pour cacher les traces de la lime , pour lui donner ce tour naturel & cet air vif , aisé , naïf qui fait tout le prix des choses de génie ? Tranchons le mot : dans tous les ouvrages où le goût , plus indulgent que l'oreille , bannit les contraintes

* ——— *Debent Epigrammata nobis
Sponte sua nasci , Pontice , non fieri :*
Pasq. Epig. Liv. 17.

de l'Art, plus on accorde à la négligence, plus on exige de l'esprit. Cependant ne feroit-il pas à souhaiter que la plûpart de nos faiseurs de Chançons voulussent les travailler un peu plus, ou ne pas négliger à un certain point le langage & la versification ? Si c'est-là une Regle que je propose, comme cet avis en a un peu l'air, j'en demande pardon aux gens du métier. Je ne prétends point leur donner des chaînes, ni attenter à la liberté dont ils sont en possession : mais j'ai toujours remarqué que les Chançons les plus régulières, étoient ordinairement les meilleures.

On n'hésité point à mettre au rang de celles-ci les Chançons qui entrent dans le Recueil que nous publions, & qui en font la plus grande partie. L'Auteur, qu'on reconnoîtra de reste à sa facilité singulière, & à une
c liij

fécondité qui ne tarit point , quelque sujet qu'il ait à manier , n'est certainement pas borné aux Chançons. On verra par ses Epîtres , par quelques Fables , & par d'autres Pièces plus sérieuses , qu'il réussit dans plus d'un genre , & qu'il a des places à choisir au Parnasse François.

Mais puisque c'est l'avoir nommé , que de publier ses Ouvrages , on ne risque rien à produire ici les témoignages qu'il a reçus de plusieurs Ecrivains de réputation. Leur suffrage , en justifiant le notre , ne peut qu'être agréable à ceux qui les ont applaudis eux-mêmes.



V E R S

ADRESSÉS A MONSIEUR L'ABBÉ
DE L'ATTAIGNANT,

Par différentes personnes, sur ses Ouvrages.

V E R S

DE M. TANNEVOT ;

*Le même dont il est parlé à la page 219 de ce
premier Volume , & aux six pages suiv.*

DE l'enjouement , de la faillie ,
Une ingénieuse folie
Qui , bien loin de l'exclure , adopte le bon
sens ;

L'art de faire Chançon jolie

Et d'y joindre de doux accens ,

Du ciel en ta faveur sont les heureux présens.

D'un sexe délicat enlever le suffrage ,

Et plaire à des mortels d'un jugement exquis,

D'amour & d'amitié former son appanage ,

De tes talens voilà le juste prix.

Ces héros du plaisir , Anacreon , Horace

Badinoient avec moins de grace ;

Et par un trait vif & brillant

Ton esprit dans le sein d'une Bacchique
troupe ,

Comme un Champagne pétillant ,
 Verse la joie à pleine coupe.
 Ainsi tu sçais te rendre , en dissipant l'ennui ,
 Heureux pour toi , plus heureux pour au-
 trui.
 Tu dis , Abbé , que la nature
 N'a pas fait un chef-d'œuvre en formant ta
 figure :
 Que cela soit ou non , il ne t'importe pas.
 Des Ris , des Jeux tu sçais les patenotres ,
 Et montres que , pourvû qu'on ait certains
 appas ,
 On peut bien se passer des autres.

A U M E M E ,
 P A R L E M E M E .

JE n'entens point assurément
 Les sons de ton aimable lyre ,
 Que je ne sois dans le moment
 Saisi d'un précieux délire :
 Je veux t'en faire le tableau ;
 Naïve sera la peinture.
 Je te vois au double coteau ,
 Couché sur un lit de verdure ;
 Les Graces au tendre souris ,
 Les Amours , les Jeux & les Ris

Moissonnent mille fleurs nouvelles ,
Et te couronnent des plus belles.
Celui-ci la plume à la main ,
Près de la divine fontaine ,
Écrit sur un beau parchemin
Les vers qui coulent de ta veine.
Tout se ranime à tes transports :
Les oiseaux forment mille accords ;
Les arbres doucement frémissent ,
Et les roses s'épanouissent.
Ceux-là d'un autre soin épris ,
A l'envi prennent tes tablettes ,
Redisent les chansons parfaites
Que tu fis pour la jeune Iris.
A leur touchante mélodie
Minerve accourt du firmament ,
Et pense que la parodie
Fait son portrait uniquement ;
C'étoit celui de sa copie
Qui dans ton sincere Journal
L'emporte sur l'original.
Mais tout à coup la scène change ;
Au bruit d'un bachique concert ,
Je vois le Dieu de la Vendange
Ceindre ton front d'un pampre verd.
De jeunes & vives baccantes ,
Écoutent les vers que tu chantes ,
Recueillent tes joyeux propos ;

Et dans cette agréable orgie
Foulant aux pieds l'herbe fleurie
Les font répéter aux échos.
Tirfe , cedez à la houlette ,
Et vous , pampre , à la violette :
Elle orne le sein de Philis ,
Les blonds cheveux d'Amarillis ,
Et pare encore Timarette :
Pour la Bergere & ses atours
Est né le chantre des amours.
Écoutez-le sur sa mufette
Célébrer les tendres soupirs ,
Les purs , les tranquilles plaisirs ,
Cette innocence réverée
Au tems de Saturne & de Rhée ,
Dont jouissent toujours en paix
Les heureux enfans de Palès.
Telles sont les vives images ,
Tel est enfin l'enchantement
Dont tes ingénieux ouvrages
Forment en moi le sentiment.
Je t'ai suivi sur le Parnasse ,
Dans la Thrace , aux champs de Tempé ,
Et je suis sûr que mon audace ,
Cher ami , ne m'a point trompé.

A U M E M E ,

PAR FEU M. L'ABBÉ NADAL.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

SINGE aimable de la nature ,
Quelle est la charmante imposture
Qui te multiplie à la fois ?
L'Art se tait , la Grace exécute :
D'Orphée aurois-tu pris la voix ,
Et du Dieu Pan volé la flute ?

R É P O N S E

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Sur le même air.

FAVORI du Dieu du Permesse ,
Avec tant de délicatesse
Vous vantez ma voix sur le chant ,
Qu'avec raison je puis vous dire :
Que si j'ai la flute de Pan ,
D'Apollon j'ai la Lyre.

COUPLET

AU MEME,

PAR FEU M. FUSELIER.

Sur l'air de *Blot*.

JE crois à la Metempsychose :
 Quelque raison que l'on m'oppose ,
 J'en vois la preuve chaque jour.
 L'Attaignant qu'Apollon enflame ,
 En chantant Bacchus & l'Amour ,
 D'Anacréon n'a-t-il pas l'ame ?

COUPLETS

*Adressés par feu M. de la Marre , Auteur de
 l'Opera de Zaïde , à Madame la Princesse
 de Rohan à l'occusion de ceux que l'Au-
 teur avoit faits pour cette Princesse.*

LE Secrétaire de l'Amour ,
 Le successeur d'Ovide ,
 Qui sert & chanté tour à tour
 Son vainqueur & son guide ;
 L'Attaignant qui de ses Chansons
 Vous a fait l'Héroïne ,
 Doit former d'aussi tendres sons
 Que l'Amant de Co

L'art de rimer ne suffit pas
Pour chanter & pour plaire ;
La Chanson reçoit ses appas
De ceux de la Bergère.
De cet Auteur ingénieux
Vous condâniez la Lyre :
Le Madrigal est dans vos yeux ,
Il n'a fait que l'écrire.

A L'AUTEUR.

PAR UNE DAME DE GRENOBLE.

Sur l'air *de la Marche du Régiment de la
Calotte.*

QUAND tu fais
En badinant ces couplets ,
Selon moi parfaits ,
Que chacun admire ,
C'est Bacchus
Avec le fils de Vénus ;
Abbé , qui t'inspire
Non Phebus.

Le sublime est un sot étalage ,
J'aime mieux ton riant badinage :
Tu sçais définir
Le tendre desir ,
L'amoureux soupir

Et le vrai plaisir.
 Ton esprit & ta Muse m'enchanté,
 Et ta voix me paroît si touchante,
 Qu'à l'instant tout ce qu'elle nous chante
 Dans mon cœur je crois le sentir.

TRIOLÉTS

AU MEME,

*Par Mademoiselle de S. Phalier, aujourd'hui
 Madame d'Alibard. Cette Dame est Auteur
 de deux Romans, d'une Comédie jouée aux
 Italiens, & d'un Recueil de Poësies.*

EST-CE Ovide, est-ce Anacréon
 Dont j'entens raisonner la lyre ?

Je crois être sur l'Helicon ;

Est-ce Ovide, est-ce Anacréon.

Oui, sans doute, c'est Apollon

Ou le Dieu d'amour qui l'inspire.

Est-ce Ovide, est-ce Anacréon

Dont j'entens raisonner la lyre ?

Ah ! je reconnois l'Attaignant,

Le plus digne Emule d'Ovide !

Tendre, délicat & galant ;

Ah ! je reconnois l'Attaignant !

L'Amour lui promet en naissant

De toujours lui servir de guide.

Ah : je reconnois l'Attaignant,

Le plus digne Emule d'Ovide !

Que ses accens sont enchanteurs !
 Grand Dieu , que sa voix est touchante ,
 Et qu'il parle bien à nos cœurs !
 Que ses accens sont enchanteurs !
 Il sçait des plaisirs séducteurs
 Enchaîner la troupe riante.
 Que ses accens sont enchanteurs !
 Grand Dieu , que sa voix est touchante !

AUTRE DE LA MEME

A U M E M E.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

LEs Dieux mettant bas la sagesse ,
 LA table un jour burent sans cesse
 Si bien , qu'à force d'entonner ,
 Chacun d'eux tomba dans l'ivresse ,
 Et puis se mit à fredoner
 Airs & Couplets de toute espee.

Le Dieu qui se plaît à médire ,
 De tous ceux qui touchoient la lyre
 N'écoutoit rien qu'en rechignant ,
 Ou du moins n'en faisoit que rire ;
 Mais aux Chançons de l'Attaignant ,
 Momus abjura la Satyre.

L'Épître suivante est adressée par M. l'Abbé de l'Attaignant au nouvel Editeur de ses Poësies. On la place ici à la fin des Préfaces , parce qu'elle est elle-même comme la Préface de cette Nouvelle Edition.

P R E F A C E

E N V E R S

O U

E P I T R E

D E M. L' A B B É

D E L' A T T A I G N A N T

A M. L' A B B É

D E L A P O R T E

*Qui lui demandoit son consentement
pour donner une nouvelle Édition
de ses Poësies.*

❖❖❖ Monsieur Etienne , Eh ! ne m'im-
❖ M primez pas ! ❖

❖❖❖ Ainsi parloit jadis à son Libraire
Un très-aimable & très-Reverend Père

En soupirant , en poussant mille hélas !

Et répetoit souvent la même antienne ,

Quoique , dit-on , il l'eût au Sieur Etienne

Non seulement permis , mais demandé ,

Même vendu les beaux fruits de sa veine.

Il me souvient vous avoir accordé

De mettre au jour aussi ceux de la mienne :
A vos desirs bonnement j'ai cédé ;
Mais sans profit pour vous ni pour moi-même.

Vous avez fait une sottise extrême ,
Me disiez-vous , de laisser imprimer
Vos petits vers avant de les limer.
Ils sont gentils ; mais d'une négligence
Qu'en vérité , pour vous j'en suis honteux.
Si quelques-uns ont un peu d'élégance ,
Vous en avez tant de défectueux ,
De mal rimés & de si prosaïques ,
Tant de chansons qui sont assez lyriques ,
Dont il falloit raconter l'Apropos
Auparavant de les rendre publiques
Pour qu'on sentît le sel de vos bons mots.
Si vous vouliez , disiez-vous , me permettre
D'en hasarder une autre édition ,
Je l'entreprends & j'ose vous promettre
Qu'elle sera , sans contradiction ,
Beaucoup meilleure & beaucoup plus exacte.
Nous fîmes donc tous les deux ce beau pacte
(Dont je vous ai grande obligation ,)
Vous , de choisir les meilleures d'entr'elles ;
Moi , d'en fournir quelques autres nouvelles.
Vous eussiez dû d'abord par amitié ,
En retrancher tout au moins la moitié ;

Mais vous avez pour moi trop d'indulgence ;
 Vous les passez un peu trop au gros sas :
 Je me repens de trop de complaisance ;
 Et si j'osois , je vous dirois tout bas :
 Mon cher Abbé , Eh ! ne m'imprimez pas.

Il est bien tems de parler de la sorte ,
 Lorsque déjà vous êtes imprimé ,
 Me direz-vous ; de l'être encor qu'importe ?
 En ferez-vous ou plus ou moins blâmé ?
 Je le serai sans doute davantage ;
 Je suis plus vieux ; je dois être plus sage ,
 Et ce sera renouveler mes torts
 Que de permettre encor cette sottise
 Qui m'a causé tant de cuisans remords ;
 Car vous sçavez , mon cher , quoiqu'on en
 dise ,

Comme on me fit ce mauvais tour alors ,
 Et que je l'ai moins faire que permise :
 Et me voici de nouveau dans le cas.

Par un ami je me laissai séduire ;
 Ainsi qu'à vous , j'eus beau cent fois lui dire :
 Mon cher Querlon , Eh ! ne m'imprimez pas !
 Il m'endormit avec son beau langage ,
 En me disant que ce seroit dommage
 Que des couplets si gentils , si galans ,
 Connus déjà de mille honnêtes gens ,
 Et répandus dans cent lieux à la ronde ,

Ne fussent pas connus de tout le monde ;
Qu'on auroit tort de le trouver mauvais ;
Dans tous mes vers que je n'avois jamais
Rien hazardé d'obscène ou de critique ,
Ni rien d'impie ; & que le nom d'Auteur
Que je craignois , ne me feroit qu'honneur ;
Qu'on épargnoit une Muse lyrique ;
Que le talent d'amuser ses amis ,
Ne prétendant surtout aucune place
Même au degré le plus bas du Parnasse ,
Fut en tout tems & tout état permis ;
Qu'on n'avoit point remporté de victoire ,
Dont mes accens n'exaltassent la gloire ;
Que j'ai toujours fait entendre ma voix
Pour célébrer Louis & ses exploits ,
Dans ses dangers les larmes de la France ,
Et son retour & sa convalescence ,
Son cœur si bon , ses graces , ses bienfaits ,
Tout ce qu'il fit pour nous donner la paix ;
Et les vertus de notre aimable Reine
De qui le ciel exauce tous les vœux ;
Bref , qu'il n'est point d'événement heureux
Qui n'ait servi de matière à ma veine ;
Qu'en me taisant sur le compte des sots ,
Je n'ai chanté que les parfaits Héros
Et les beautés véritablement belles ;

Et qu'il doit être & pour eux & pour elles
Bien plus flatteur de voir leurs noms fameux
Connus , gravés au Temple de mémoire
Par mes chansons que nos derniers neveux
Ne chanteront qu'en célébrant leur gloire ;
Que je dois être immortel avec eux.

C'est en tenant à peu près ce langage
Que le Renard atrapa le fromage
Du Corbeau sot , & l'ami mon ouvrage. .
Je ne dis plus qu'en béguyant tout bas ,
Ce qu'il ne prit que pour un badinage :
Mon cher Querlon, Eh ! ne m'imprimez pas.

On mit enfin au jour mes chansonnettes.
Il arriva ce qu'on m'avoit prédit :
Je fus goûté par mille femmelettes ,
Même accueilli par bien des gens d'esprit ;
Et des Auteurs , jusques au plus caustique ,
Nul ne daigna dire le moindre mal
Des fruits badins de ma Muse lyrique ;
D'aucun d'entre eux je n'étois le rival.
D'ailleurs les noms de cent Dames aimables
De qui j'avois célébré les appas ,
D'amis en place & de gens respectables ,
Me soutenoient , faisoient qu'on n'osoit pas.
Dans tout Paris la bonne compagnie
Fêta mon Livre , & chacun l'acheta ,

Quoique fort cher , jusqu'à la Bourgeoisie ,
Ou tour à tour chacun se le prête.
De nos Auteurs un premier Coriphée *
Me célébra , fit la comparaison
De-mes Couplets avec les chants d'Orphée ,
Et m'appella moderne Anacréon.
Mais par bonheur, quand ainsi l'on m'encense
Je suis bien loin de m'en enorgueillir ;
J'en sçais tirer toute la quintessence :
Vous-même, Abbé, vous m'avez fait rougir, §
Et j'aime mieux Freron qui, quand il flatte ,
Donne toujours le petit coup de patte.
Puis tout encens n'est pas du même prix.
Il est des gens d'une certaine espèce ,
Dont la louange équivaut au mépris :
Comme l'on voit une belle Duchesse
A qui Pierrot présente sa moitié ,
Avec un ton tirant sur la pitié ,
Lui dire : elle est , mais tout à fait gentille.
L'ami Pierrot, vous avez très bon gout ;
Elle est charmante ; elle est parfaite en tout
Et faite au tour. Allez , adieu , ma fille.
Ainsi l'on traite un petit Chanonnier ,

* M. Roy.

§ Voyez la page 184 de ce premier Tome.

Lorsqu'on se croit un Milord du Permesse ;
Et sur ce ton lorsque l'on nous caresse ,
Vaudroit autant s'entendre injurier ,
Mais c'est encor plus que je ne mérite ,
Et ce n'est pas cela dont je me plains ;
S'il est des gens , cher Abbé , que je crains ;
Ce sont les fots , le cagot , l'hipocrite
Qui sont sans goût & sans aménité ;
Qui blament tout & qu'un rien scandalise.
Une chanson ne nous est pas permise ;
Et pour un Clerc , c'est une énormité.
Ces gens voudroient dans leur austerité ,
Qu'à table on fût grave comme à l'Eglise ;
Qu'on dit tout haut son *Benedicite*.
Jamais chez eux la gaité n'est admise ;
Pour peu qu'on soit ou joyeux ou badin ,
Selon leur dire , on est un libertin.
Pour peu qu'on dise une galanterie
A femme aimable ou fillette jolie ,
On est un drôle , un fieffé débauché ,
Un séducteur , & c'est un gros péché.
Si vous donnez à Lisette ou Silvie
Un nom de Nimphe ou de Divinité ,
Ce nom n'est point dans leur Théologie ;
C'est un forfait ; c'est un impiété.
Pour essayer d'adoucir leurs critiques ,

Je me suis mis à faire des Cantiques :
Que penseront ces sots à vôtre avis ,
Quand ils verront & des Odes sacrées ,
Et des Chançons pêle mêle insérées ?
Que diront ils de ce salmigondis ?
Ils publieront que ma Muse bannale
Met en couplets tout sans distinction ,
La Fable ainſi que la Religion ,
Et que la chose eſt pour moi bien égale ;
Et d'un ſujet d'édification
Ils en feront un ſujet de ſcandale.
Mais pour ſauver ma réputation ,
Faites au moins une belle préface
Où le Public aprenne nos débats ;
Que je vous ai prié cent fois en grace
De n'en rien faire , & vous ai dit tout bas
Comme tout haut & non pas par grimace :
Mon cher Abbé , Eh ! ne m'imprimez pas !
Dites leur bien que j'étois dans un âge
Où l'on n'eſt pas obligé d'être ſage
Lorſque je fis mes petites Chançons ;
Que n'étant pas engagé dans l'Egliſe ,
Cette manie alors m'étoit permife ;
Mais que j'ai pris de meilleures leçons ;
Que mieux inſtruit , j'ai conſacré ma veine
A d'autres chants , à de plus nobles ſons ;

Que j'ai suivi les ordres de la Reine
Et les conseils de l'Abbé Joannet*,
Son Journaliste aussi scavant qu'aimable,
Lorsqu'il me dit avec un air affable :
Qui que ce soit ne fait mieux un Couplet.
Mais croyez-moi, mon cher, changez d'objet;
Vous en ferez cent fois plus estimable :
Un Chanfonnier portant petit collet,
A mon avis, n'est pas trop respectable.
Annoblissez vos chants par le sujet;
La vérité vaut bien mieux que la fable.

Dites-leur bien qu'en suivant ses leçons,
J'ai renoncé pour jamais aux Chançons :
Vous sauverez tout au moins le contraste
D'un vain couplet, peut-être trop peu chaste,
Auprès d'un Pseaume ; & si je pense bien
Que ce Public encor n'en croira rien.
Je ne veux pas cependant qu'il ignore
Que malgré moi je vais sauter le pas ;
Et qu'en pleurant je vous le dis encore ;
Mon cher Abbé, Eh ! ne m'imprimez pas !

* *Auteur du Journal Chrétien, dédié à la Reine.*





TABLE

DES PERSONNES

*Auxquelles sont adressées les Pièces
contenues dans les quatre volumes
de Poësies de M. l'Abbé de l'Attaign-
nant. Le chiffre Romain marque le
Tome, & le chiffre Arabe la page.*

- A** U Roi. Tom. II. pag. 107. 133. IV.
163. 165. 167.
A la Reine. II. 106. 282.
A Monseigneur le Dauphin. II. 139. 183.
III. 23. IV. 169. 170. 172. 377.
A Madame la Dauphine. IV. 172.
A Madame Adelaïde. IV. 393
Au Roi de Prusse. I. 177.

LES AUTRES NOMS

Sont rangés ici dans l'ordre alphabétique.

- A**
Allard (Mlle d') II. 324. III. 307. 308.
Tome I.

- Amarithon (M. l'Abbé) I. 66.
 André (M.) II. 26.
 Antin (Madame la Duchesse d') II. 272.
 Armaillé (Madame d') II. 261. III. 46.
 186. 187. IV. 38.
 Asfeld (M. le Marquis d') III. 28.
 Attaignant (M. l'Abbé de l') I. lv. & suiv. 5.
 16. 25. 28. 180. 224. 234. II. 142. 230.
 III. 119. 262. 315. 337. IV. 89. 368.
 376.
 Attaignant (Mlle de l') III. 21. IV. 62.
 Avaugour (Madame d') III. 141.
 Aubert (Madame) I. 119.
 Aubigni (Mlle d') II. 80.
 Avignon (Mlle d') III. 145.

B

- Ballard (M.) III. 196.
 Bar (Madame la Comtesse de) III. 306.
 Bardon (M.) I. 63.
 Baron (Madame) IV. 29.
 Basche (Madame la Baronne de) I. 154. 158.
 Baudoin (Madame) III. 45. 254. IV. 46.
 Beaufort (M. de) III. 9. 72.
 Beaufremont (M. le Marquis de) I. 204.
 III. 48.
 Baufremont (Madame la Marquise de) IV. 75.
 Beaujeu (Mlle) III. 101. 102.
 Beaupré (Madame de) II. 245. III. 44.
 Bécasson (Madame de) III. 283.
 Begnicourt (M. de) II. 22.

- Bergeat (M.) I. 92. 93. II. 12.
 Berfin (Madame de) III. 178.
 Berville (Mlle de) I. 261. II. 304. 308. 310.
 313. III. 12. 47. 342.
 Blagny (Madame Bertin de) III. 13. 35.
 36. 100.
 Blanchart (Mlle) III. 81.
 Blanche (Madame la Baronne de) II. 284.
 III. 106. 175. 176. 177. 178.
 Blot (Madame) I. 168.
 Boffrand (Madame de) III. 142.
 Bonenfant (Mlle) III. 136.
 Borde (Madame de la) III. 279.
 Boulogne, pere (M. de) I. 40. 241. 245.
 II. 137. III. 54. IV. 9.
 Boulogne, fils (M. de) I. 247.
 Boulogne (Madame de) I. 43. II. 138. 227.
 231. III. 55. 59. 62. 63. 64. 153. 158.
 244. IV. 21. 47. 51.
 Boulogne (Mlle de) II. 172. IV. 31. 32.
 Bourcolle (Mlle de) II. 23.
 Bourette (Madame) II. 141.
 Brionne (M. le Comte de) II. 116.
 Brionne (Madame la Comtesse de) II. 11. III.
 298. 300. IV. 63.
 Brissac (Madame la Duchesse de) IV. 82.
 Brissaux (Mlle) III. 332. 333.
 C
 Cailly (Madame de) I. 155. 166.
 Calsabigi (Madame.) I. 266. III. 189.
 Camargo (Mlle) II. 326.
 Cambis (Madame de) IV. 5.

- Cams (M.) III. 316.
 Catette (Mlle) II. 223.
 Cauler (Madame) IV. 41. 44. 45. 90.
 Chaila (Madame du) IV. 74.
 Champagne (Madame de) III. 148. 154.
 Chapeaux (Mlle de) II. 70. III. 194.
 Chaponet (Madame de) III. 58.
 Changi (Madame de) II. 122. III. 29.
 Chapotin (Madame) I. 252. 255.
 Charlotte de Lorraine (la Princesse) III. 58.
 Chateauroux (la Duchesse de) IV. 188.
 Chery (Madame de) I. 167.
 Clairon (Mlle) III. 321.
 Coigni (M. le Comte de) II. 291.
 Coiseau (M. de) II. 157.
 Colande (Madame de) II. 155.
 Condé (le Prince de) II. 36.
 Coquebert (Madame) II. 41. 236. III. 42.
 IV. 142.
 Coraline (Mlle) II. 318.
 Courtaignon (M. de) I. 116.
 Courtin Dampierre (M.) I. 37.
 Cruissol (Madame de) III. 284.

D

- Damonville (Madame) II. 76.
 Dangeville (Mlle) I. 258. II. 286.
 Desclusseaux (Madame) III. 218.
 Desleaux (M.) I. 88. 90. 198. II. 86.
 Didon (Mlle) III. 80.
 Dionis (M.) I. 141.

ALPHABETIQUE. 5.

- Doré (M.) I. 226. 232. 236.
Doré (Madame) III. 232.
Dornel (M.) 195.
Druys (Madame de) II. 251.
Duc (Mlle le) III. 236.
Demay (Mlle) II. 178.
Durumin (Madame) II. 303. III. 296.

E

- Edouard (le Prince) I. 217.
Entragues (Madame d') II. 214.
Epinay (Madame d') III. 195.
Esta (Madame d') II. 148.
Estrades (Madame d') III. 174.
Estrées (Madame d') III. 129.

F

- Favart (Madame) II. 314.
Favart (Mlle). Voyez Mlle d'Herbigny.
Feuquieres (Madame de) III. 50. IV. 54.
Fevre de Beauvrey (M. le) IV. 394.
Flasigny (Madame de) II. 147.
Flaxclande (Madame de) III. 262. 263.
Fouare (M. du) III. 32.
Freron (M.) I. 263.
Fulvi (Mlle de) II. 44.

G

- Gaillard (Mlle) III. 339.

Gamache (Madame de) III. 320.
 Gaudru (M.) I. 72.
 Gauffin (Mlle) I. 79. 146.
 Gendre (Mlle le) II. 38.
 Geoffrin (Madame) III. 89.
 Godinot (M.) II. 28.
 Graffigny (Madame de) I. 200.
 Grandvillars (Mlle de) III. 172.
 Gravelle (M. de) II. 163.
 Grioux (Madame de) II. 184.
 Gruin (M.) IV. 65.
 Gruin (Madame) I. 13.
 Guenard (M.) II. 145.
 Gueret (M.) I. 26. 29. 30. 33. 35. II. 18.
 72. 73.

H

Hufson (Madame) III. 325.
 Hautome (M.) III. 293.
 Hautmenil (M. du) II. 136.
 Herbiguy (Mlle Favart d') I. 96. II. 15. 164.
 III. 133. 134. 135.
 Hérouville (M. d') II. 142.
 Hérouville (Madame d') I. 163. II. 20.
 Hold (Madame) III. 130.
 Hopkal (M. de P) II. 172.

J

Jaunet (M.) I. 117.
 Joly (M.) II. 136.
 Julie I. 47. 49. 53. II. 45. III. 180. IV. 55.
 Voyez Madame de Serrieres.

K

Klinglin (Madame de) IV. 59.

L

- Langaleri (Madame de) III. 183.
 Lemery (Mlle) II. 87. 190. 191.
 Léu (Madame le) II. 8. 247. III. 161. IV.
 75. Voyez Thémire.
 Lievre (Madame le) II. 111.
 Lionnois (Mlle) II. 26.
 Liottard (M.) II. 27.
 Lowendal (le Maréchal de) II. 31. 250. 294.
 Lowendal (Madame de) IV. 184.
 Lutzembourg. (Madame la Comtesse de) III.
 41.

M

- Mabert (Mlle) II. 216.
 Maine (la Duchesse du) II. 108. IV. 98. &c.
 suivantes.
 Maisonselle (M. de) I. 104. 112.
 Maitre (Mlle le) II. 206.
 Marbourg (Mlle) II. 320.
 Martelliere (Madame de la) I. 136. II. 154.
 209. 212. III. 96. 98. 189. 221. 226.
 228. 254 IV. 193..
 Martelliere. (une autre Madame de la) III.
 255.
 Martineau (M.) I. 182.
 Marville (Mlle de) I. 153. IV. 87. 88. 158.
 Masson (Madame le) III. 120. 183. IV. 47.
 Maupeou (Madame de) III. 195. IV. 84.
 Maure (Mlle le) III. 238.
 Mayeur (Don) II. 299.
 Mazarin (la Duchesse de) IV. 58.
 Melian [Madame de] III. 195.
 Menou [Madame de] III. 5. 102. 104. 105.

Michel [Mlle] II. 1. 4. 5. 222. 263. III. 92.
94. 196. 230.

Monet [M.] II. 300.

Montraudan [Madame la Princesse de] II. 234.
IV. 32. 33.

Montbafon [Madame de] IV. 79.

Montbeliard [Madame de] III. 200.

Montdorge [M. de] IV. 160.

Montfort [M. de] IV. 83.

Morvilliers [Madame de] III. 304.

Moulin [Mlle. du] IV. 26.

N

Navarre [Mlle de] I. 147. 150. III. 157.
159. 248.

Ninnin [M.] I. 209. 217.

Nivernois [M. le Duc de] I. 143.

Nogaret [Madame de] IV. 71.

Noirville [Madame de] II. 240.

Noyers [Madame des] IV. 57.

P

Pajot [Madame] III. 127.

Paulmy [Madame de] I. 271.

Perfan [Madame de] IV. 70.

Peseu [Madame de] IV. 60.

Petitpas [Mlle] II. 267. IV. 62. 162.

Pfiffer [M.] III. 292.

Pompoite [Madame de] III. 317.

Poncet de la Riviere [M.] I. 18. 23.

Pons [Madame de] II. 233.

Portail [Madame] II. 256. III. 164.

Porte [M. l'Abbé de la] I. lxiv. 184. II. 150.
158. III. 341. IV. 128.

Porte [Mlle de la] III. 334.
 Pouilly [M. de] I. 78.
 Pouilly [Madame de] II. 75. 258.

R

Reich [M. le Baron de] II. 292.
 Reims [M. l'Archevêque de] I. 57. 60. 62.
 II. 84. 85. 137.
 Renard [M.] I. 146.
 Ribellerie [M. de la] I. 127.
 Richelieu [le Maréchal de] I. 138. II. 302.
 III. 96. 98. IV. 63. 189. 191. 379.
 Richerant [Madame de] II. 9. III. 17. 241.
 243.
 Rivole [Madame de] III. 267.
 Rohan [le Cardinal de] I. 132. II. 68. 109.
 Rohan [le Duc de] III. 15.
 Rohan [le Prince Constantin de] IV. 388.
 Rohan [le Chevalier de] III. 295.
 Rohan [le Prince Louis de] IV. 390. 392.
 Rohan [la Princesse de] I. 269. II. 64. 66.
 274. 277. III. 246. IV. 33. 35. 72.
 Roland [Madame] I. 99. II. 247.
 Romainville [Mlle de] III. 147.
 Rossignol [Madame] II. 7. 268. III. 143.
 IV. 67.
 Roy [M.] III. 16.

S

Sabatini [Madame] II. 82. III. 285. 287.
 288.
 Saint-Chaumont [Madame de] III. 84. 86.
 Saint-Phalier [Mlle de] III. 281.

- Sainte-Placide [Madame de] I. 45.
 Salle [Mlle de la] II. 32. 74. 164. 180.
 Sanfon [Madame] I. 1. 9. II. 40. III. 111.
 Sarrobert [Madame de] III. 336.
 Saxe [le Maréchal de] II. 14. 15. 30. 115.
 IV. 28. 185. 187.
 Sens [Mlle de] IV. 40.
 Serriere [Madame de] I. 260. Voyez Julie.
 Sigogne [M.] II. 22.
 Sourdis [Madame de] II. 262.
 Souvray [Madame de] III. 249. 253. 314.
 IV. 152.
 Souvray [M. de] III. 315.
 Soyecourt [M. le Marquis de] III. 310. 311.
 312.

T

- Taltard [Madame la Duchesse de] II. 175.
 Tannevot. [M.] I. 219. 220. 221. IV. 22.
 370. 372.
 Terrasson [M.] III. 316.
 Themire. II. 303. IV. 224. & suiv.
 Thiboult [Madame] III. 269.
 Thorel [Mlle] II. 143.
 Titon [M.] I. 249.
 Tour [Mlle de la] III. 216. 290.
 Tournelle [Mlle de la] III. 181.
 Tourneur [M. le] I. 408.
 Tours [l'Archevêque de] II. 25.
 Tracy [Madame de] II. 151. III. 131.
 Tronchin [M.] IV. 382.
 Turodin [M.] I. 195.

ALPHABETIQUE. II

V

Valiere [Madame de la] II. 243.

Vernouillet [Madame de] II. 254.

Vieux-Maison [Madame de] II. 258. III. 6.

Vieux-Maison [Mlle Celeste de] III. 268.

Villemur [Madame de] IV. 212.

Vinai [M. l'Abbé de] I. 73.

ERRATA.

TOME I.

- P** Age 53. *ligne 27.* qu'un , *lis* qu'une.
Page 141. *lig. 13.* ils , *lis.* elles.
Page 146. *lig. dern.* à ma part , *lis.* à part.
Page 214. *lig. dern.* fuisse , *lis.* fut-ce.
Page 215. *lig. 20.* s'il , *lis.* s'ils.
Page 225. *lig. 6.* Prospere , *lis.* Proptæ.
Page 239. *lig. 9.* véjette , *lis.* végette.
Page 245. *lig. 14.* lire , *lis.* lyre.
Page 266. *lig. 14.* Cazalbigi , *lis.* Callabigi.
Page 277 , le lecteur ne prendra pas garde
à la manière dont cet air est mesuré.

TOME II.

- Page 136. *lig. 15.* Delpêche , *lis.* Delpeeh.
Page 139. *lig. 2.* Your , *lis.* Vous.
Page 158. *lig. 18.* quand est-ce qu'il , *lis.*
quand il.

Page 179. *lig. dern. hurmante, lis. charmante.*

Page 268. *lig. dern. Ulise, lis. Ulysse.*

Page 178. *lig. 3 du May, lis. de May.*

Page 279. *lig. 1. vit, lis. suit.*

Page 283. *lig. 6. l'aurore, lis. l'Aurore.*

Page 287. *lig. 2. voir, lis. vouloir.*

Page 303. *lig. penult. Duremin, lis. Durumin.*

Page 319. *lig. 15. Caroline, lis. Coraline.*

T O M E I I I.

Page 19, ôtez *second Couplet*, & chantez les paroles sur l'air : *De l'amour je subis les loix*, qui est noté à la page 288. du Tome II.

Page 20. ôtez *troisième Couplet*; les paroles se chantent sur la suite de l'air précédent.

Page 58. *lig. 15. Champonet, lis. Chaponet.*

Page 142. *lig. 2. Boisfrand, lis. Boffrand.*

Page 158. *lig. 4. chames, lis. charmes.*

Page 237. *lig. dern. anette, lis. Annette.*

Page 278. *lig. 11. Nigaud, lis. Rigaud.*

Page 281. *lig. 8. perdu lis. rendu.*

Page 297. 8. toxin, lis. tocsin.

T O M E I V.

Page 81. *lig. 6. voit, lis. vois.*

Page 92. *lig. 15. seperflus, lis. superflus.*

Page 98. *lig. 5. Noels, lis. Noel.*

Page 228. *lig. 5. charmant, lis. charmant.*

Page 283. *lig. 22. suivis, lis. suivr.*

Ibid. lig. penult. leurs, lis. leur.

Page 362. *lig. 3. larène, lis. l'arene.*

Page 389. *lig. 1. micz, lis. mieux.*

Page 393. *lig. 12. prononcée, lis. prononcé.*
EPITRES.



ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

ÉPITRE I.

A MADAME SANSON.

Voici une des premières Pièces de l'Auteur. Il étoit jeune quand il la fit , & l'on s'apperçoit aisément qu'elle n'étoit pas faite pour être imprimée. Elle est écrite de Turin , où il avoit accompagné Madame la Comtesse de Cambise , Ambassadrice auprès du Roi de Sardaigne. Madame Sanson à qui cette Epître est adressée , étoit la femme d'un Receveur des Consignations , & parente de l'Auteur. C'étoit une des plus jolies femmes de son tems.



IMABLE petite Cousine ,
Près de qui Madame Cyprine ,
De nos Poètes l'Héroïne ,
N'est qu'une vieille Gourgandine ,
Depuis le tems que je chemine

Tome I.

A

En terre de vous peu voisine ,
Je n'ai trouvé , Dieu m'extermine ,
Aucune beauté dont la mine ,
Comme vous gracieuse & fine ,
A l'adorer me détermine ;
J'irois même , je l'imagine ,
Sans en trouver , jusqu'à la Chine.
Notre éloignement me chagrine ,
Mes soupirs séchent ma poitrine ,
Votre image toute divine
La nuit & le jour me lutine.
Toujours je rêve & je rumine ,
En mordant mes doigts je dandine ;
Triste , je calcule & combine ,
Je songe , mais point ne devine ,
Combien de tems Dieu me destine
A vivre en la Cité Turine ,
Où le sort fatal me confine ,
Où la langue est moitié Latine ,
Où l'ennui , douleur intestine ,
Est pire qu'un mal à l'échine.
Rien n'est plus sûr que ma ruine ,
Je suis mort jusqu'à la racine ,
Si j'y mange encore une mine
De sel , ou même de farine ;
Et si bientôt chaise ou berline

Cheval de poste , ou bête a fine ,
Ne me ramene à la Casine ,
Où Dieu me fit prendre origine.
Je suis en fort bonne cuisine ,
Où l'on ne craint point la famine ,
Où l'on soupe comme l'on dîne ,
Où l'on mange force terrine ,
Où sur les bons mets on raffine ,
Dans une Cour où je caline ,
Et tant qu'il me plaît me dodine ,
Où je n'ai pour toute confine ,
Qu'à m'ébaudir sous la courtine ,
Dormir ou vider la chopine.
Mais loin de vous , belle coquine ,
Point de rose , tout est épine :
Un souvenir qui m'assassine
M'enleve mon humeur badine.
Toute Carin , ou Catherine ,
Toute Iris m'y paroît mâtine ,
Le vin me semble de l'urine :
Oh ! la dangereuse machine
Pour notre espece masculine ,
Qu'une carcasse féminine
Qu'habite une ame un peu maline !
Car avez l'humeur si mutine ,
Si coquette , si calotine ,

Qu'au lieu d'y porter médecine ,
Vous riez du mal qui me mine ,
Mal pire que rage canine ,
Pire que coups de discipline.
Vous méprisez comme vermine ,
Et traitez comme un Jean Farine
Un cœur qui pour vous se calcine.
Si ne voulez qu'il se termine
Ce mal , au moins , ma Colombine ,
Calmez-le par lettre sucrine ,
Par mots doucets comme praline.
Adieu , ma chere Consobrine ,
Adieu , de mes vers la Corinne :
Pour vous saluer je m'incline.
Et quitte la double coline ,
N'y trouvant plus de rime en *ine* ,



R É P O N S E

A l'Épître précédente.

Cette Réponse est de M. de Beauchamps , Auteur des Lettres d'Héloïse & d'Abélard en vers , de la recherche des Théâtres , & de plusieurs ouvrages Dramatiques. M. de Beauchamps est un homme de beaucoup d'esprit , fort sérieux dans la société , mais badin & enjoué dans ses écrits. Il étoit parent & ami de Madame Sanson chez qui il étoit à Mons , jolie maison de campagne auprès d'Atis. Cette Dame le pria de répondre pour elle & en son nom à l'Épître qu'on vient de lire.

AIMABLE & folâtre Cousin ,

J'ai reçu votre bulletin ,

Dont le stile galant & fin

Me rappelle de Sarazin

L'esprit délicat & badin.

Quand j'aurois le cœur moins benin

Qu'un tigre , ou qu'un monstre marin ,

Quand de pitié je n'aurois brin ,

Je partagerois le chagrin

Qui vous mine & sèche à Turin.

Mais comme le vouloir divin

Malgré nous arrive à sa fin ,

A iij

Soumettons-nous-y ; car enfin
Le Milanois , le Florentin ,
La Ville où le jeune Tarquin
Planta cornes à Collatin ,
Ou telle autre pays Latin ,
Est le vrai fait d'un libertin
A ses complexions enclin ;
Car vous l'êtes , cher Calotin ,
Autant que Momus ou Jupin.
Or , tandis que soir & marin
Des Turinoises Benjamin ,
En habit de brillant satin ,
En beaux souliers de maroquin ,
Accompagnez au clavecin
Quelqu'Eleve de *Baptiste* ,
Puis d'un air doux & patelin
La poussant sur quelque coussin ,
Regardez si son escarpin
Est bien fait , si son bas est fin ,
Et si sa chemise est de lin ;
Tandis qu'animant un festin ,
En pointe de joie & de vin ,
Inspiré par le Dieu blondin ,
Comme Rossignol ou Serin ,
Vous chantez celui du raisin ,
Ou l'Amour au rire enfantin ,

Moi qui n'ai Tyrfis ni Colin ,
Ni Pastoureau , ni Paladin ;
Je vis comme on vit au Cassin.
On m'appelle pourtant lutin ,
On dit que j'ai l'esprit mutin ,
Et que je sçai d'un air malin
Ridiculiser mon voisin ;
Que tout benet , tout nigaudin
Qui se trouve sur mon chemin ,
S'en va traité comme Corin
Le fut par l'Auteur du Lutrin.
Ne le croyez pas , mon Menin ;
J'ai le cœur bon , & sans venin :
Si je n'aime pas le faquin ,
Le Vadius , le Triflotin ,
Le doucereux , le baladin ,
Le faux brave , ou le Turlupin ,
C'est votre faute , mon poupin.
Mais j'épuise mon magasin :
Je dois le ménager , afin
De faire du pays Montin , *
Un portrait digne du burin
D'Audran , de Drever , de Varin.
Ici l'été , toujours serein ,
Se passe dans un beau Jardin ,

* *Mons*, Maison de campagne de Madame Sanfon.

Où ne croit ail ni chicotin ,
Mais marjolaine , romarin ,
Violette , œillet , & jasmin ,
Et pêches d'un goût plus sucrin
Que par-delà votre Apennin.
Ici , l'archer au cœur d'airain ,
Trouve à faire peu de butin ;
Le galant sexe masculin ,
Y respecte le féminin ,
Sans amour sçu , ni clandestin.
Mais l'automne sur son déclin
Fait prendre double casaquin ,
Et Borée au nez aquilin
Fait plus de bruit qu'un tambourin.
Bien-tôt donc dans mon Palanquin ,
Avec mon féal Colombin ,
Je vais entendre Couperin ,
Voir Chassé , Baron , Arlequin.
Pour nouvelles : notre Dauphin
N'a plus besoin de Médecin.
Le Roi s'est fait couper le crin.
La Cour revient le vingt & cinq.
Adieu vous dis , cher Pellerin ,
Écrit le jour de Saint Martin ,
A Mons , où tout le monde est sain.

R É P L I Q U E

D E L'AUTEUR.

AIMABLE & gentil Scraphin ,
Petit Ange , beau Cherubin ,
Votre Lettre qui rime en *in* ,
Vos vers charmans , votre refrain
Que l'on m'a rendu ce matin ,
Sont un remede souverain
Contre le mal ou le chagrin ,
Qui me mine & sèche à Turin.
Les patentes en parchemin
Du Prieuré de Saint Martin
Du sieur Abbé de Saint-Albin ,
Flateroient moins votre Cousin ,
Qu'un petit mot de votre main.
Le stile en est brillant & fin ,
Galant , délicat & badin :
Près de vous , l'ami Sarazin
N'est qu'un bavard , un tabarin ,
Ainsi que Scaron *son voisin*.
Mais quel est le guide divin ,
Quel est d'Apollon le menin
Qui vous a montré le chemin

A v

Du Parnasse , dont le terrein
Est si glissant ? Témoin Cotin
Qui , suivant le dir d'un certain ,
Perdit calotte & perruquin ,
En s'y laissant choir sur le rein ,
Et fut enrhumé du serein ;
Témoin maint autre pelerin
Dont parle l'Auteur du Lutrin.
Depuis quand prenez-vous le bain ,
Où vous puisez à vase plein
Dans l'Heliconique bassin ?
Depuis quand l'immortel Poulin ,
Pégase autrefois si mutin ,
Est-il devenu si benin ,
Que vous le galopez grand train ,
Sans autre bride que son crin ?
Quel est le pinceau plus qu'humain
Avec lequel vous m'avez peint ?
C'est celui du Dieu Calotin ,
Du Dieu caustique & trivelin ,
Momus le bouffon de Jupin :
Car ne me croyez si faquin ,
Pour que j'avale le venin
Qu'on m'offre d'un air patelin ,
Et ne pas voir le tour malin
D'un discours flatteur & sucrin.

Vous me traitez de Benjamin ,
D'Abbé coquet , d'Abbé poupin ,
Vous m'habillez de beau fatin ,
D'une chemise de fin lin ;
Vous me chauffez d'un escarpin
Dont le talon est de chagrin ,
Et l'empaigne de maroquin ,
Moi qui suis laid comme un matin ,
Aussi salop qu'un marcaffin ;
Et , plus pauvre qu'un Capucin ,
N'ai quelquefois pas un quattrain.
Passe , qu'auprès d'un clavecin ,
J'accompagne Iris ou Catin ,
Ou quelque élève de Couprin.
Mais la jeter sur un couffin !
Vous vous moquez de mon grouin.
Toujours Rossignol ou Serin ,
Jamais moineau , c'est mon destin.
Passe encor que dans un festin ,
Quand on me verse de bon vin ,
Je chante le Dieu du raisin ,
Ou l'Amour , ce petit coquin :
Mais porter son feu dans le sein
De fillette de quinze ou vingt !
Je suis un plaisant grimaudin.

Il est vrai que le Florentin ,
Le Milanois , & le Romain
Qui possède le Pape saint ,
Même tout le peuple Latin ,
Est chaud de corps , d'esprit peu sain ,
Très-débauché , fort libertin ,
Au vice de la chair enclin ,
Et que le sexe féminin
S'y prête assez au masculin ;
Que la femme de Collatin
Lui donna bon exemple envain :
Qu'il n'est besoin , comme Tarquin ,
Pour le prendre , d'être assassin.
Mais de ce gibier j'ai peu faim ;
Et tant que je serai contraint
De vivre en un pays lointain ,
De plaisirs je ne prendrai brin ;
Et quand je serois moins vilain ,
Je laisse Lisette à Colin ,
Claudine à Jean , Jeanne à Robin.
N'aimer que vous est mon destin ,
Vous plaire , mon but & ma fin.
Pour d'autres mon cœur est d'airain ,
Et l'Amour , ce petit bambin ,
Petit excroc , petit lutin ,

N'en fera jamais son butin.
Mais j'épuise mon magasin ,
Il est tems de finir enfin ;
Je m'envais me coucher soudain ,
Bon soir , & bon jour pour demain.

E P I T R E I I.

A M A D A M E G R U I N .

Dans cette Epître écrite de Turin , l'Auteur fait à Madame Gruin le portrait de Madame de Cambis sa Fille , Ambassadrice auprès du Roi de Sardaigne. M. de Cambis son mari , fut depuis Ambassadeur en Angleterre où Madame de Cambis se fit aimer & estimer comme à Turin , par son esprit , sa figure & son aimable caractère.

NE soyez point du tout en trance
Pour votre aimable & chere engeance :
Elle est ici dans l'opulence ,
Les honneurs , la magnificence.
A Turin , de même qu'en France ,
Elle emporte la préférence.
Tout enlaidit en sa présence ,
Et tout languit dans son absence.
Elle plaît , dès qu'elle s'avance ,

Soit qu'elle chante , ou qu'elle danse ,
Qu'elle parle , ou soit en silence ,
Tout charme dans son Excellence.
La malice, ou la médisance
N'en peut rien dire qui l'offense.
A vous parler sans complaisance ,
Elle mérite bien sa chance.
Rendez grace à la Providence
Qui tant de vertus lui dispense ,
Et la fit votre ressemblance.
J'ai beaucoup de reconnoissance
De l'honneur de sa bienveillance ;
Je suis ici dans l'abondance ,
La grande chère & la bombance :
J'y fait grand fond de sapience ,
Je me tais beaucoup par prudence ,
Et ne dis point ce que je pense ,
S'il peut tirer à conséquence ,
A cause de la manigance
Qui s'y pratique à toute outrance.
Nous y sommes dans l'indolence ,
Car le Monarque a fait défense
A ses sujets , par prévoyance ,
D'avoir avec nous acointance ,
Même espece de connoissance.
Donc , du train dont ceci commence ,

Nous aurons souvent repentance
Qu'entre nous soit tant de distance
Et le lieu de notre naissance.
Mais au moins , pour notre allégeance ,
Ayons souvent correspondance ;
C'est notre plus douce espérance.
Ne nous mettez en oubliance ,
De vous nous avons souvenance ,
Nous en parlons chaque séance.
Je trancherois de l'Eminence ,
Et ferois l'homme d'importance ,
Si j'avois un peu de finance.
Je vous supplie avec instance
D'implorer pour moi la clémence
De ma mère , & qu'en diligence
Elle aide un peu mon indigence ;
Je vous en enverrai quittance.
Rien ne fait pour ma subsistance ;
Mais n'est-il que cette dépense ,
Quand on veut vivre avec aisance ?
Je suis en toute révérence ,
Respect , estime , obéissance , &c.



R É P O N S E.

Madame Gruin emprunta la plume de M. de Flossac pour répondre à l'Épître précédente. M. de Flossac étoit alors un des premiers Commis du Trésor Royal , & homme de beaucoup d'esprit.

LE plus grand bien qu'on sent pendant l'absence,
A mon avis , git dans la souvenance
De nos amis. Avec reconnoissance ,
J'ai lû vos vers : ils sont vifs, pleins d'aisance,
J'y reconnois ce feu , cette élégance ,
Ce stile heureux qu'avecque complaisance
Le blond Phœbus vous donna dès l'enfance.
J'y vois surtout briller votre éloquence ,
Dans le portrait de notre chere engeance.
Je dirois bien aussi ce que je pense ;
Mais j'aime mieux garder , par bienséance ,
Sur son chapitre , un modeste silence.
Souvent je crois aux lieux de sa naissance
L'entretenir , jouir de sa présence ,
Et cette erreur adoucit la souffrance
Que je ressens de la longue distance
Qui nous sépare. Abbé , votre prudence

Est à sa place : on doit dans la balance
Peser les mots , tout est de conséquence
En certains cas : mais dans cette occurrence ,
Ainsi qu'en tout , je suis en assurance
Que votre esprit muni de prévoyance
Ne peut pêcher par vice d'ignorance.
Soyez certain que ma correspondance
Ne manquera , non , toujours en cadence ,
Comme aujourd'hui : Apollon ne dispense
Qu'à quelques-uns sa divine abondance.
Pour la Maman , dit qu'à votre indigence
Elle ne peut prêter son assistance
Encor si-tôt ; qu'à vos rimes en *ence* -
Vous ajoutiez le mot de *patience* ,
En attendant qu'elle ait plus de finance.
Mais je finis : assurez l'Excellence ,
De ma tendresse , & de l'impatienc
Que j'ai de voir les deux époux en France ;
C'est ma plus chere & plus douce espérance.



E P I T R E III.

A M. P O N C E T.

M. Poncet de la Riviere, parent de l'Auteur, n'étoit point encore Evêque de Troye, lorsque cette Pièce lui fut adressée. Il étoit dans ce tems-là Grand Vicaire du Diocèse de Sées, & Official de Mortagne. Il prêchoit souvent dans cette dernière ville, & il y avoit même fait une Mission pendant laquelle l'Auteur l'étoit allé voir. Quand celui-ci fut de retour à Paris, il lui écrivit cette Epitre, où par un esprit prophétique, il lui annonce la Mitre qu'il porte aujourd'hui, & qu'il méritoit déjà alors.

AIMABLE & cher semi-Prélat,
Bien digne d'un plus haut état,
Charmant Apôtre de Mortagne,
Qui dans vos prédications,
Et saintes conversations,
Parlez d'or, & jamais ne battez la campagne,
Encore une exhortation,
Cousin, & ma conversion
Par vous étoit escamotée
A mon digne & fameux Pasteur,
A cet illustre & sçavant Directeur.

Qui plus d'une fois l'a tentée ,
Sans en venir à son honneur.
Oui , vos voisins , les Peres de la Trappe ,
Bien moins que vous m'ont fait impression
Par leur mortification.
Ce n'est pas ainsi qu'on m'attrape ;
J'en ai senti qu'une secrète horreur
En voyant leur vertu farouche.
Cette austere vertu fait peur ;
La votre plaît , invite , touche.
Quoi ! pour un jour aller aux Cieux ,
Il faut ici vivre comme eux ?
Etre muet , crasseux , sauvage ?
Oh ! cet exemple découragé.
Mais s'il ne falloit , comme vous ,
Qu'être discret , modeste & sage :
Animé d'un espoir si doux ,
On prendroit du cœur à l'ouvrage.
Que vous remplissez bien votre vocation !
Avec quel air de satisfaction ,
De contentement & d'aisance ,
Vous ai-je vu goûter d'avance
Les plaisirs d'une Mission ;
Et pour cette expédition ,
Tout arranger , tout préparer vous-même
Avec un soin , avec un zèle extrême !

Plus enchanté d'avoir deux Capucins
Que vous preniez pour toute compagnie,
Pour vous aider dans vos pieux desseins,
Qu'un autre d'aller en partie
- Avec femme ou fille jolie,
Et quelques joyeux Pelerins,
Faire vendange au pays des bons vins
Que déjà plus d'un hérétique
Ait fait; par vos sçavans avis,
Une abjuration publique,
Ou que des pêcheurs endurcis
Soient venus à résipiscence,
Et par vous aient été conduits,
Dans le chemin de pénitence,
Je n'en suis point du tout surpris.
Quand, ainsi que vous, l'on s'explique,
Quand, ce qu'on prêche, on le pratique,
Et qu'on en paroît pénétré,
Le succès est presque assuré.
D'ailleurs vous avez l'avantage,
Qu'en vous tout prévient, tout engage:
Vous avez le talent flatteur
De convaincre l'esprit, & de toucher le cœur.
C'est un grand bonheur, quand j'y pense,
Que Dieu de toute éternité
Vous ait choisi, dans sa clémence,

Pour annoncer la vérité.
Avec tant d'esprit & de graces
Si vous eussiez prêchez l'erreur ,
Combien n'eussiez-vous point, dans ce monde
trompeur ,
Entraîné de cœurs sur vos traces ?
Puisque, même en faisant vos plaisirs les plus
doux
De conquérir à Dieu des ames ,
Vous ne laissez pas , malgré vous ,
D'inspirer de prophanes flâmes
Dont , loin de tirer vanité ,
Vous gémissiez avec humilité.
Courage , cher Abbé , courage :
Permettez que mon Apollon
Vous apostrophe ce passage
De l'Opera de Phaëton :
« Allez répandre la lumière ,
« Puisse un heureux destin
« Vous conduire à la fin
« De votre brillante carrière ».
C'est-à-dire , à l'Episcopat ,
Qu'on vous verra bien-tôt remplir avec éclat.
La voix publique vous appelle ,
Cette voix de Dieu prévient celle ,
Du Ministre sage & prudent

Dont le juste discernement
Fait toujours des biens qu'il dispense ,
De la vertu la récompense.
Si vous n'avez plus par malheur
De patron qui le sollicite ,
Auprès de lui le seul mérite
Est toujours un grand protecteur.
Je sçais que l'honneur d'un vain titre
N'est pas ce qui peut vous tenter ;
C'est peu de porter une Mitre ,
Il suffit de la mériter.
Je sçai que trop fidèle aux maximes si saines
Des saints Prélats vos précurseurs ,
Vous n'en desirez que les peines ,
Et n'en craignez que les honneurs.
Ainsi nous vous verrons l'accepter sans vous
plaindre ,
Et l'attendre toujours , content de votre sort ,
Comme le sage attend la mort ,
Sans la désirer ni la craindre.



E P I T R E I V.

A U M E M E.

M. Poncet, Evêque de Troye, a une maison de campagne qu'il appelloit sa Maitresse, & dans laquelle il faisoit tous les jours de nouveaux embéllissements. L'Auteur y avoit passé quelques jours dans l'absence du Prélat qui devoit s'y rendre, & en l'attendant il lui adresse cette Epître.

SÇAVEZ-VOUS bien, mon cher Prélat,
Ce que j'ai fait en votre absence ?
J'ai joui seul, comme un bear,
Avec délice & complaisance.
Joui, de quoi ? me direz-vous ;
Car, à ce mot de jouissance,
Déjà vous entrez en courroux,
Et le terme seul vous offense.
Mais dussiez-vous, Amant jaloux,
Soupçonner ma reconnoissance ;
Dussiez-vous même vous fâcher,
J'ai joui de votre Maitresse,
Et, malgré ma délicatesse,
Je ne puis me le reprocher.
Elle étoit encor presque nue,

Et ne présentoit à la vue
Que de simples attraits naissans ;
Mais de mille autres agrémens
Elle sera bientôt pourvue.
On ne voyoit que quelques fleurs
Sur sa légère chevelure :
Tout son éclat & ses couleurs
Sont de vrais dons de la nature.
L'arrangement , la propreté
Formoient tout l'art de sa parure ,
Et sa fraîcheur , & sa beauté
Ne viennent que d'une onde pure.
Son sein frais à demi couvert
Sous un habit du plus beau verd ,
Enferme des Lys & des Roses
Qui ne sont point encore écloses ,
Et qui pour se montrer au jour
N'attendent que votre retour.
Car , quoiqu'elle soit toujours belle ,
Elle paroît triste sans vous.
Pour moi , mon plaisir le plus doux ,
Sera de vous voir avec elle.
Vous jugez à ce dernier trait ;
Que cette charmante Maitresse ,
Cet objet de votre tendresse
De qui j'ébauche le portrait ,

Est

Est votre Maison de Campagne ,
Le plus agréable séjour
Qui soit dans toute la Champagne ;
Et vous n'avez point d'autre amour.
Mais, quand par hazard, quelque belle
Vous auroit rangé sous ses loix ,
Vous ne craindriez rien , je crois ,
Et vous pourriez compter sur elle :
Lorsque l'on vous aime une fois ,
Peut-on devenir infidelle ?

E P I T R E V.

De M. l'Abbé GUERET, Docteur de Sorbonne,
à M. l'Abbé de L'ATTAIGNANT.

*M. l'Abbé Gueret, grand Directeur & grand
Théologien, est frere de M. le Curé
de S. Paul.*

PROFITANT du loisir d'un sexe curieux ,
Chez tout ce qui porte cornette ,
Habilement tu sçais débiter la fleurette.
Sans prendre le ton douxereux ,
Tu loue avec délicatesse
L'esprit, les graces, la beauté :
Et qui ne se croit pas Déesse ,

Quand dans tes vers tu l'as chanté :
 Avec tant de talens pour plaire ,
 Tes discours enchanteurs, tes contes amusans,
 Tes sons qui ravissent les sens ,
 Tu réjouis & la fille & la mère ;
 Mais le mari, mais le pere, au contraire,
 D'un air sombre , triste & rêveur ,
 En te voyant tremblent de peur.
 En vain ma Nièce me rassure
 En dessinant devant moi ta figure ;
 Eve en disoit tout autant du serpent ,
 Et fut séduite en l'écoutant.

R É P O N S E

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Il fait ici un portrait de son caractère , qui n'est pas moins vrai que celui de sa figure.

Q U A N D tu me mets en parallèle ,
 Pour la figure , & pour l'esprit ,
 Avec cet animal maudit
 Qui suborna la première femelle ,
 Je pourrois , à juste raison ,
 Etre piqué de la comparaison .
 Dis que je suis plus laid qu'un diable ,

Que mon minois n'a rien d'aimable ,
J'en conviens : si j'osois en prendre le parti ,
Le plus petit miroir , témoin irréprochable ,
M'en donneroit le démenti.

Mais pour le cœur , & pour le caractère ,
Que vois-tu donc en moi qui tienne du serpent ?

Est-ce être suborneur que de chercher à plaire ?

M'as-tu connu fourbe ou rampant ?
Je n'ai toute ma vie été que trop sincère.

Ne peut-on louer sans flatter ?
Et sans avoir le dessein de séduire
Un jeune objet qui sçut nous enchanter ?

Est-ce un crime de le lui dire ?

Mais quand du démon tentateur

J'aurois le talent séducteur ,

Quand j'en aurois l'éloquence & l'adresse ,
Que craindrois-tu de la discrète ardeur
Que je ressens pour ton aimable Nièce ?
N'est-ce pas toi qui , dans son jeune cœur ,
As sçu planter , & nourrir la sagesse ?

Je crois même , mon cher Abbé ,

Qu'Eve n'eût jamais succombé ,

Si , pour soutenir sa foiblesse ,

Elle avoit eu toujours auprès de soi

Un Oncle aussi prudent que toi.

RÉPLIQUE
DE M. L'ABBÉ GUERET

A la Pièce précédente

HONNI soit qui , du serpent séducteur
T'osa donner la laideur , la malice :
A ta figure , aussi-bien qu'à ton cœur ,
Mieux que miroir , je sçai rendre justice.
De toi n'ai peur , mais je crains le caprice
D'une fillette encor simple & novice ,
Qui trop prenant de ton encens flatteur ,
Pourroit un jour s'enivrer par malheur.
Pour que tes *laus* ne lui soient maléfices ,
Donnes-en moins , si lui seront propices :
Pris sobrement , le vin gaudit l'humeur ,
Mais par trop pris , irrite la fureur ;
N'est bon ragoût sans le sel , & l'épice ,
Qui trop en met , est un empoisonneur.
Comme trop peu , le trop est toujours vice ,
Entre deux eaux qui nage , est bon nageur.

R É P O N S E

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

P OINT ne me fers de l'indigne artifice
De prodiguer un encens trop flatteur
Pour entêter jeune & simple novice ,
En qui j'admire innocence & candeur ;
Et ne voudrois par cet art séducteur ,
En entraîner aucune au précipice.
Que si par fois , croyant rendre justice ,
Et peindre au vrai , sans être adulateur ,
Mes complimens ont un air de fadeur ,
C'est sans dessein , sans art , & sans malice :
L'esprit souvent est la dupe du cœur.
Je suis épris de la jeune Clarice ,
Trop prévenu , peut-être , en sa faveur ,
Je suis trompé , mais ne suis point trompeur .
Quand dans une ame Amour malin se glisse ,
Il peint en beau l'objet de notre ardeur ;
On voit tout jaune en ayant la jaunisse .
Ainsi j'en suis sincère admirateur ,
Et me croirois digne de tout supplice ,

En la louant , si j'étois un menteur.
 Que si pourtant tu crains un ravisseur ,
 Garde-la bien , tu feras ton office ;
 Car si jamais , par un tendre caprice ,
 Comme tu crains , j'en devenois vainqueur ;
 Trop enchanté d'un si rare bonheur ,
 Je n'en ferois , pour rien , le sacrifice.

E P I T R E V I.

A U M E M E.

Sur quelques reproches qu'il avoit faits à l'Auteur , de ce que celui-ci avoit tenu des propos un peu trop badins à Mlle Michel , âgée alors de seize ans Cette Demoiselle , Nièce de M. l'Abbé Gueret & de M. le Curé de S. Paul , avoit beaucoup d'esprit & étoit fort aimable. M. l'Abbé de l'Attaignant , qui n'étoit pas encore engagé dans les Ordres , désiroit de l'épouser ; mais Mlle Michel est morte jeune , regrettée de tous ceux qui l'avoient connue.

DE vos bons & sages avis ,
 Cher Abbé , je sens tout le prix ;
 Fasse le ciel que j'en profite ,
 C'est mon dessein assurément ;
 Mais , à vous parler franchement ,

La morale qu'on me débite
Ne me sert que pour un moment.
Cent & cent fois j'ai fait serment
D'être plus prudent & plus sage ;
Qu'il paroisse un joli visage ,
Autant en emporte le vent ;
Me voilà comme auparavant ;
Puis je m'en repens , & j'enrage.
Je sçai qu'à plus de quarante ans ,
Il faudroit être raisonnable ;
Mais il est de certaines gens
Dont la folie est incurable ,
Et qu'on voit aussi pétulans
Dans leur hiver , qu'en leur printemps.
J'ai peur d'être de cette espèce ,
Et qu'à me prêcher , à la fin
Vous ne perdiez votre latin ,
Eussiez-vous encor plus d'adresse.
Vous en parlez commodément ,
Vous , qui paîtri différemment ,
Dès votre plus tendre jeunesse
Avez pensé solidement ,
Et dont la tranquille sagesse
Est vertu de temperament.
Pour moi , qui malheureusement
Suis bâti d'une autre manière ,

Il faut, pour agir gravement,
Que je force mon caractère,
Et le refonde entièrement.
Puis près de votre aimable Nièce
De qui mon cœur est enchanté,
Quel est le Sage de la Grèce
Qui garderoit sa gravité ?
Elle inspire par sa jeunesse
Et le plaisir, & la gaité.
Votre talent est de bien dire,
Et d'enseigner la vérité :
Quel est le sien ? C'est de séduire,
Et d'enchaîner la liberté.
Vous instruisez ; mais elle inspire,
Et l'on panche de ce côté.
Vous êtes sçavant ; elle est belle :
Je ne sçai lequel est plus doux ,
Ou de raisonner avec vous ,
Ou de badiner avec elle.



E P I T R E V I I.

A M. L'ABBÉ GUERET,

*En lui renvoyant ses Ouvrages Théologiques
qu'il avoit prêtés à l'Auteur. M. l'Abbé
Gueret a fait plusieurs écrits fort esti-
més, un entre autres, intitulé : Refle-
xions d'un Théologien sur l'Instruction
Pastorale de M. de Cambray, in-4°.*

Ainsi qu'un aigle audacieux,
Qui d'une aîle hardie & forte
S'élève jusqu'au sein des Dieux,
De même ta plume te porte,
Et t'élève jusques aux cieux.
C'est dans cette source sublime
Qui ne sçauroit tarir jamais,
Que tu puises, comme à longs traits,
Ce feu qui t'enbrase & t'anime;
Ce feu qui brille en tes écrits,
Que tu répands dans nos esprits.
Cette lumière vive & pure,
Qui fait éclipser l'imposture,
Et triompher la vérité,
Que d'elle-même elle est charmante !
Mais, quand ta main nous la présente,

B v.

Qu'elle a d'éclat & de beauté !
Les maximes les plus abstraites
Sont sensibles quand tu les traites :
Sans faux brillant , sans vain détour ,
Tu les mets dans un si beau jour ,
Que , quand ton art nous développe
De métaphysiques secrets ,
C'est pour moi comme un microscope
Qui fait distinguer des objets ,
Que seul je ne verrois jamais.
Jusqu'au fond de son labyrinthe ,
Tu poursuis , & combas l'erreur ;
C'est-là que tu forces la feinte
A quitter son masque trompeur.
Du clinquant d'un pompeux sophisme ,
Sans vouloir éblouir les yeux ,
Le Dilemme & le Sillogisme
Forment tes traits victorieux.
Tes preuves toujours conséquentes
De prémices presque évidentes ,
Convainquent l'esprit du lecteur ;
Et ta morale pure & saine ,
Toute austère qu'elle est , entraîne ,
Touche & persuade le cœur.
Du phantôme du Jansénisme
Sans te forger un ennemi ,

Ni combattre le Molinisme
Par aucun esprit de parti,
Tu ne connois pour adversaires
Que les vices & les erreurs,
N'en aimant pas moins comme frères,
Leurs infortunés Sectateurs.
D'un Théologique système
Attaques-tu la fausseté ?
C'est sans crier à l'anathème,
Et sans blesser la charité.
Enfin sûr de tous les suffrages,
Voilà ce que pensent de toi
Ceux qui connoissent, comme moi,
Ton cœur, tes mœurs, & tes ouvrages.

E P I T R E V I I I.

A M. L'ABBÉ GUERET,

*Pour l'inviter à souper avec deux de ses
Pénitentes.*

CHEZ cet Abbé, grand conteur de son-
nettes,
De doux propos, faiseur de Chançonnettes,
Pas bien dévot, au surplus bon Chrétien,
Comme vos vers le dépeignent si bien,,

Bvj

Daignez demain venir dans la soirée ;
Car il se meurt (la phrase n'est outrée)
Non d'aucun mal qui fasse trépasser ;
Aussi ce n'est brin pour le confesser ;
Mais il se meurt de desir & d'envie
De vous donner , en bonne compagnie ,
Un bon souper , où vous serez assis
Commodément , dos au feu , ventre à table ,
Entre deux sœurs , en qui tout est aimable ,
Et près de qui les cœurs sont indécis.
Jà de ce couple en connoissez bien une
Qui va vous voir , non en bonne fortune ,
Mais qui pourtant vous en conte en secret ,
Et vous instruit de tout ce qu'elle fait :
Même quelqu'un m'a dit l'avoir surprise
A vos genoux ; mais c'étoit dans l'Eglise ,
Et vous étiez dans le saint cabinet ,
Très-gravement en surplis & bonnet.
Ici serez de toute autre manière ,
Et prouverez qu'avec morale austère
Et saintes mœurs , on peut être joyeux ;
Qu'on trouve en vous un Docteur respectable ,
Un ami sûr , un Directeur pteux ,
Et qui plus est , un Convive agréable.

E P I T R E IX.

A M. COURTIN. DAMPIERRE,

*Parent de l'Auteur , qui demouroit toujours
dans sa Terre sur le bord de la Loire. C'est
ici une Lettre de nouvel an.*

J'AVOIS autrefois l'avantage
De faire votre amusement
Par mes vers & mon badinage ;
J'avois toujours votre suffrage ,
Et c'est un applaudissement
Qui vaut , selon mon sentiment ,
Celui de tout l'Aréopage.
Or comme à tout commencement
De chaque année il est d'usage
De faire quelque compliment
Pour renouveler son hommage ,
Je reprends le même langage
Pour faire le mien promptement.
Une tendre estime m'engage
Plus que devoir de parentage ,
A m'en acquitter dignement.
Orsus , voici ce qu'ardemment
Je vous souhaite & vous préface :
Bonne santé premièrement ;

Car de tous biens de tout étage
C'est la base & le fondement.

Item Joie & contentement ;

Que Phébus pour vous sans nuage
Brille toujours au firmament ;

Et loin de vous chasse l'orage :

Que les Parques , de qui l'ouvrage
Est de filer incessamment ,

Filent vos jours si lentement ,

Que de Nestor vous passiez l'âge.

Coulez ces jours tranquillement ,

Respecté dans votre ménage ,

Estimé dans le voisinage ,

Chéri par tout également.

Restez toujours paisiblement

Dans votre superbe hermitage ,

Non par un fol entêtement ,

Mais par choix plein de jugement ,

Aimant mieux la paix du village ,

Que la ville & son mouvement ,

Que la Cour & son esclavage.

Quoique la fortune volage ,

Je ne sçai pourquoi ni comment ,

M'éloigne de ce lieu charmant ,

Dont j'ai déjà fait en riant *

Jadis une plaisante image ;

Le souvenir m'en dédomage.

** Cette Pièce ne s'est point retrouvée.*

L'esprit se transporte aisément ,
Et quelque soit l'éloignement ,
Pour faire le plus long voyage ,
Le cœur n'a besoin d'équipage ,
Et va bien vite en un moment.
Or traitez-moi pareillement :
De votre amitié quelque gage
Me toucheroit sensiblement.
Par un affreux débordement ,
La Loire sur votre héritage
A fait , dit-on , un grand ravage :
L'onde est un terrible élément.
Mais ils uniroient tous leur rage ,
Sans abatte votre courage ;
Et le plus rude événement
Est le vrai triomphe du Sage ;
Vous le prouvez suffisamment.
Mais qui vous connoît , le partage ,
Et , plus qu'un autre , vivement
J'ai ressenti tout ce dommage..
Mais j'ennuie insensiblement ,
Et voici trop de verbiage
Pour renouveler mon serment
D'être jusques au monument ,
Non pas comme au bas d'une page ,
Mais bien plus véritablement
Votre , &c.

ÉPÎTRE X.

A MONSIEUR DE BOULOGNE
Intendant des Finances.

ÉTRENNES.

AUX jours où l'An se renouvelle,
C'est une mode universelle,
Introduite depuis long-tems :
Quelques-uns par jolis présens ;
D'autres par simples bagatelles ,
Et tous au moins par complimens ,
Souhaits mutuels & sermens ,
Renouvellent leur assurance
Et de respect , & d'amitié ,
Et d'estime , & de bienveillance.
De ces sermens plus de moitié
Ne tirent point à conséquence ,
Sur-tout au pays de la Cour.
C'est une phrase circulaire ,
Un espece de formulaire
Que l'on prononce tour à tour :
Ce sont mots qui sont dans la bouche ,
Mais , comme on dit , *le cœur n'y touche* ,
On n'y doit guère ajouter foi.
Quoique ce soit une monnoye.

Que l'on sçait de mauvais aloi ,
Elle a cours , & chacun l'employe :
Si je m'en fers , c'est malgré moi.
Mais elle change de nature ,
Si-tôt qu'on l'employe avec vous ;
Non , ce n'est point une imposture ,
Et je serois garant pour tous
Qu'on dit vrai , quand on vous assure
Qu'on vous souhaite mille biens.
Chacun vous aime & vous estime ,
C'est un sentiment unanime ;
D'ailleurs vous connoissez les miens
Qu'une vive reconnoissance
N'a pu même rendre plus forts.
Je ne ferai donc point d'efforts ,
Pour vous dire ce que je pense ,
Et vous dirai tout simplement :
BON JOUR , SEIGNEUR , ET BONNE ANNÉE ,
Toujours la même destinée :
Car en effet quels autres vœux ,
Pour vous , un ami peut-il faire ?
Vous avez ce qu'il faut pour plaire ,
Et ce qu'il faut pour être heureux.
Et la Fortune & la Nature ,
Toutes deux libéralement ,
De leurs graces également

Vous ont donné bonne mesure.
Au lieu d'envieux ennemis
Qu'on a dans la place où vous êtes,
Par l'usage que vous en faites,
Vous n'acquerez que des amis ;
Et si la Fortune termine
Son ouvrage , au gré de nos cœurs,
La voix publique vous destine
Encor de plus brillans honneurs.
Mais brisons-là , par ce présage
Je craindrois de vous irriter :
A qui n'en veut pas davantage ,
Qu'est-il besoin de souhaiter ?
Recevez donc pour vos étrennes ,
Ces fruits badins de mon loisir ;
Les recevoir avec plaisir ,
Ce sera me donner les miennes.



ÉPIÎTRE XI.

A MADAME DE BOULOGNE.

ÉTRENNES.

JE vous donne pour étrennes,
Le bon jour , & le bon soir ,
De vous ne voulant avoir
Qu'autant , au plus , pour les miennes.
Vous avez trop chicané
Sur un rien , ou peu de chose
Qu'une fois m'aviez donné ,
Pour que jamais je m'expose
A recevoir nul présent ;
Puis de la reconnoissance
Le poids est toujours pesant :
J'aime mieux qu'on m'en dispense.
Je connois pourtant quelqu'un ,
Qui m'enchanté , quand il donne :
Toujours la grace assaisonne
Ses présens grands ou petits ,
Elle en augmente le prix.
Sans effort le cœur lui cède ,
Et devient reconnoissant :
On confond ce sentiment

Avec celui qui précède.
Il ne m'auroit rien donné ,
Mon cœur lui rendroit hommage ,
Et m'auroit-il couronné ,
N'aimeroit pas d'avantage.
Ce quelqu'un est votre époux
Qui , bien différent de vous ,
Oblige , parce qu'il aime :
Vous , ce n'est que pour vous-même.
Vous donnez par vanité ,
Sans tendresse , sans bonté ,
Pour le plaisir de bien faire ;
La gloire est votre salaire ,
Sans attendre aucun retour
Ni d'amitié , ni d'amour.
Un don de cette nature ,
Bien moins un don qu'une injure ,
Ne peut faire qu'un ingrat ,
Et mon cœur trop délicat
Ne peut se résoudre à l'être.
Grands Dieux ! Que ne suis-je maître
Et des biens & des honneurs !
J'en acheterois des cœurs.
Ce bonheur passe tout autre ,
C'est là le souverain bien :
Je ne ménagerois rien ,
Pour faire emplette du votre.

E P I T R E XII.

A M A D A M E

S A I N T E P L A C I D E ,

Alors Religieuse de l'Abbaye de Jouarre , aujourd'hui Abbessé de Conflant.

JE sçais , belle SAINTE-PLACIDE ,
Que devant vous l'Amour timide
N'ose faire éclater ses feux ;
Je sçai que près de vous les Grâces ,
Qui ne quittent jamais vos traces ,
Ont un maintien respectueux.

Ne craignez donc point que j'abuse
Des droits que peut prendre une Mûse
Qui rend hommage à la beauté :
Non , non , je sçaurai me contraindre
La vérité même doit craindre
De blesser votre humilité.

Dire , qu'en vos yeux pleins de charmes
L'Amour pourroit trouver des armes
Plus sûres que ses plus beaux traits ,
Ce seroit un jargon prophane

Que votre piété condamne :
Ainsi j'admire , & je me tais.

Quelle est modeste , & quelle est belle !
Est-ce un Ange , est-ce une mortelle ?
En vous voyant , dit-on tout bas :
C'est l'un & l'autre tour ensemble ;
Pourroit-on dire ; elle rassemble
Autant de vertus que d'appas.

Loin de tirer quelque avantage
Des graces de ce beau visage
Que son voile cache à moitié ,
Elle gémit , elle soupire ,
Quand elle pense qu'elle inspire
Un peu plus que de l'amitié.

Telle autrefois parut Astrée ,
Quand descendant de l'Empirée
Elle vint regner parmi nous ,
Joignant à son air respectable
Ce je ne sçai quoi tout aimable ,
Si touchant , si tendre , & si doux.

Mais vous n'avez fait que paroître ,
Vous , que c'est assez de connoître ,
Pour ne vous oublier jamais.

Déjà comme cette immortelle ,
La voix de Dieu qui vous rapelle
Nous livre à de tristes regrets.

Allez , allez , divine ASTRÉE ,
Bien-tôt dans quelqu'autre contrée
Dieu veut signaler les bienfaits :
Et quelqu'endroit que sa puissance
Soumette à votre obéissance ,
Vous y ferez regner la paix.

E P I T R E X I I I .

A J U L I E ,

*Jeune Demoiselle qui étoit Postulante au
Couvent de Pantbemon.*

HÉ bien , JULIE , enfin vous voilà Po-
stulante ;

Vous avez d'un pied sûr franchi ce premier pas
Sans doute ; mais pour vous un ami s'épou-
vante ,

Et prévoit des périls que vous ne craignez pas.

Vous vous embarquez-là sur une mer terrible :
Dieux ! combien , avant-vous , j'en ai vu
submergés !

Son calme vous séduir , vous la croyez paisible ,

Et par ses bords rians , du reste vous jugez.

Le vaisseau qui vous porte est léger & fragile,

Et vous n'avez pas eu le tems de le léster :

De vous y tenir ferme , il sera difficile ,

Quand des vents orageux le viendront agiter.

Ces vents tumultueux ne soufflent point encore

Sur ce cœur innocent que vous ne sentez pas :

Ce sont les passions ; mais laissez-les éclore ,

Et vous éprouverez de dangereux combats.

Avant que d'entreprendre un pénible voyage

Il faut sçavoir la route, & prévoir le danger ;

Où l'on risque de faire un funeste naufrage ,

Quand témérairement on se laisse engager.

Devroit-on s'embarquer pour une Isle inconnue ,

Sans un Pilote adroit , sage , expérimenté ?

Le premier qui viendrait s'offrir à votre vue ,

Vous y livreriez-vous sans avoir consulté ?

La

La Raison & la Foi sont les guides fidelles ,
Seuls dignes de pouvoir vous mener sûre-
ment ;

Vous n'en avez encor que quelques étincelles ,
Et vous prenez leur feu pour un embrasement.

Non , je ne voudrois pas qu'un cœur si plein
de zele ,

Par d'indiscrets avis de ma part fut troublé :
Obéissez à Dieu , si sa voix vous appelle ;
Mais soyez sûre au moins que lui-même a
parlé.

E P I T R E X I V.

A L A M E M E.

Sur le même sujet.

C'EN est donc fait , mon aimable JULIE ,
Il faut vous perdre au plus beau de vos jours :
Vous renoncez aux plaisirs , aux amours ,
Aux agrémens , aux douceurs de la vie.
Quoi ! Ce soleil si beau , si radieux ,
Va s'éclipser à peine à son aurore !
Quoi ! Cette fleur , qui ne fait que d'éclore ,
N'aura brillé qu'un instant à nos yeux

Tome I.

C

Ces yeux charmans, que tout le monde adore,
Seront éteints sous un voile odieux !
Ce sein plus frais que n'est celui de Flore ,
Fait pour charmer les mortels & les Dieux ,
Et qui n'a pas son pareil sous l'Olimpe ,
Enseveli sous une épaisse guimpe ,
Ne verra plus la lumière des cieux !
Ces beaux cheveux , dont le Dieu de Cithere
Auroit formé les plus aimables nœuds ,
N'orneront plus une tête si chère !
La liberté , ce don si précieux ,
Vous l'immolez aux volontés d'un autre ,
Vous la liez par des vœux indiscrets ,
Vous , qui sçaviez triompher de la nôtre
Par la douceur de vos naissans attraits ?
Croyez-vous donc que la nature sage ,
De tant d'appas , de graces , de trésors
Ait embellit vôtre ame & vôtre corps ,
Pour n'en pas faire un plus aimable usage ?
De tous les dons que le ciel vous a faits ,
C'est abuser avec ingratitude ,
Que de cacher dans une solitude
Tant de présens , pour n'en user jamais.
Non , je ne puis , sans répandre des larmes ,
Voir enterrer tout vivans tant de charmes.
Du moins , avant d'entrer dans ce tombeau ,
Et de quitter ce monde qui vous aime ,

Connoissez-le, connoissez-vous vous-même,
Le sacrifice en fera bien plus beau.
Mais, direz-vous, quand je vous abandonne
Et tous ces biens que vous trouvez si doux,
C'est pour Dieu même. A lui seul je me donne;
De ce rival osez être jaloux.
Hé, cher enfant, dans quel coin de la terre
Pourriez-vous vivre, & n'être pas à Dieu?
A son pouvoir rien peut-il vous soustraire;
Est-il ici plus qu'en un autre lieu?
Il est par tout; son regne est en vous-même:
Tous les sentiers jusqu'à lui sont ouverts;
Il régit tout par sa bonté suprême,
Et nous conduit par des chemins divers.
Croyez-vous donc que, dans un Monastere,
Du droit chemin rien ne puisse égarer?
Ce n'est pas tout, que d'y sçavoir entrer;
Jusqu'à la fin il faut qu'on persévère;
Du même pas, sans se décourager,
Il faut aller au bout de la carrière.
C'est présumer, c'est être téméraire,
Que s'y livrer, sans prévoir le danger.
Laissez, laissez aux ames pénitentes
Qui dans leur route ont erré mille fois,
Pour réparer leurs fautes imprudentes,
Subir le joug de ces austères loix:

C'est une planche offerte dans l'orage ,
Qui peut encor les sauver du naufrage.
Mais vous hélas ! dont le cœur innocent ,
Tout neuf encor , même à peine se sent ,
Est-ce pour vous que ces rigueurs sont faites !
Mais , direz-vous , dans ces saintes retraites
On vit tranquille , & comme dans un port
Où de Satan on peut braver l'effort :
Ce que j'y vois d'exemples , m'encourage ;
Une Princesse auguste , aimable & sage
Qui m'éleva dès mes plus jeunes ans ,
Qui me combla de ses soins bienfaisans ,
En fit autant à la fleur de son âge.
Elle eut cent fois plus de dons en partage ,
Elle immola grandeur , honneurs , beauté ,
Sans jusqu'ici les avoir regretté.
A l'imiter j'entens Dieu qui m'appelle ,
Et je le fens aux transports de mon zèle.
S'il est ainsi , je ne vous retiens plus ,
Allez , JULIE , allez , soyez fidelle ,
Suivez toujours un si parfait modèle :
Tous nos conseils deviennent superflus.
Puissez-vous être heureuse autant qu'aimable ,
Dieu puisse-t-il vous être favorable ,
Puisseient vos vœux , que sa main va bénir ,
N'être jamais suivis d'un repentir.

E P I T R E X V.

A L A M E M E.

Pour le jour de l'An.

J'AvOIS bonne envie
De vous étrenner ,
Charmante JULIE :
Mais que vous donner
Qui puisse vous plaire ,
Quand vous renoncez
Aux biens de la terre
Et les méprisez ?
Le parti sévère
Que vous embrassez ,
Est plus téméraire
Que vous ne pensez.
L'ardeur qui vous presse
Est hors de saison ,
Et quand la sagesse
Prévient la raison ,
C'est une foiblesse .
Plus qu'un vertu ,
Comme dans l'ivresse
Un projet conçu.

C iij

Nature ne donne
Ses biens en tout tems :
Les fruits sont d'Automne
Les fleurs du Printems ;
Rien n'est si bizarre
Qu'un précoce fruit ,
Nature s'égare
Quand elle en produit.
Attendez à l'âge
De pouvoir juger ,
Pour choisir en sage ,
Et vous engager.
Je vous le répète ,
Le feu qui vous luit
N'est qu'une bluette
Qu'un soufle détruit ;
Ce n'est qu'une aurore ,
Et non un soleil ;
Attendez encore ,
Suivez mon conseil.
Laissez prendre cire
Au divin flambeau
Qui doit vous conduire
Jusques au tombeau.
Quelle loi peu sage
Permet , qu'à seize ans ,

Un enfant s'engage
Malgré des parens ,
Et pour pouvoir vendre
Des biens superflus ,
L'oblige d'attendre
A vingt-cinq & plus !
Des biens méprisables ,
Quelle indignité !
Sont donc préférables
A la liberté ?
Que ce soit folie ,
Pourquoi l'empêcher ?
Que vous est JULIE ,
Pour la tant prêcher ?
Me dira peut-être
Quelque vieux censeur :
Etes-vous son maître ,
Ou son directeur ?
Vous l'a-t-on promise ,
Et prétendez-vous ,
En face d'Eglise ,
Etre son époux ?
Non : je n'eus sur elle
Jamais aucun droit ;
Mais elle est si belle ,
Qu'on l'aime & qu'on croit

Perdre en elle , celle
Que l'on adoroit.
Fusse-tu Sauvage ,
Même Antropophage,
Quand tu la verras ,
Toi-même diras
Ah ! que c'est dommage !
Et tu pleureras.

Fin du Livre premier.





ÉPÎTRES.

LIVRE SECOND.

ÉPÎTRE I.

A MONSIEUR
L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.
ET RENNES.

On verra dans cent endroits de ce Roman des Vers à l'honneur de cet illustre Prélat ou de quelques personnes de la Maison de Rohan. L'Auteur n'a pas cru pouvoir rendre trop publics les bienfaits qu'il en a reçus, l'amitié que M. l'Archevêque de Reims lui témoigne, & les tendres sentimens de son attachement & de sa reconnoissance. On a mis dans ce second Livre, toutes les Epîtres qui sont adressées aux Messieurs & aux Dames de Reims.

C'ÉTOIT jadis la mode en France
De s'étrenner par des présens,

C

Souvent présens de conséquence
Qui coutoient cher à bien des gens.
On a changé cette méthode :
Grace à Dieu , ce n'est plus la mode ,
On ne donne rien de nos jours.
Tant mieux pour ma mince fortune ;
Car pour moi , je voulois toujours
Donner deux œufs pour une prune.
Aujourd'hui , comme par échos ,
Un plat compliment circulaire
Est tout ce qu'on sçait dire & faire :
C'est le vrai triomphe des fots.
Mais quand un cœur brulant de zele
Prétend , d'une façon nouvelle ,
Exprimer ce que chacun dit ,
C'est en l'écueil des gens d'esprit ;
Encor ceux qui sçavent bien dire ,
Souvent ne pensent pas le mieux :
Apollon leur prête sa Lyre ,
Ils parlent la langue des Dieux ;
Ils ont de sublimes idées
Qu'ils expriment éloquentement :
Mais les plus brillantes pensées
Valent-elles le sentiment ?
Pour me conformer à l'usage ,
Je voudrois , dans ces premiers jours ,

Vous renouveler un hommage
Que mon cœur vous rendra toujours :
Mais la chose n'est pas facile ,
Et je voudrois qu'il fût un stîle
Pour ceux qui pensent comme moi ,
Qui pût peindre la bonne foi ,
Le respect , la reconnoissance ,
Et rendre tout ce que je pense ,
Exprimer tous les vœux ardens
Qu'en ce commencement d'année
Je fais pour votre destinée ,
Comme je les fais en tout tems ;
Qui rendit tous les sentimens
Qu'en mon cœur vous avez fait naître ,
Et tout le plaisir que je sens
A vous aimer , à vous connoître ;
Enfin peindre ce que ressent ,
Le cœur le plus reconnoissant
Pour son protecteur & son maître.



E P I T R E II.

A U M E M E.

*Au sujet d'une jeune Demoiselle pour qui
avoit beaucoup d'amitié , & qu'il vouloit
faire Religieuse. Cette jeune personne est
la même que celle à qui l'Épître treizième
du premier Livre est adressée sous le nom de
Julie. Voyez la page 47 & les suivantes.*

S EIGNEUR , lorsque je vois votre aimable
Julie

Renoncer pour jamais aux plaisirs de la vie,
En vous obéissant peut-être plus qu'à Dieu,
Et vous entretenir d'un si grand sacrifice :

Je m'imagine voir la tendre *Bérénice* ,

Dire à son cher *Titus* un éternel adieu.

Votre cœur en gémit , je vois couler vos
larmes ,

Et vous voulez vous-même immoler tant de
charmes.

Prince aimable & chéri, comme le fut *Titus*,

Vous avez sa tendresse & toutes ses vertus ;

Bérénice n'eut pas plus d'attraits que Julie ,

Et cependant pour vous elle se sacrifie.

Ne pourroit-elle pas , lorsque vous soupirez ,

Vous dire avec raison : Quoi ! Seigneur ,
vous pleurez

Lorsque de mon destin les Dieux vous ont
fait maître !

Le parti que je prends, qui me l'a fait choisir ?
Et si mon cœur a pu former quelque desir ,
N'est-ce pas vous , hélas ! qui me l'avez fait
naître ?

Vous m'aimez , dites-vous , vous me le sou-
tenez ,

Cependant on m'immole , & vous m'aban-
donnez.

Non , ce n'est que de vous qu'elle a droit de
se plaindre.

Hé quels sont les Romains que vous avez à
craindre ?

Puisqu'il vous faut , Seigneur , parler sans
vous flatter ,

Je connois les raisons qui vous font hésiter :
Vous prévoyez trop loin , & votre crainte est
vaine.

Ainsi , sans vous armer d'une rigueur Ro-
maine ,

Laissez-là , croyez-moi , le rôle de *Titus* ,
Nous trouverons toujours assez d'*Antiochus*.
Mais j'entrevois encore un motif qui vous
gêne ,

Vous ne pouvez souffrir qu'elle aille à
Comagène.

E P I T R E III.

A U M E M E.

Pour lui demander une grace.

ME conviendrait-il , Monseigneur ;
D'oser vous donner des Étrennes ?
Non , mon aimable Protecteur ,
C'est de vous que j'aurai les miennes.
Je les espere , & les attens ;
Je fais plus , je vous les demande ,
Quoique ma peine la plus grande
Soit de recevoir des présens.
J'en refuserois de mille autres
Que je ne sçaurois estimer :
Pour recevoir , il faut aimer ,
Et je ferai charmé des vôtres.
Demander , dût-on réussir ,
Est toujours un suplice extrême :
Mais qu'on demande avec plaisir ,
Quand on s'adresse à ce qu'on aime !
Sans trop faire le glorieux ,
Pour moi j'ai la délicatesse ,
Que dans la plus grande détresse

Je n'ai rien demandé qu'aux Dieux :
Pour avec vous , après la grace
Que j'en attens , mon cher Seigneur ,
La reconnoissance en mon cœur
Ne pourra plus trouver de place ;
Et sans passer pour être ingrat ,
J'aurai du moins cet avantage ,
Que mon cœur tendre & délicat
N'en aimera pas d'avantage.

E P I T R E IV.

A MONSIEUR BARDON,

Ancien Intendant de M. l'Archev. de Reims,

*M. Bardon & un nommé Courte-Cuisse ,
avoient été arrêtés à Bruxelles avec une
somme assez considérable d'argent qu'ils por-
toient à Paris à M. l'Archevêque de Reims.
On la leur saisit après les avoir fouillés jus-
ques dans les culottes.*

ON a donc , mon très-cher Bardon ,
Visité votre entre-fesson ?
Quoi ! sans crier , sans vous défendre ,
Vous avez mis culotte bas ,
Et vous vous êtes laissé prendre

Jusqu'au dernier de vos ducats ?
Notre bon P^rélat, je vous jure,
Loin de regretter son argent,
A bien ri de votre aventure,
Et de votre peur, qu'il prétend
Reconnoître à votre écriture
Dont le stile est encor tremblant.
Mais pour moi, je vous rends justice;
Je crois que votre caleçon
N'a point attrapé la jaunisse:
Comme celui de Courte-Cuisse,
Votre timide Compagnon;
Et je soutiens à son Altesse
Que, sans faire le fanfaron,
Sans être brave ni poltron,
Votre sang froid, votre sagesse,
Ne s'éfrayent d'aucun danger;
Et que ce Commis étranger
Qui dénoua votre éguillette,
A pû proprement fourager
Jusqu'au fond de votre brayette;
Que votre chemisse étoit nette,
Et que vous ne foirez jamais
Que par lavement ou clystère
Que par fois vous prenez exprès,
Comme je vous vois souvent faire.

Or puissiez-vous ainsi toujours
Ne foirer que bien à votre aise ,
Au còin du feu sur une chaise ,
Et près de vos chastes amours ,
A qui je fais , par parenthèse ,
Mon très-sincere compliment ,
Sur ce que ces vilains Corsaires ,
Qui pillent immodestement ,
Ne vous ont pris que votre argent ,
Sans endommager ses affaires.



ÉPÎTRE V.

A M. L'ABBÉ AMARITHON;

Chanoine honoraire de l'Eglise de Reims;
& Prieur de Grand Champ.

Cette Epître fut écrite de Reims à Paris du vivant du Cardinal d'Auvergne, chez qui M. l'Abbé Amarithon alloit fort souvent. L'Auteur badine sur la fameuse Bouillotte, remède excellent que le célèbre Sigogne avoit mis si fort à la mode, & dont M. l'Archevêque de Reims & M. le Marquis de Beauffremont s'étoient très-bien trouvés. Après la mort de Sigogne, M. Boez, son frere, a continué de débiter le même remède, qu'il distribuo encore à quelques amis. Les Epîtres suivantes sont écrites de Reims où M. l'Abbé de l'Attaignant est Chanoine; ou bien elles sont adressées à quelques personnes de cette Ville.

Vous me feriez un vrai plaisir,
Si, dans vos momens de loisir,
Vous me faifiez part des nouvelles
Que l'on débite dans Paris :
Tout, jusqu'aux moindres bagatelles,
Est en Province d'un grand prix.

Jugez combien ce tems critique ,
Où toute l'Europe est en feu ,
Et tous les Potentats en jeu ,
Intéresse la politique
De nos fainéans curieux ,
Surpris d'avoir vû dans les Cieux
Briller cette longue Comète ,
Qu'à son gré chacun interprete.
Rien ne met en si grand crédit ,
Que d'être le premier instruit
De ce que dira la gazette.
On est ici demi-Prophete ,
Et c'est presque l'avoir prédit ,
Qu'avant elle de l'avoir dit.
Ainsi , mon cher , je vous conjure ,
Quand , chez les grands que vous hantez
Vous apprendrez des nouveautez ,
Et quelque nouvelle bien sûre ,
Faites m'en part dans le moment ;
Vous écrivez facilement.
Ce qui plus encor m'intéresse
Que les nouvelles de l'État ,
C'est la santé du cher Prélat , *
Pour qui vous sçavez ma tendresse ,
Mon zèle , mon attachement ,

* M. l'Archevêque de Reims.

Mon respect , & mon dévouement.
Encore une qui m'est bien chere ,
C'est celle du Prince son frere : *
La gouëte qui le tourmentoit ,
Et qui plus que lui m'attristoit ,
Est-elle tout-à-fait passée ?
Sa guérison étoit aisée ,
S'il n'avoit eu l'entêtement
De ne point prendre du Calmant
Que compose le grand *Sigogne*.
Plus d'un gaillard , plus d'un ivrogne
En ont été subitement
Guéris , & radicalement.
B *** tant gai , tant alerte
Le prouve bien visiblement :
Quel dommage qu'à tout moment
Il attrape la fièvre verte !
Faites-lui bien mon compliment.
Ma foi , c'est un homme charmant
Et je lui passe sa marotte ,
D'exagerer si fortement
L'excellence de la *Bouillotte* ;
Car il lui doit certainement ,
Et c'est ce qui le ravigotte
Que d'en user journellement.

* *Le Prince Constantin.*

Maïs notre Esculape moderne *
Croit-il toujours que je le berne ,
Quand j'ai prétendu le prôner ?
M'a-t-il enfin sçu pardonner
Cette Chançon vive & falotte , ¶
Enfant de mon amusement ,
Qui jusqu'en la Province trotte ,
Et que sur l'air de la *Magnotte*
Chacun chante publiquement ?
Loin de lui faire aucun outrage ,
Ces vers l'illustrent davantage ,
t de ses sublimes talens
Vantent les effets excellens.

Mais revenons-en à vous-même :
Je crains que l'éclat & les lys
De votre tein ne soient flétris
Par l'austérité du Carême.
Etes-vous toujours bien en Cour
Auprès de l'illustre Eminence ? †
Ne verrai-je jamais le jour ,
Qu'un Prieuré de conséquence §

* *Sigogne.*

¶ *C'est la chançon sur la Bouillotte qui se trouve dans le Racueil des chançons au second Tome de ces Poësies.*

† *Le Cardinal d'Auvergne.*

§ *M. l'Abbé Amarithon a eu depuis le Priouré de Grand-Champ.*

Vous prouvera sa bienveillance
Un peu plus efficacement ,
Que le stérile empressement
Qu'il a de vous avoir sans cesse ,
Et que ces marques de tendresse
Qui ne vous font que de l'honneur ?
Je sçai quel est votre bon cœur ;
Qu'un intérêt vil & fardide
N'est point le motif qui vous guide ;
Mais en a-t-on moins droit d'ailleurs
D'attendre graces & faveurs
Des grands qu'on aime & qu'on honore ;
Ainsi que des Dieux qu'on adore ?
Et n'est-ce pas les adorer ,
Que tous les jours les implorer ?
Ah ! Titus , disoit Bérénice ,
Ne me faites aucun présent ,
Et daignez me voir plus souvent.
A son amour je rends justice ,
C'est très-bien dit : mais , entre nous ,
Elle étoit plus riche que vous ;
Et , sans vous prêcher l'avarice ,
Ce sentiment vous feroit mal ,
A votre charmant Cardinal
Moi je dirois sans artifice :
L'honneur de vous voir si souvent ,

Pour moi , Seigneur , n'est que du vent ;
J'aime mieux un bon Bénéfice.
Puis , quand je l'aurois obtenu ,
Je travaillerois pour sa gloire :
Ma Muse , d'un stile ingénu ,
En consacrerait la mémoire.
Quand j'aimois , j'ai souvent rimé ;
Mais l'on a bien plus d'éloquence ,
Lorsque le cœur est animé
Par un peu de reconnoissance.
Adieu , mon cher , portez-vous bien ;
Ne me laissez ignorer rien
De ce qu'à Paris l'on débite :
La cloche sonne , je vous quitte ,
Et suis , ma foi , de tout mon cœur
Votre très-humble serviteur.



E P T R E V I.

A M. L' A B B É. G A U D R U ,

*Chanoine de Reims , homme d'une grande
piété , & Auteur d'une Ode Latine sur le
Saint Sacrifice de la Messe , mise en vers
François par l'Auteur. Cette traduction se
trouve dans ce Recueil , après les Epîtres.*

Q U A N D j'ose à ta sçavante Lire
De ma voix joindre les accens ,
C'est le même feu qui t'inspire
Qui m'anime , & que je ressens.
Ce sont tes sublimes idées ,
Ce sont tes pieux mouvemens :
Je n'ai que traduit tes pensées ,
Et qu'exprimé tes sentimens ;
Trop heureux , si j'ai pû les rendre.
Foible interprête de tes vers ,
J'aurois voulu les faire entendre
Jusques au bout de l'univers.



E P I T R E

EPI TRE VII.

A M. L'ABBÉ DE VINAI,

Chanoine & Prevôt du Chapitre de Reims.

Il étoit venu à la Cour solliciter quelque bénéfice qu'on lui avoit fait espérer, & qu'il méritoit assurément, comme homme de condition, comme homme d'esprit & de bonnes mœurs. Cependant il retourna à Reims sans avoir rien obtenu. L'Auteur lui écrivit cette Epître pour l'en consoler.

ENFIN après bien des peines,
Après bien du temps perdu,
Bien des espérances vaines,
Vous voilà donc revenu
Au sein de votre patrie,
Au milieu de ces amis
Dont l'amitié réfléchie
Et l'estime font d'un prix
A vous vanger de l'envie
De vos obscurs ennemis,
Dont la noire calomnie,
Les anonimes écrits
Et la basse jalousie

Tome I.

D

Vous ont nui dans un pays ,
Où si souvent l'hipocrite
S'élève sur les débris
Des gens du plus haut mérite.
Vengez-vous par le mépris :
Du moins est-ce un avantage
D'avoir assez vû la Cour ,
Pour connoître que du Sage
Ce n'est pas le vrai séjour ;
Que c'est un beau labyrinthe
Dont l'entrée a mille appas ;
Mais où l'on marche avec crainte ,
Où l'on glisse à chaque pas ,
Où tel , qui s'offre pour guide
A ceux qui veulent entrer ,
Se fait un plaisir perfide
Souvent de les égarer ;
Dont la route mal aisée
Ne permet point d'arriver ,
A moins qu'on n'ait de Thésée
Le fil pour se retrouver :
Mais une mort trop cruelle
A nos yeux vient d'emporter
Cette Ariane nouvelle *
Qui vous l'auroit pu prêter.

** Madame la Duchesse de Chateauroux.*

J'ai vû les Amours sans armes ,
Et Cupidon sans flambeau ;
J'ai vû les Graces en larmes
Gémir autour du tombeau
De cet objet plein de charmes.
Appuyé de son crédit ,
Aidé de sa bienveillance ,
Vos talens & votre esprit
Auroient eu leur récompense.
Un plus ample revenu
Vous fieroit mieux qu'à tout autre ,
Et je n'ai jamais connu
Un cœur plus grand que le votre.
Mais que devient votre espoir
En perdant cette patrone ?
Il faut quelqu'un qui nous prône ,
Et qui nous fasse valoir.
Ce n'est pas assez d'avoir
De l'esprit , de l'éloquence ,
Du mérite , du sçavoir ,
Des mœurs , & de la naissance ,
N'y de joindre à tant de droits
La flatteuse circonstance
D'avoir harangué deux fois ,
Au gré de toute la France ,
Le plus aimable des Rois ,

Et sur ses premiers exploits ,
Et sur sa convalescence.
Cependant lorsque je vois
Aujourd'hui que Mirepoix ,
Dans les grâces qu'il dispense ,
Vient de faire un si bon choix , *
Je ne perds point l'espérance
De voir mes vœux accomplis ;
Et mon amitié discrète
Les restraint , & ne souhaite
Que voir les vôtres remplis ;
Qu'au chef de notre Chapitre
On donne , pour notre honneur ,
De quoi soutenir ce titre ,
Et seconder son bon cœur.
Car pour moi , je vous l'avoue ,
Sans me donner aucun soin ,
De la fortune de loin
Je verrai tourner la roue.
Que l'inconstante à son gré
Dispose , élève , terrasse ,
Trop satisfait du degré
Où le ciel marqua ma place ,
Je vois , sans être jaloux ,
Les Grands dans un rang sublime ,

* M. de Belfonds , nommé à l'Archevêché
de Paris.

Quand je regarde au-dessous
Ceux qu'un fort contraire opprime.
De la Médiocrité
Par le Sage révérée ,
Qu'on nomme à bon droit , dorée ,
Je fais ma félicité.
Par la façon dont je pense ,
Je crois ne manquer de rien ;
Riche sans beaucoup de bien ,
Et pauvre sans indigence.
Peu fait pour faire ma cour ,
Jamais l'intérêt sordide
N'est le motif qui me guide ,
C'est le goût seul , c'est l'amour.
Témoin mon zèle sincère
Pour notre charmant Prélat , *
Que je respecte & révere
Par devoir & par état ;
Mais que mon cœur délicat
Chérit cent fois plus encore.
Son Altesse & sa grandeur
Sont en lui ce qu'on honore :
Ses sentimens & son cœur
Sont en lui ce que j'adore.

* M. l'Archevêque de Reims.

E P I T R E VIII.

A MONSIEUR DE POUILLY,

Lieutenant des habitans de la ville de Reims.

Au sujet de ce qu'un Médecin , en présence de M. l'Archevêque de Reims , avoit dit à l'Auteur qu'il étoit fichu du vent de Bisc. M. l'Evêque de Pouilly, frere de M. de Buirgny connu par des ouvrages utiles & savans , est mort il y a quelques années , extrêmement regretté à Reims. Cette ville lui avoit les plus grandes obligations. Il avoit trouvé le moyen d'y faire venir de l'eau de riviere , au lieu de l'eau de puis qu'on y buvoit auparavant. Il fit construire des fontaines publiques avec les secours que lui fournit M. Godinot , Chanoine de la Cathédrale. On verra ci-après l'Epitaphe de ce Chanoine , si célèbre par le bon vin mousseux de Champagne , sur lequel il avoit gagné des sommes immenses. C'est encore à M. de Pouilly , que l'Académie de Peinture & de Sculpture de Reims est redevable de son établissement. Il est aussi l'Auteur d'un Livre fort estimé , qui a pour titre , La Théorie des sentimens agréables.

AMI , tu veux que je te dise
Des nouvelles de ma santé ,

Je suis tondu du vent de bise :
Que ce mot ne te scandalise ,
C'est un arrêt que m'a porté ,
Devant un Prince de l'Eglise ,
Un Membre de la Faculté ,
Docteur-Regent à barbe grise
Et dans l'école accrédité.
Or j'en sens la réalité ,
Et qu'il ne faut plus que je vîse
Qu'aux plaisirs de l'éternité,
Ainsi , de moi quoiqu'on médise ,
Que par fois on me timpanise ,
Je te proteste , en vérité ,
Que je ne fais plus de sottise :
Non , par esprit de sainteté ,
(Je ne veux qu'on me canonise ,
Ni que dans la postérité
Ma fête un jour on solemnise ;)
Mais par impossibilité.
Mon estomach débilité
Est surchargé d'une cerise ;
Le vin pur , le moins frelaté ,
Et la liqueur la plus exquise
S'aigrit & tourne en acreté.
C'est tous les jours nouvelle crise
Et nouvelle incommodité ,

Tantôt pour un petit pâté ,
Ou pour la moindre friandise
Dont en passant j'aurai goûté ,
Et du seul bout du doigt tâté.
Ainsi je ne suis plus de mise
Dans un repas , ni près de Life ;
Et si quelque jeune beauté ,
Grifette , Bourgeoise ou Marquise ,
Se trouvant par hazard éprise
De mon gros minois picoté ,
Sur mes talens avoit compté ,
Elle auroit fait mauvaise prise :
Et si son cœur étoit tenté
De ces plaisirs que tant on prise ,
Et qu'autrefois j'ai tant chanté ,
Qu'elle se trouveroit surprise
Et honteuse de sa méprise ,
De voir qu'elle auroit acheté
Si pitoyable marchandise !
Car je sens ma caducité ,
Et que je suis plus vieux qu'Anchise ;
Ainsi , mon cher , de tout côté
Je suis logé sous la remise.
Malgré tant de calamité ,
Dans cet état d'infirmité ,
Me tenant coi dans ma chemise ,

Je conserve un peu de gaité ,
A l'homme sage elle est permise.
Avec quelque ami je devise ,
Ou je fais des rimes en té ,
Quelqu'en soit la difficulté :
C'est ce qui m'excite & m'aiguise ,
Et ce seul plaisir m'indemnise
De tout autre que j'ai quitté ,
Mais non sans l'avoir regretté.
O toi ! dont la tête rassise
Dès ton printems , dans ton été ,
Pensant avec solidité ,
Ne fit jamais folle entreprise
D'excès , ni de témérité ,
Dans l'âge où la vivacité
En quelque façon l'autorise :
Toi , qui manges sans gourmandise
Et bois avec sobriété ;
Qui sçais aimer avec franchise ,
Avec goût , sans légèreté ,
Et même avec fidélité ,
Sans craindre d'Amour la surprise ,
Et sans perdre ta liberté ;
Qui , sans donner dans la bêtise
Dont le vulgaire est entêté ,
Avec l'exacte probité

Conserve ta raison soumise
Aux us de la société :
Enfin , en qui la volupté
Avec la sagesse est admise :
Paresseux , sans fainéantise ;
Par qui , dans ton oisiveté ,
Toute vérité fut conquise ,
A force d'avoir médité ;
Dans la place , qui t'est commise ,
Avec toute l'habileté
Pour de si grands projets requise ,
Veux bien travailler sans remise
Pour la publique utilité ,
Et pour le bien d'une Cité
De qui l'estime t'est acquise :
O toi ! que chacun préconise ,
Et qui l'as si bien mérité ,
Que ce que tu fais , t'éternise !
Philosophe sans apreté ,
Qui de rien ne se formalise ,
Et qui s'est toujours contenté
Que son exemple nous instruisse ,
Sans reprendre avec dureté
Un ami , pour faute commise ;
Qui voit avec tranquillité
Tout le monde vivre à sa guise.

Cher ami , qui me favorise
Quelquefois d'un peu de bonté ,
Des maux dont je suis tourmenté
Je t'ai fait la brève analyse ;
Par l'amitié que m'as promise
Prens-en pitié , par charité.
Que ta sage main me conduise ,
Pour faire , en cette extrémité ,
Vertu de la nécessité ;
Et ne crains pas que je méprise
L'avis que tu m'auras dicté ,
Trop digne d'être respecté.
Adieu , je sens que je m'épuise ,
Et que de mes rimes en *ise*
Tu dois être bien dégouté.
Mes respects à ton Artemise ,
Ainsi qu'à la tendre Heloise.
Je suis avec sincérité ,
Estime & cordialité ,
Sans flatterie , & sans feintise ,
Ainsi que j'ai toujours été , &c.



E P I T R E I X.

A DIOGENE,

*Sur M. de Pouilly & sur son Livre de la
Théorie des sentimens agréables.*

PAUVRE Diogene , crois moi ,
Éteins la lanterne mystique
Qu'en plein midi , d'un air caustique ,
Tu portes toujours devant toi :
Ce vrai sage , cet homme unique
Qu'en cherchant , tu n'imaginois
Que comme un être chimérique ,
Je l'ai trouvé , je le connois.
Des Cyniques de ton espèce
Il n'a point la férocité ;
Mais il unit la politesse
Avec l'exacte probité.
Aimable , & parfait philosophe ,
Jamais le Portique vanté
N'en a vû de pareille étoffe
Dans la célèbre Antiquité.
Des prétendus Sages de Grèce
Il n'a point la sévérité ;
Mais il couronne la sagesse

Dès roses de la volupté.

Dans toute la philosophie

Des plus profonds , des plus sçavans ,

Rien n'égale sa *théorie*

Des agréables sentimens.

Il pense , & prouve par lui-même

Que la vertu fait le bonheur ;

Il n'invente point ce système ;

Mais il le puise au fond du cœur.

Il sçait , qu'outre la récompense

Qu'à l'homme sage Dieu promet ,

On est récompensé d'avance ,

Par le bien même que l'on fait ;

Que , pour un homme de mérite ,

Il n'est point de plaisir plus grand

Que l'applaudissement tacite ,

Et la justice qu'on se rend ;

Que ce seul sentiment intime

A l'homme sage suffiroit ,

Quand même des autres l'estime ,

Dont il est sûr , lui manqueroit.

Il adore un Etre Suprême ,

Un intelligent Créateur :

Il veut qu'on espere & qu'on aime

Un maître , un pere , un bienfaiteur ;

Il prétend que cet Etre sage ,

Du sein des besoins , des desirs ,
Quand on en modère l'usage ,
Fait éclore tous nos plaisirs ;
Que de la vertu l'exercice
Est profitable & gracieux ,
Au lieu que l'excès ou le vice
Est pénible & pernicieux.
Il prouve tout ce qu'il avance
Par le plus clair raisonnement ,
Tirant comme une autre évidence
Du fond même du sentiment.-
Ce qu'il enseigne , il le pratique :
Il porte un flambeau qui nous luit ;
Mais le chemin qu'il nous indique ,
Est celui que lui-même il suit.
On n'y trouve , en suivant ses traces ,
Que des plaisirs & des douceurs
Préparés par la main des Graces ;
Il semble parsemé de fleurs.
Une douce & secrète joie
Fait le tissu de son bonheur :
Tous ses jours sont filés de soie ,
L'or plus brillant est moins flatteur.
De ses talens , de son génie
Il fait un généreux emploi
Pour le bonheur de sa patrie ,

Et sans aucun retour sur soi.
Il a le flatteur avantage
De n'avoir point de vrai rival ,
Et du portrait qu'il fait du sage
Lui-même il est l'original.
J'en fais cette ébauche , sans craindre
Qu'on m'accuse de le flatter ;
Mais c'est trop peu que de le peindre ,
Heureux qui pourra l'imiter !
Cher Diogène , voilà l'homme
Qu'en vain ailleurs tu chercheras :
Je l'offense , si je le nomme ;
C'est à Reims que tu le verras.



E P I T R E X.

A M O N S I E U R D E S S E A U X ,

Chanoine de Reims, Recteur de l'Université.

*Il est habile Orateur , grand Prédicateur ,
& bon Poëte. C'est lui qui a fait les Vers &
les Emblèmes des Arcs de Triomphe élevés à
Reims pour la convalescence & les victoires
du Roi. Il avoit été tenté de quitter Reims
pour une Charge qu'on lui offroit à la Cour.*

NE quitte point ton heureuse patrie ,
Pour habiter un plus brillant pays :
Jouis ici sans chagrin , sans envie ,
De l'estime de tes amis.

Vis parmi nous , pour l'honneur du Chapitre ,
Et pour le bien de l'Université ;
On te chérit à Reims à plus d'un titre ,
Et tu serois trop regretté.

En te perdant , on perdrait plus d'un homme :
On trouve en toi l'Auteur , le Traducteur ,
Fléchier , Boileau , Santeuil & Chrysostome ,
Et le Poëte & l'Orateur.

Tu vaux tout seul toute une Académie ,
Pour composer sérieux ou badin ,
En prose , en vers , Sermon , ou Comédie ,
Soit en François , soit en Latin.

Docteur en Droit , docte en Théologie ,
Tantôt le Juth , tantôt la harpe en main ,
Tu fais chauffer à ta Muse amphibie ,
Le cothurne & le brodequin.

Dans le solide & pour la bagatelle ,
Tout à la fois & profond & galant ,
Dans la tribune , en chaire , en la ruelle ,
Tour à tour brille ton talent.

Tu réunis le sçavoir & la grace ,
La gentillesse , & l'érudition :
Tu sçais voler de Sion au Parnasse ,
Et du Parnasse au Mont Sion.

Rien ne te coute , Elégie , Epigramme ,
Rondeau , Devise , Anagramme , portrait ,
Bouquet , Chanson , Eglogue , Epitalame ,
Aussitôt dit , aussitôt fait.

De jour en jour tu vois que la victoire
De notre Roi couronne les exploits ,

Pour célébrer ses bienfaits & sa gloire ,
Nos cœurs n'empruntent que ta voix.

Dans tous les goûts tu brilles sur la scène ,
Et nul Auteur ne peut te surpasser ,
Il en faudroit au moins une douzaine ,
Cher Desseaux , pour te remplacer.

E P I T R E X I.

A U M E M E.

*Il avoit envoyé à l'Auteur une Ode de sa façon
sur la mort de Monsieur de Pouilly , à qui
l'Epiire VIII. est adressée.*

J'AI partagé votre juste tristesse ,
Et quoi qu'absent , j'ai senti vos malheurs :
Au bien public pour peu qu'on s'intéresse ,
A vos regrets on doit joindre ses pleurs.
Trop digne objet d'estime & de tendresse
POUILLY n'est plus , unissons nos douleurs.

Son amitié , qui me combloit de gloire ,
Augmente encor mes sensibles regrets :
Pouilly n'est plus, ah! pouvons nous le croire ,
Quand dans nos cœurs il doit vivre à jamais,

Et sûrement dans la triste mémoire
Des citoyens comblez de ses bienfaits !

Vit-on jamais un plus vaste génie ,
Tant de vertus avec tant de talens ,
Tant de sçavoir & tant de modestie ,
Tant de mérite avec tant d'agrémens ?
Quel citoyen plus cher à sa patrie
Par ses travaux & ses soins bienfaisans !

C'est par ses soins & ses utiles peines
Que Reims jouit de salutaires eaux ,
Et que la Velle en diverses fontaines
Aime à couler par de riches canaux :
C'est par lui seul que de Rome & d'Athènes
Vos citoyens pourront être rivaux.

Mais il laissa les arts dans leur enfance.
Qui désormais deviendra leur tuteur ?
Où retrouver cette mâle éloquence ,
Son zèle actif , & sa noble douceur ?
Qu'il faut avoir de force & d'assurance ,
Pour hazarder d'être son successeur !

Mais Dieu ! que dis-je ? il survit à lui-même,
Il vit encor dans ce sçavant écrit. *

* *La Théorie des sentimens agréables.*

Par son profond & sublime système
 Il nous instruit : ce sage nous apprend
 Que la vertu fait le bonheur suprême ;
 Soyons toujours guidés par son esprit.

Il laisse un fils à la fleur de son âge ,
 Qui sent déjà le prix de la vertu :
 Que nos regrets animent son courage !
 Qu'il suive en tout ce sentier peu battu !
 Et qu'à son tour il mérite l'hommage
 Que l'on ne rend que lorsqu'il est bien dû !

E P I T R E XII.

A MONSIEUR BERGEAT,

*Bailli de Reims, homme de confiance de M.
 l'Archevêque, & ami particulier de l'Au-
 teur. M. Bergeat étoit tombé malade en
 travaillant aux Archives de l'Archêvêché.*

DEPUIS longtems, mon cher Bergeat,
 De vous je n'ai reçu missive ;
 Mon amitié toujours craintive
 Doit donc trembler pour votre état ,
 Ou vous soupçonner d'être ingrat ;
 Or jugez quelle alternative

Pour mon cœur tendre & délicat.
Ainsi , par lettre décisive ,
Donnez-moi bon certificat
Et d'une amitié respective ,
Sçachant combien la mienne est vive ,
Et qu'aucun mal ne vous abat :
Car d'ici dans la perspective ,
Je crois vous voir sur le grabat ,
D'autant que poitrine chétive
Vous met souvent hors de combat.
Pour mettre en ordre quelque Archive ,
Ou déchiffrer maint vieux Contrat ,
Vous travaillez comme un forçat :
J'apprehende la récidive.
Vous sçavez que notre Prélat
N'est pas si fort sur le *qui vive* ;
Qu'il sacrifieroit maint ducat
Pour que notre cher Bailli vive.
Renoncez au Notariat ,
Ainsi qu'à l'amoureux ébat ,
Malgré votre humeur tant lascive ,
Ou bientôt sur la sombre rive
S'en iroit Monsieur l'Avocat :
Quoiqu'en dise notre Baillive
A l'œil vif , au teint incarnat ,
Il faut , ma foi , qu'elle souscrive

A ce terrible résultat ,
Et que de vous elle se prive ;
Quoique friande comme un chat ,
Elle est femme trop attentive ,
Pour faire sur ce le sabat.
Que si par hazard il arrive
Que cet état de célibat
Lui cause vapeur convulsive ,
De notre gent porte rabat
La charité toujours active ,
Mieux que nénuphar & qu'orgeat ,
Pourroit la guérir sans éclat ,
Et leur adresse est excessive.
Il vaut mieux que quelque béat ,
Vous servant de Vice-Légat ,
Pour vous soulager la cultive ;
Puis dans peu d'ici je dérive
Pour remplir mon Canoniat ;
Pour elle quelle expectative !
Adieu , mon très-cher Magistrat.



EPI TRE XIII.

A U M E M E.

*A l'occasion d'une Pièce de Vers de M. l'Abbé
de l'Attaignant, dont M. Bergeat avoit
fait une juste critique.*

VOUS sçavez comme tout Poëte
De son ouvrage est entêté ,
Jusqu'où sa manie indiscrette
Pousse la sotte vanité :
Jugez combien dans ma retraite
En peu de tems j'ai profité ;
Puis qu'avec tant d'humilité ,
De la critique par vous faite
Je reconnois la vérité ,
La prenant pour preuve complete
De goût & de sincérité.
Jugez si ma Muse est coquette
Avec tant de docilité.
Non , mon ami , je le repete ,
J'aime bien moins être flatté ,
Que je ne crains d'être gâté
Par le poison de la fleurette
Et si je parois enchanté ,

Quand quelque Epitre ou Chanfonnette ,
Enfant de mon oifiveté ,
Plaît dans notre fociété ,
J'aime auffi qu'un ami me traite
Et me parle avec équité.
Adieu , mon cher , je vous fouhaite
Pour l'an prochain joie & fanté ,
Et fatisfaction complete.
On dira , fi je fuis Prophete ,
Que vous l'avez bien mérité.

E P I T R E X I V .

A MADemoiSelle FAVART.

Cette Epitre eft écrite à une Demoifelle de Reims de qui l'Auteur feint poétiquement d'être amoureux. C'eft un adieu qu'il lui fait en partant pour Paris. Cette Demoifelle extrêmement aimable , & plus refpectable encore , avoit une voix admirable , jointe à toutes les qualités que l'Auteur lui donne dans cette Epitre.

AIMABLE Favart ,
A gentil corfage ,
De qui l'air mignard ,
Le joli ramage

Et

Et le doux regard
Pourroient du plus sage
Causer le naufrage ;
Du jeune égrillard
Comme du vicillard ,
Sûre du suffrage ;
De qui le langage
Est naïf , sans art ,
Comme le visage
Sans rouge & sans fard.
Près de mon départ
Pour un long vœyage ,
Reçois mon hommage
Et rimes en or ;
Et garde en otage
Un cœur qui s'engage
A suivre ton char
Sans être volage.
Adieu badinage
Et stîle gaillard :
Loin de ce rivage ,
Le chagrin grognard
Sera mon partage.
Dans ton voisinage
Tout vin est nectar ,
Le ciel sans brouillard ,

Quand qu'
Enfant de
Plaît dans
J'aime au
Et me pa
Adieu, n
Pour l'an
Et satisfa
On dira,
Que vou.

E

A M

Cette l
 Rein.
 d'én.
 fait
 selle
 -tabi
 joir.
 dor

Que fert le courage ?
 On aime à tout âge ;
 J'en tiens pour ma part ,
 Et c'est ton ouvrage ,
 Aimable Favart.
 Mais mon griffonage
 A rempli la page ;
 Je suis un bavard.
 Pardonne-moi , car
 Je t'aime à la rage.

E P I T R E X V.

A M A D A M E R O L A N D ;

*Femme du Trésorier de France de ce nom ;
 charmante par l'esprit , la figure & le ca-
 ractère. L'Auteur soupait tous les Diman-
 ches à Reims avec elle chez M. de Resi-
 cour , pere de cette Dame. Elle lui écrivoit
 que pendant son séjour à Paris , un autre
 alloit prendre sa place dans leur société , s'il
 ne revenoit au plutôt ; M. l'Abbé de l'At-
 taignant lui fit cette réponse chez M. l'Ar-
 chevêque de Reims , où il demouroit alors.*

CHEZ votre bon papa mignon
 A table ai-je toujours la place

E ij

Les jours sans nuage.
Sans toi, toute plage,
La cour de César
N'est qu'un lieu sauvage,
Un triste Hermitage,
Où mon œil hagard
Par tout n'envifage
Rien qui le soulage;
Où tout seul à part,
Plein de ton image
Qui me dédomage,
Je fais à l'écart
Un sot personnage.
Tout me décourage;
Quand je ne présage
Te revoir que tard,
Le plaisir m'outrage.
Ah ! petit bâtard,
Dieu colin maillard,
Qu'un tendre esclavage
Cause de ravages !
Sous ton étendart
Que l'on voit d'orages !
Mais, contre ton dard
Que mettre en usage ?
Est-il un rempart ?

~~SECRET~~

UNITED STATES DEPARTMENT OF AGRICULTURE

SECRET

SECRET

1998

12-2-2012

— **SECRET —**

六、運送 二、運送

1. *Phragmites* (common)
2. *Phragmites* (common)
3. *Phragmites* (common)
4. *Phragmites* (common)
5. *Phragmites* (common)
6. *Phragmites* (common)
7. *Phragmites* (common)
8. *Phragmites* (common)
9. *Phragmites* (common)
10. *Phragmites* (common)

References

██████████

2025 - 2026 - 2027 - 2028 - 2029

1990

1998

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED

2000

~~CONFIDENTIAL~~

C

12-11-68

Qu'on m'avoit offerte avec grace ,
Et que j'acceptai sans façon ;
De la perdre l'on me menace ,
Et plus d'un rival , ce dit-on ,
Me calomnie avec audace ,
M'accusant de désertion ,
Dans l'espoir que , si l'on m'en chasse ,
Il en prendra possession.
Mais sur votre protection
Je compte toujours , quoiqu'on fasse ,
Et que cet écrit , que je trace
Avec zèle & soumission ,
Préviendra la prescription.
Je sçai qu'une trop longue absence
Peut mériter punition ,
Quand ce n'est que par inconstance
Et faute de reconnoissance
Qu'on s'éloigne d'une maison
Dont on a plus d'une raison
De cultiver la bienveillance ;
Mais quand c'est par nécessité
Plutôt que par légèreté ,
On espère un peu d'indulgence ;
Et je vous jure , en vérité ,
Qu'ici je ne suis tant resté
Que pour affaire d'importance ,

Et pour rétablir ma santé
Qui va toujours en décadence :
Que dans ce pays enchanté
Où les plaisirs font résidence ,
Aucun objet ne m'a tenté ;
Et que sur vous nulle beauté
N'emporte ici la préférence :
Que de votre société
J'ai trop connu tout l'avantage ,
L'agrément & la sûreté ;
Pour qu'ailleurs rien m'en dédomage ;
Et que j'aime mille fois mieux
Vos petites Dominicales ,
Que ces brillantes Saturnales
Que font ici nos demi-Dieux.
Ce sont ces repas ennuyeux ,
Tristes & cérémonieux ,
Ou véritables Bacchanales ,
Où des contes fastidieux ,
Des équivoques triviales ,
Et les ordures les plus sales
Tiennent lieu des propos joyeux
Et de ce sel ingénieux
Qui regne en vos fêtes frugales.
Aussi les ai-je peu hanté
Ces modernes Sardanapales

Peu faits pour ma foible santé ,
Et les ai-je laissé bien vite ,
Heureux de revenir au gîte
Bien fatigué , bien dégoûté ,
Chez le cher Prélat que j'adore ,
Et qui de ses bontés m'honore ;
Et vous proteste que sans lui ,
Ce Paris que tout le monde aime ,
Et qu'autrefois j'aimois de même ,
Ne m'eût causé que de l'ennui.
Ce même Paris aujourd'hui
M'est devenu méconnoissable :
Tout ce que j'y trouvois d'aimable
Semble avoir perdu ses appas :
Toutes ces brillantes coquettes
A qui j'ai tant conté-fleurettes ,
Et dont je suivois tous les pas ,
Me semblent des marionnettes
Dont je vois les grossiers ressorts ,
Dont tout l'esprit n'est que bluettes ,
Apparences & faux dehors.
Aux spectacles qui les rassemblent ,
Toutes les femmes se ressemblent ,
Laide ou belle , ce n'est que fard :
Du moins à Reims on plaît sans art ,
Et j'aime la simple nature :

Ici ce n'est qu'enluminure.
Mais n'est-ce point vous, par hazard,
Qui m'auriez rendu difficile
Sur les beautés de notre Ville,
Qui me plaisoient de prime abord ?
Vous pourriez bien leur faire tort ;
Car si-tôt que quelque objet rare
Que j'entens vanter en tous lieux,
Vient se présenter à mes yeux,
Tout aussi-tôt je le compare
Avec votre air & vos façons ;
Et jamais ces comparaisons
Ne tournent qu'à votre avantage.
Pour l'esprit & pour le visage
Cent & cent fois j'ai dit tout bas :
Il semble que ma bonne amie
Est plus aimable & plus jolie ,
A plus d'esprit & plus d'appas ;
Ses manieres sont plus aisées ;
Elle a de plus fines pensées
Qu'elle exprime plus joliment.
Tout ceci n'est que pour vous dire
Qu'étant toujours sous votre empire ,
Et n'étant point un déserteur ,
Vous devez m'accorder la grace
De me maintenir dans ma place ,
E iv

Et la deffendre avec ardeur.
Comptez sur ma reconnoissance ,
Mon zèle , mon obéissance :
Ce compliment n'est point suspect ,
Puisque vous sçavez le respect
Avec lequel , &c.

E P I T R E XVI.

A MONSIEUR DE MAISONSELLE.

C'est ici une réponse à une Lettre en vers, que M. de Maisonselle, Directeur des Aides à Reims, avoit écrite à M. l'Abbé de l'Attainnant. Dans cette Lettre, M. de Maisonselle avoit fait des portraits de plusieurs personnes de Reims. M. L'Abbé de l'Attainnant ajoute à chacun de ces Portraits des traits de sa façon qui prouvent le goût & le talent qu'il a toujours eu de louer, & son éloignement pour la satyre. Mais avant que d'en venir à cet endroit de son Epitre, il assure son ami, qu'il ne l'a jamais soupçonné d'être l'auteur d'une Pièce anonyme & satyrique qui avoit courru à Reims, & qu'on attribuoit injustement à M. de Maisonselle. Les portraits des personnes qui sont nommées dans cette Epitre ne peuvent guère intéresser que ceux qui connoissent la ville de Reims.

DE votre Epitre & tendre & poétique,
Ami féal, très-grand merci vous dis:

Sçavez si bien l'art de la Rhétorique ,
Que d'un Magot feriez un Adonis.
Mais, pour prouver que n'êtes point caustique,
Et que jamais votre Muse Lyrique
De son prochain ne parle avec mépris ,
Vous m'encensez ainsi qu'une relique ,
Vous me mettez au rang des beaux esprits :
Vous me louez d'un stile hyperbolique ;
Vous m'exaltez , & , selon vous , je suis
Le Benjamin de toutes les Iris ;
J'enleverois à Medor Angélique ;
Je séduirois & Lucrece & Laïs ;
Sur Amphion je l'emporte en musique.
C'en est par trop , mon cher : à mon avis ,
Louange outrée équivaut à critique ;
Et clair-voyans n'y sçauroient être pris.
Pour me louer d'un air problématique ,
Et qu'on me croye au moins valoir mon **ix** ,
Dites en bref , il est de mes amis ;
Vous aurez fait tout mon panégyrique.
Pour vous avoir soupçonné d'être Auteur
De Vers piquans , d'anonyme Satire ,
Je connois trop votre esprit , votre cœur ;
Et dans vos yeux trop facile est de lire
La probité , la vertu , la candeur
Qu'en tout votre air nature sçut inscrire.

Vous sçavez trop joindre au talent flatteur
De bien parler , comme de bien écrire ,
Tous les talens , hors celui de médire
Du genre humain. Vous sçavez qu'un censeur
N'opere rien , si bien qu'il puisse dire
De son prochain ; qu'un cynique railleur
Se fait haïr , même lorsqu'on l'admire.
L'art de rimer est un art séducteur ,
Une manie , un transport , un délire :
Livrons-nous-y , mais rimo~~ns~~ns sans fureur ;
Et si quelqu'un nous critique ou déchire ,
Que le mépris soit notre seul vengeur.
Que l'Amour soit le Dieu qui nous inspire :
Soyons rivaux sans chercher à nous nuire ,
Ne disputant jamais qu'avec douceur
A qui des deux chantera mieux Thémire.
Vous l'avez fait déjà d'un air vainqueur ,
Et je me sens glorieux d'y souscrire.

On reconnoît aisément d'Herbigny *
Dans ce portrait où votre main fidele
Nous a si bien rapellé Philomele
En Rossignol transformée aujourd'hui :
Quand on l'entend , on diroit que c'est lui ;
Quand on la voit , on diroit que c'est elle.

* Mlle Favart , à qui l'Épître XIV. du
second Livre est adressée.

Quels yeux charmans ! quels regards enchan-
teurs !

Quels sons touchans , & quelle voix sonore !
Que ses talens , que ses traits sont vain-
queurs !

Tel qui la voit , ou qui l'entend , l'adore.
Pour écouter ses aimables chansons ,
Tous les Amours accourent sur ses traces ;
Elle les sçait attirer par ses sons ,
Et les fixer près d'elle par ses graces.

Non moins adroit dans vos autres por-
traits ,

On reconnoît la Salle traits pour traits.
Vous la placez dans un coin solitaire ,
Et vers le ciel élevant ses beaux yeux
Où l'Amour prend ses traits victorieux :
Vous l'y logez lui-même & tout Cithere ;
Où pourroit-il jamais se placer mieux ?

Je reconnois le pinceau d'un grand maître
Dans cet objet préférable à Cypris ;
J'y vois Pouilly , * (quelle autre pourroit-ce
être ?)

Avec un doux & modeste souris ,
Mais sans courroux , traiter avec mépris

* *Femme de M. de Pouilly , à qui l'Épître
VIII. du second Livre est adressée.*

E vj

Tous les Amours que ses beaux yeux font
naître.

On voit assez, dès le premier coup d'œil,
Que cette jeune & charmante étrangere,
Belle sans art, & fiere sans orgueil,
Est de Champeaux * digne fille d'un pere
Dont le mérite est partout si connu,
Qui l'envoya chez l'aimable Glycere †
Comme en sa source, y puiser la vertu,
Et pour l'orner du rare don de plaire.

Nous retrouvons Rolland dans Eucharis: †
C'est cette Nimphe, ou plutôt cette Grace
Qui, préférant le séjour du Parnasse
Aux agrémens, aux plaisirs de Cypris,
Vint pour s'instruire en ce lieu solitaire,
Non pour briller, ni pour apprendre à plaire;
(Elle sçait trop comment on plaît sans art;)
Mais pour se faire une utile ressource,
Et pour puiser la lumiere en sa source
Dont Apollon lui-même lui fait part.

Cette victime & fille d'Amphitrite

** Nièce de M. de Pouilly, née en Espagne.*

† Madame de Pouilly.

*† La même à qui l'Épître XV. du second
Livré est adressée, & à qui M. de Pouilly, son
allié, montroit la Philosophie & toutes les hautes
sciences dont elle a infiniment profité.*

Que regrettez à bon titre avec nous ,
C'est Savigny dont le rare mérite §
Auroit bien dû lui rendre un autre époux
Dans ce pays , sa seconde patrie
Que sa présence eut encore embellie ;
Séjour qu'elle eut encor rendu plus doux :
Car sur ce point je pense comme vous ;
Reims à Paris me paroît préférable ;
Je ne sçai point de pays plus aimable ;
Et , comme avez si bien dit dans vos vers ,
Il est pour moi Versailles , l'univers.
C'en est assez d'y trouver une amie *
Qui de son sexe avec tout l'agrément ,
De l'autre encor joigne le jugement ;
En qui sagesse à volupté s'allie ;
Qui se prêtant à la tendre folie
De son ami , l'en raille finement ;
Et qui riant de l'amour qu'elle inspire ,
En le traitant avec ménagement ,
En badinant , trouve l'art de réduire
A l'amitié le plus vif des Amans.
Puis , à Paris quoi qu'en tout on excelle ,
N'avons-nous pas ici tout ce qu'il a ?
Puisque en Jaunet ¶ nous retrouvons Silva ,

§ *Veuve d'un Capitaine de Vaisseau.*

* *Madame Coquebert , femme du Procureur du Roi de Reims.*

¶ *Habile Medecin de Reims.*

Et qu'en Pouilly § nous avons Fontenelle.

Mais reprenons la suite des portraits,
Et repassons sur ces charmans objets.
Sans doute Aubert † est la jeune Bergere
A qui déjà vous adjugez le prix :
Vous jugez mieux , cher ami , que Paris ,
Et c'est l'avoir mérité , que vous plaire.

Qui ne croitoit voir Minerve ou Pallas ;
A voir d'Agny jeune & pleine d'appas ,
Entre son fils & son aimable fille ,
Guider de l'un la regle & le compas
En lui parlant de Siège & de Combats ;
De celle-ci suivre des yeux l'aiguille ,
Un plan à droite , à gauche un canevas ?
Quelle ardeur noble en ses beaux yeux pe-
tille ;

Et que d'amours voltigent sur ses pas ?
Qui la prendroit pour mere de famille ?
Non , non, d'Agny, non cette aimable enfant
N'ose être encor rivale de sa mere ;
Et l'on prendroit plutôt pour ton Amant

§ C'est le même à qui l'Épître VIII. du
second Livre est adressée.

† La même que M. de Maisonselle a épou-
sée depuis. Elle étoit fille de Madame Aubert
à qui l'Épître XX. est adressée. Elle est morte
il y a près d'un an.

Que pour ton fils , ce jeune militaire.
Que tous les deux , pour plaire & réussir ,
Suivent toujours tes leçons ou tes traces ;
L'un à la gloire est sûr de parvenir
Par sa valeur , & l'autre par ses graces.

Qu'avec plaisir je vois les trois Mutris ,
Et les Amours qui volent autour d'elles ,
De l'une à l'autre , incertains , indécis
A qui donner la pomme , des trois belles.
Oui , dans leurs mains vous prites le pinceau ,
Pour ébaucher un si joli tableau.

Votre Vénus & celle de Cythere
Ont toutes deux des traits si ressemblans ,
Qu'Amour lui-même , en differens instans ,
A mille fois pris Le Leu pour sa mere. *
Ce sont ses yeux , ses regards enchanteurs ,
Toujours si sûrs de triompher des cœurs ;
Son air , son port , ses façons engageantes ;
Son doux souris , ses graces prévenantes.
Quand vous traciez ce portrait tout divin ,
Sans doute, Amour, vous conduisoit la main.

Quelle riante & gracieuse image
Vous nous donnez de l'aimable maison

** Il sera souvent parlé de cette Dame dans
le Recueil des Chançons. Madame Le Leu est
l'épouse du Receveur des Tailles de Roims.*

De ces trois sœurs, maitresses sans partage, ¶
 Où de vous voir j'ai souvent l'avantage;
 Où, sans licence ainsi que sans façon,
 On voit regner un charmant badinage;
 Où la Folie est avec la Raison
 En rendez-vous; gentil Aréopage
 Où maint Arrêt se prononce en chanson
 D'un ton joyeux, & n'en est pas moins sage;
 Où tous les soirs s'assembtent mille Amours;
 Pour l'embellir, s'il se peut, davantage,
 Ami feal, presidez-y toujours.

ÉPÎTRE XVII.

A U M E M E,

*Qui avoit écrit à l'Auteur une Lettre en vers
 dans le tems que celui-ci étoit malade.
 Dans sa réponse M. l'Abbé de l'Attaignant
 fait l'éloge de la Ville & de la Société de
 Reims dont M. de Maisonselle avoit parlé
 dans sa Lettre.*

POUR tirer ma Muse endormie
 De sa profonde léthargie,
 Il falloit les sons gracieux

¶ *Mesdemoiselles Rouillé, Directrices de la
 Poste aux Lettres de Reims.*

De votre aimable poésie ,
Et les accens mélodieux
De votre divine harmonie.
Le croiriez-vous , qu'en ces beaux lieux
D'où toute contrainte est bannie ,
Qu'à Paris ma chere patrie ,
Séjour des Plaisirs & des Jeux ,
Séjour que tout le monde envie ,
Tout me déplaît & tout m'ennuie ,
Moi qui suis né voluptueux ?
Que par tout où l'on me convie ,
Je suis maussade & sérieux ,
Moi que vous connoissez joyeux ,
Et badin jusqu'à la folie ?
Apprenez donc qu'un rhume affreux ,
Plus cruel qu'une maladie ,
Me met dans cet état facheux :
Que je vais tomber en phtisie ;
Que la nuit , sans fermer les yeux ,
Je touffe & crache comme un vieux
De qui la poitrine est pourie ;
Qu'à la table la mieux servie
Et dans des repas somptueux
Où les mets valent l'Ambroisie ,
Et le vin le nectar des Dieux ,
Je vis de soupe & de deux œufs ,
Avec un peu d'eau dégourdie.

Or , dans cet état douloureux ,
De rire on a fort peu d'envie.
Mais , par vos vers ingénieux
Déjà toute ragaillardie ,
Ma Muse me paroît guérie ,
Et prend son effort vers les Cieux ;
Je suis malade , & je l'oublie.
Cependant pourquoi , je vous prie ,
Paroissez-vous si dédaigneux
De Reims , cette ville chérie
Où vous passez pour amoureux ,
Malgré votre philosophie ?
Est-ce qu'un rival plus heureux
Vous rend ce séjour ennuyeux ?
Car je sçai que la jalousie
Peint tout en couleur rembrunie.
J'ai ressenti de tendres feux ,
Je connois cette frénésie.
Par l'Amour plus industrieux
Toute contrée est embellie.
Pour moi , soit dit entre nous deux ,
Je m'y plais , c'est ma fantaisie ;
Et je bornerois tous mes vœux
A l'habiter toute ma vie.
Là , le vin est délicieux ;
Souvent on y fait chère lie.
On voit par tout des ennuyeux ,

Et des Auteurs fastidieux ;
Mais avec d'autres on s'allie :
De certains fats avantageux ,
Des Petits-mâîtres orgueilleux ;
Ils nous donnent la comédie :
Des nouvellistes curieux
Qui reglent les États entre eux ;
Ce sont sujets de raillerie.
Mais j'y connois plus d'un génie
Que je mets au-dessus de ceux
De la sçavante Académie.
J'y sçai des amis généreux ,
Des Belles sans coqueterie ,
Des Sçavans sans pédanterie ,
Des Chanoines qui sont pieux
Et dévots sans hipocrisie :
Des Graces sans minauderie
Des jeunes gens laborieux ,
Rangés jusqu'à l'économie :
Des Financiers officieux
Et polis sans cérémonie :
Des gens vifs sans étourderie ,
D'autres froids sans être ennuyeux ;
Mais , pour finir ma litanie ,
Ma foi , je n'y sçai rien de mieux
Que votre aimable compagnie.

E P I T R E XVIII.

A MONSIEUR DE COURTAGNON,

Alors Grand Maître des Eaux & Forêts de Champagne , qui étoit au lit pour un petit mal au pied qui augmenta dans la suite si considérablement, qu'il en mourut. L'Auteur étoit en retraite chez les Jésuites à Reims lorsqu'il écrivit cette Epître à M. de Courtagnon , homme de plaisir & qui aimoit sur tout beaucoup la table.

QUELQU'UN m'a dit que vous étiez au gîte
Pour un bobo qui n'aura point de suite,
Et que ce mal est bien loin du chignon.
Si je n'étois reclus comme un Hermite ,
Je vous aurois déjà rendu visite ,
Et je serois chez vous en rang doignon ;
A ce le goût & la mode m'invite.
Ne le pouvant , Lettre vous soit écrite ,
Et l'écrirois , n'eussai-je qu'un moignon.
Mais que de bruit ce petit mal excite !
De tout le monde êtes-vous le mignon ?
Petits & grands , manans & gens d'élite ,
Qu'ayez au pied un corps, un simple oignon,
Chacun dans Reims s'inquiette & s'agite ,

Eût-il le cœur plus dur qu'un Satellite ,
Ou que ne l'est le noyau d'un brugnon ;
L'ami loyal , comme le parasite.
Oh ! par ma foi , le Légat d'Avignon
Est moins chéri dans sa terre bénite ,
Que n'est ici le Sieur de Courtagnon.
On a raison ; je sçai qu'il le mérite ;
Malheur à qui lui souhaite guignon !
Mais si n'étiez un si bon compagnon ,
Si vous viviez par fois en Cénobite ,
Si ne buviez Champagne & Bourguignon ,
Si reformiez un peu cave & marmite ,
Si vous aimiez un peu moins le trognon ,
Point ne feriez gissant sur le rognon.
Songez-y bien : certain Sage débite
Que le mal vient ainsi qu'un champignon ;
Il s'en faut bien qu'il s'en aille aussi vite.

E P I T R E XIX.

A MONSIEUR JAUNET ,

*Medecin de Reims, pour l'inviter à venir dîner
chez l'Auteur avec quelques uns de ses amis.*

LE moins caffard , le moins beat
De tous les gens portant rabat ,

J'entens dans les troupes du Pape ,
Doit sans facon & sans éclat
Mardi prochain mettre la nape.
Ce n'est ni festin d'apparat ,
Ni grande cohue en Sabat ,
Où l'on parle moins qu'on ne jape ;
Mais monde choisi , délicat ,
Et beautés à qui rien n'échape.
Entre eux sera gentil débat ,
Sans se disputer de la chape
Que donna jadis un Prélat ;
Sans appeller un chat un chat ,
Et sans blesser celui qu'on drape.
Nous rirons du sot & du fat ,
Mais nous n'en rirons que sous cape.
Jeune objet au tein incarnat
Versera le jus de la grape :
Le Sieur & la Dame Bergeat ,
Couple dont je fais grand état ,
Vous invitent à cette *Agape* ;
Et selon eux, cher Esculape ,
Vous en ferez le meilleur plat.



ÉPITRE XX.

A MADAME AUBERT,

Femme du Receveur des Tailles de Reims, dont les deux Filles avoient quitté la maison paternelle pour aller au Couvent, où elles prirent toutes deux le voile le même jour. Ces deux Demoiselles étoient sœurs de Mlle Aubert, qui fut ensuite mariée à M. de Maisonselle. On verra dans cette Epître que l'Auteur ne prend pas toujours le ton badin; qu'il est sérieux, & pense chrétiennement quand il le faut.

NÉCOUTEZ point la voix de ce monde
prophane,

Qui sans raison approuve, & sans raison
condamne :

Ces deux filles qu'à Dieu vous cedez aujourd'hui,

Sont ses propres enfans, vous les tenez de lui.
Pere de l'univers, n'étoit-il pas leur pere,
Avant que son pouvoir vous en rendit la
mere ?

Respectez les desseins qu'a formés sa bonté
Sur ces tendres enfans, de toute éternité.

Que le monde en murmure, & vous dise
avec larmes

Qu'on ne peut sans rigueur immoler tant de
charmes ;

Souvenez-vous qu'Abel choisit dans son
troupeau ,

Pour l'offrir au Seigneur , ce qu'il eut de plus
beau.

A leur fuite innocente , au transport de leur
zèle ,

On reconnoît assez la voix qui les appelle :

Leur pere n'a point fait avec témérité

Aucun vœu , comme fit le pere de Jephté ,

Qu'il prétende accomplir dans cette double
offrande.

C'est Dieu qui les inspire , & qui vous les de-
mande ;

C'est de leur propre gré qu'elles vont aux
Autels

S'engager pour jamais par des vœux sollem-
nels ,

Et que sans regretter votre riche héritage ,

Elles croient choisir un plus noble partage ;

Pour les biens d'ici-bas n'ayant aucun desir ,

Et n'espérant qu'en ceux que rien ne peut
ravir.

Jadis , Quand le Grand-Prêtre offroit deux
Tourterelles ,

A la

A la pitié du peuple il rendoit l'une d'elles :
Aujourd'hui toutes deux elles vont s'immoler,
Sans égard pour les pleurs qu'elles feront
couler.

Pleurez, pleurez sur vous, Jérusalem impie :
Le sort que vous plaignez est trop digne
d'envie.

Vous restez dans l'orage exposez à la mort ;
Pourroient-elles nous dire , & nous touchons
au port.

Comparez , s'il se peut , vos plaisirs & nos
peines ,

Vos fausses libertés, avec nos douces chaînes,
Nos plus rudes devoirs , avec vos moindres
soins ,

Notre pauvreté riche, avec vos vrais besoins.
Au milieu de ce monde êtes-vous plus tran-
quilles

Que ces vierges ne sont dans leurs sacrés
aziles ?

Oui , sans comparaison , votre sort est plus
doux ,

Vierges saintes : la paix n'habite que chez
vous ;

C'est la meilleure part que vous avez choisie ;

Et cette part jamais ne vous sera ravie.
Que vous avez raison , lorsque vous mé-
prisez
Ces fragiles attraits par le vice encensés !
Voyez quel est le sort de ces beautés fa-
meuses :
Ce sont pour la plupart d'illustres malheu-
reuses ,
Célèbres par les maux qu'elles ont fait souf-
frir ,
Par leur propre malheur, ou par leur repentir.
Mais sans aller chercher dans les vieilles
chroniques
D'Helene & de Didon les histoires tragiques,
Consultez les objets qui s'offrent sous vos
yeux ;
Ces exemples présents vous conviendront bien
mieux.
Regardez ces beautés que le monde idolâtre,
Et quel rôle elles font sur son fameux théâtre.
Qu'elles achètent cher le sacrilège encens
Que donne à leurs appas une foule d'amans !
Que de peine & de soins, pour joindre la parure
Aux graces qu'elles ont reçu de la nature !
Que de peine & de soins, pour pouvoir cap-
tiver

De trop crédules cœurs, & pour les conserver !
Que de tourmens secrets au sein de leurs dé-
lices ,

Et quelle douce paix dans vos saints exercices !
De combien de remords leur cœur est com-
batu !

Le vice coûte plus encor que la vertu.
Mais pour celle qui fut trop fière d'être belle,
Quel désespoir affreux , quelle douleur mor-
telle ,

Lorsque la faux du tems vient moissonner ses
fleurs ,

Et fait de ses amans autant de déserteurs !
Alors le sentiment de sa propre foiblesse
Se réveille trop tard , & succède à l'ivresse .
Le mépris outrageant de ces mêmes mortels ,
De qui la passion lui dressoit des autels ,
Est l'unique tribut de leur reconnoissance ,
Et de sa vanité la juste récompense.

Je sçai que votre sexe au droit de tout
charmer ,

Unit souvent celui de se faire estimer ;
Et qu'il a ses vertus comme il a ses foiblesse ;
Ainsi que les Laïs , le monde a ses Lucrèces :
Mais il faut l'avouer ; cet azile sacré
Est contre ces périls un port plus assuré.

Lorsque vous prononcez ces vœux qui vous
engagent ,

Vous subissez un joug que cent autres parta-
gent ,

Vous ne vous soumettez qu'à de prudentes
loix :

Mais les nœuds de l'hymen vous rendent
quelquefois

Victimes des fureurs , de l'humeur , du ca-
price.

Mais supposons enfin que votre sort s'unisse ,
Par un heureux hazard , avec un tendre
époux ,

Aimable , jeune & sage , enfin digne de
vous :

Vous ne connoissez pas les soucis du ménage.
Que ne leur dites-vous , vous mere aimable
& sage , .

Ce qu'il faut éprouver de périls , de tour-
mens ,

Pour porter , mettre au jour , élever des
enfants ;

Dans combien de douleurs on passe sa jeu-
nesse ;

Comment tout d'une mere allarme la ten-
dresse ; .

Ce que vous a couté leur éducation ;
Que de trouble & de soins , & que d'at-
tention

Pour verser dans leur cœur la divine semence
Des vertus , des talens , dès leur plus tendre
enfance.

Ne les regrettez point tous ces tourmens
passés :

Par le choix qu'elles font , ils font récom-
pensez.

Loin donc de murmurer contre la providence,
Adorez ses décrets avec reconnoissance.

Quelque soit votre amour , eussiez-vous pû
jamais

Leur procurer un sort aussi rempli d'attraits ?
Car n'imaginez pas qu'en ces saintes re-
traites

Le cœur n'éprouve pas de délices secretes ;
Et que la pénitence , ainsi que ses rigueurs ,
N'ait pas de vrais plaisirs , & de saintes dou-
ceurs.

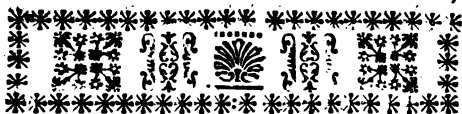
Demandez, demandez à cette illustre Abbessé *

** Madame l'Abbesse de S. Etienne de Reims
qui se nommoit Madame Tibergeot. Elle a été
remplacée après sa mort , par Madame de
Grioux.*

A qui vous avez sçu confier leur jeunesse :
Sur son auguste front quelle sérénité !
Elle unit l'enjouement avec la sainteté :
D'une noble origine , aimable , jeune &
belle ,
Les plaisirs , les honneurs sembloient tous
faits pour elle ;
Mais elle a préféré cette solide paix
Qu'au milieu de ce monde on ne trouve
jamais.
Puisseient vos chers enfans , puisque Dieu les
appelle ,
Jouer encor longtems d'un si parfait mo-
delle.

Fin du Livre second.





EPI TRES.

LIVRE TROISIÈME.

EPI T R E I.

A MONSIEUR DE LA RIBELLERIE ;

*Sécrétaire du Roi , & premier Commis au
Département des Eaux & Forêts. L'Auteur
sollicitoit une coupe de bois pour le Chapitre
de Reims , dont il est Chanoine & Agent.*

U. Sieur de la Ribellerie ,
A Homme si connu , si vanté
Pour son mérite , son génie ,
Ses talents , son habileté ,

Sa délicatesse infinie ,
Salut , honneur , joie & santé.

Certain Chanoine député
De la part de sa Compagnie ,
Pour une affaire de Grurie ;
Qui vous a tant sollicité ,

Qu'il est bien sûr qu'il vous ennuie
Autant qu'il fait de son côté.
Pour que de sa monotonie
Ne soyez enfin dégouté,
Et pour faire diversité,
En rime aujourd'hui vous supplie
D'un peu plus de célérité,
Pour qu'à Reims il se justifie.
En province on est entêté
Que toute affaire bien ourdie,
Soit de grace, soit d'équité,
Pour le peu qu'elle soit suivie,
Doit dans quinzaine être finie;
Que, sans nulle difficulté,
Tout Ministre nous expédie.
Par mainte lettre on injurie
Ce Chanoine plus haut cité :
On lui dit qu'il n'est arrêté
A Paris, sa chère patrie,
Que par la seule volupté,
Pour ses devoirs en léthargie.
Le voilà donc décrédité,
Et dans son Chapitre noté
Pour un Agent plein d'ineptie,
Sans talens, sans capacité,
Un vrai Rossignol d'Arcadie,

Paresseux , sans sagacité ,
Sans adresse , sans industrie ;
Qui n'est d'aucune utilité
Pour le bien de la Confrairie
Qu'il a faussement prétexté ,
Pour faire avec impunité ,
Dès l'aube jusqu'à la bougie ,
Tous les jours nouvelle partie
Dans Paris , séjour enchanté ,
Et ville de plaisirs remplie ;
Que tout l'hiver & tout l'été
Le libertin n'a fréquenté
Que l'Opera , la Comédie ,
Au lieu d'être à la sacristie ;
Et malgré sa foible santé ,
En joyeuse & bacchique Orgie ,
Assis près d'Iris & Sylvie ,
Il a ri , folâtré , chanté ;
Tandis qu'en plus grave Cité ,
A Reims pour lui l'on psalmodie ;
Ou , que dans son oisiveté
N'a fait que platte rapsodie ,
Chanson badine , ou parodie.
Et tout cela s'est débité
Dans le tems qu'il leur sacrifie
Son repos , la tranquillité ,

Ses plaisirs & sa liberté ;
Que ses affaires il oublie ;
Que par le froid , le chaud , la pluie ,
Jusques à l'échine crotté ,
Il a chez vous cent fois troté ,
D'où toujours on le congédie ;
Qu'il ne s'est jamais rebuté ,
Et que sur votre courtoisie
Le pauvre homme a toujours compté.
Pour être réhabilité ,
Or donc derechef il vous prie.
Avec douceur & fermeté ,
De lui sauver l'ignominie :
De se voir bientôt dégoté
D'un emploi dont il est flatté ,
Et duquel il se glorifie ,
Malgré maint affront qu'il essuye :
Et qu'il a si peu mérité.
Car , servir sa Communauté ,
Est sa foiblesse & sa manie ,
Sa sottise & sa maladie ,
Et c'est en cette qualité
Qu'il se plaint comme un Jérémie
De votre inflexibilité.
Il est bien dur , en vérité ,
D'avoir affaire dans la vie
A des gens dont la probité

Va jusqu'à la sévérité ;
Qui sont au-dessus de l'envie ;
Que présens , ni femme jolie
N'ont jamais surpris ni tentés ;
Que complimens ni flatterie
N'ont jamais séduits ni gâtés ;
Qui n'ont ni Directeur ni mie ,
Et qui de la regle établie
Ne se sont jamais écartés .
Ni pour ami ni pour amie ;
Qui , qu'on les flatte ou que l'on crie ,
Conservent leur égalité .
Du moins en faveur d'Uranie .
Qui fait là votre apologie ,
Ayez pour moi quelque bonté : .
Après avoir longtems pesté ,
Faites que je vous remercie .
Car en vain serois-je irrité ,
Et mille fois plus maltraité ,
Ma Muse sincere & polie ,
Dont vous fifflez la mélodie .
Avec si peu de charité ,
N'auroit pas la témérité
De chanter la palinodie : .
Je suis avec sincérité
Ainsi que sans cérémonie .
Votre , &c. .

Evi

E P I T R E II.

A M. LE CARDINAL DE ROHAN,

*En lui envoyant des Poires de Rousselet
de Reims.*

SEIGNEUR , c'est beaucoup de licence ,
Sans doute , pour un Prestolet ,
Que d'oser à votre Eminence
Faire un présent de Rousselet.
C'est peut être une autre imprudence ,
De joindre à ce présent follet
Vers fagotés en diligence ,
Lorsqu'il faut à votre Excellence
Des vers triés sur le volet :
Mais les Dieux mêmes qu'on encense
Reçoivent avec complaisance
Du maître , ainsi que du valet ,
Le bœuf gras , le maigre poulet.
Ayez donc la même indulgence ,
Vous qui sçavez si bien , comme eux ,
Vous faire adorer en tous lieux
Par ces graces insinuanes
Qui forcent doucement les cœurs ;
Par ces bontés intéressantes
Dont les traits sont toujours vainqueurs.

Car ne croyez que l'on vous aime
Uniquement pour votre rang
Ou pour l'éclat de votre sang :
Non , l'on n'aime en vous que vous-même.
J'ai souvent oui sur vos pas
Homme & femme dire tout bas :
Pourquoi faut-il que la naissance
Mette entre nous tant de distance ?
Quel plaisir ne feroit-ce pas
De suivre le goût qu'il inspire ,
Et de s'y livrer sans façon ;
En l'aimant , de pouvoir lui dire ,
Et de l'aimer à l'unisson !
Ces bonnes gens ont bien raison :
Certes , tout ainsi qu'eux je pense ,
Et j'ai même démangeaison ;
Mais respect m'impose silence.
C'est encor ce qu'inspireroit
Votre jeune & charmante nièce , *
Et ne fut-elle pas Princesse ,
Par tout pays on l'aimeroit.
Toujours quelque douce parole
Se joint à son air de bonté ;
On diroit qu'elle auroit été
Bien plus longtems à votre école ;

** Madame la Princesse de Soubise fille de
Madame de Carignan.*

Mais nature avoit pris ce soin :
 Car pour réussir & pour plaire ,
 On sçait qu'elle n'avoit besoin
 D'autre exemple que de sa mere.
 Quel préjugé pour les enfans
 Qui de cette illustre alliance
 Naîtront pour l'honneur de leur tems !
 Quelle doit être l'excellence
 Et le prix des fruits de Rohan
 Entrés sur ceux de Carignan !
 Ceux-ci , que j'offre à votre Altesse ,
 Sont pour vous & pour la Princesse ;
 Ils passent pour morceaux friands :
 Faites-en un juste partage ,
 Et partagez en même-tems
 Et mon respect & mon hommage.

E P I T R E III.

A U N A M I.

*L'Auteur écrivit de Saverne , petite ville
 d'Alsace , à sept lieues de Strasbourg , où
 le Cardinal de Rohan avoit son Palais , qui
 est celui des Evêques de Strasbourg.*

VOICI , mon cher , en racourci ,
 Un portrait de ce pays-ci :

Une maison toujours remplie.
De grande & bonne compagnie ;
Vins exquis , mets délicieux ,
Jardins charmans & spacieux ,
Où l'art fécondant la nature ,
Fait couler une eau vive & pure ;
Un palais vaste & somptueux ,
Commode autant que gracieux ,
Où tout annonce le mérite
Du maître charmant qui l'habite ,
Et dont le goût forma ces lieux ;
D'un maître à qui rien ne ressemble ;
Dont la grandeur & la bonté
Font qu'on y voit d'accord ensemble
Le respect & la liberté ;
D'un maître qu'on ne peut connoître
Sans former pour lui mille vœux ;
Affable , rendre , généreux ,
Qui des cœurs sçait se rendre maître ,
Et qu'avec joie on voit heureux
Autant qu'il mérite de l'être.



E P I T R E I V.

A MADAME DE LA MARTELLIERE,

*Au nom de M. Monet, aujourd'hui Directeur
de l'Opera-Comique, qui dédiait à cette
Dame un petit Recueil de Chansons de
l'Auteur, intitulé la Voliere.*

LEs Belles, comme les Héros,
D'un Auteur méritent l'hommage,
Et la beauté sur nos travaux
A même droits que le courage :
Ainsi, lorsque je viens vous présenter ces airs,
Vous avez tout lieu d'y prétendre,
Et vos attraits fameux dans l'Univers,
M'en ont fait un devoir qu'il est doux de vous
rendre.

Mais, avec tout ce qu'en votre faveur
La Renommée a pu m'apprendre.,
Moi-même un jour j'eus le bonheur
De vous voir & de vous entendre.
Que vous étiez belle en ce jout !
Quel cœur n'eut pas rendu les armes !
Les yeux de la mere d'Amour
N'éclatent point de tant de charmes.
C'étoit dans un brillant séjour,

Où mille autres beautez parées,
Et sans doute ailleurs adorées
Sembloient composer votre cour,
Et paroïssioient en être outrées.
Vous fixâtes sur vous les yeux
Et de l'Amour & de l'Envie :

On remarqua dans les moins curieux
La surprise ou la jalousie.

Bientôt un concert commença :

Lors, pour entendre mieux, évitant votre vue,
Votre admirateur, l'ame émue,
Dans un coin vîte se plaça.
Quelle fut ma surprise extrême !
Vous vintes à chanter vous-même.
Alors pour la seconde fois,
Avec des armes différentes,
L'Amour nous mit tous sous vos loix.
Dieux ! quelles cadences brillantes !
Quels accords ! quelle aimable voix !
Vous joigniez, pour serrer nos chaînes,
Au talent flatteur des Sirenes
Toutes les graces à la fois.

Peut-être qu'en secret un semblable langage
Seroit téméraire & suspect ;

Mais vous rendre en public un innocent
hommage

Ce n'est que marquer le respect.

E P I T R E V.

A MONSIEUR LE MARECHAL DUC
DE RICHELIEU,

*A l'occasion d'une Lettre en vers que lui avoit
écrite M. de Voltaire sur la Statue que lui
avoient élevée les Gênois, & sur une pré-
tendue réponse qu'on dit que M. le Maré-
chal de Richelieu fit à cette Lettre.*

C HARMANT Richelieu, quel langage !
Vous êtes-vous bien consulté ,
Quand , en regrettant le bel âge
Dont vous avez tant profité ,
Vous vous recriez , quel dommage !
Se peut-il qu'un Héros enrage
De n'avoir plus cette beauté
Qu'il eut autrefois en partage ,
Et qui du sexe est l'apanage :
Quand , aujourd'hui par tout vanté ,
La gloire vous en dédomage
Par plus d'un laurier remporté ,
Et par l'unanime suffrage ?
N'êtes-vous donc pas plus flaté
Que votre nom soit exalté ,

Et qu'on ait gravé votre image
Au coin de l'immortalité ,
Comme un illustre personnage
Qu'on offre à la posterité ,
A qui l'univers rend hommage ;
Que d'avoir mille fois été
En Celadon représenté
Chez mainte coquette volage
Qui , malgré votre beau visage
Et cette occulte qualité
Dont vous faisiez tant d'égalage ,
Prévint votre infidélité ?
Dans la saison du badinage
Vous avez assez coqueté.
D'Amour vous aviez emprunté
Tous les traits & tout l'équipage ;
Mars aujourd'hui vous a prêté
Ses armes & tout son bagage.
L'Automne vient après l'Été ,
Les fleurs ne sont que de passage ,
Les fruits sont pour l'utilité.
D'Hercule , ce héros sauvage
Qui si longtems fut indompté ,
Évitez le honteux servage :
Fèriez vous avec lâcheté
De ce baton si redouté

Qui de la valeur est le gage
Et qui si cher est acheté ,
Une quenouille de ménage ?
Quand d'Achille on a le courage ,
En tout il doit être imité.
Sortez comme lui d'esclavage ,
Reprenez votre liberté :
Il vous convient bien davantage
A présent d'être respecté ,
Que de passer par vanité
Pour être le cocq du village.
De vos talens faites usage ,
Et de votre capacité.
De valeur & de fermeté
Chacun vous rend bon témoignage :
De plus d'un glorieux message
Vous vous êtes bien acquitté ;
Sentez donc tout votre avantage.
Fidèle à l'objet qui l'engage ,
Sa Muse & sa Divinité ,
Voltaire qui vous a chanté
Et célébré dans maint ouvrage ,
Et qui , pour son habileté
Vaut seul tout un Arcopage ,
Vous raille avec légèreté ;
Cet ami de la vérité

Ne l'est point du libertinage ;
Et suivant sa sincérité
Vous infinue à chaque page ,
Que dans une autre volupté
Consiste la félicité :
Le vrai héros doit être sage.

E P I T R E VI.

A M O N S I E U R D I O N I S ;

Medecin à Paris ,

*Qui avoit pris à M. l'Abbé de l'Attaignant
les rimes en ailles sur la Bataille de Fontenoy.
M. Dionis s'étoit chargé de les faire
imprimer , & ils ne l'étoient point encore
lorsque l'Auteur lui adressa cette petite
Epître. On sçait la vogue qu'eurent les rimes
en ailles lorsqu'elles furent rendues publi-
ques. On les trouvera dans ce Recueil
après les Epîtres.*

N'AURAI-JE donc point de nouvelle
De ces pauvres petits enfans
Dont vous aviez pris la tutelle ,
Et qui devoient dans peu de tems ,
Aidés de votre bienveillance ,
Paroître & briller au grand jour ?
Leur a-t-on joué quelque tour ?

Ont-ils trouvé mauvaise chance ?
Le plus gentil des Medecins ,
Pour l'honneur de la medecine ,
Ne doit souffrir qu'on imagine
Qu'ainsi l'on meurt entre ses mains.
Mais , direz-vous , ce sont fornettes ;
Je devois m'attendre à leur sort :
Les enfans des mauvais Poëtes
Meurent tous de leur belle mort.
Soit , j'en ai vu du même pere
Presque morts nés , j'en fais l'aveu ;
Mais ceux-ci promettoient un peu ;
Ils avoient certain caractère
De gentillesse & de gaité :
Puis le sujet devoit suffire
Pour les sauver & les conduire
Tout seul à l'immortalité.
Quoiqu'il en soit , cher Esculape ,
Que leur papa vous voye au moins :
Il a confiance en vos soins
Autant qu'aux prieres du Pape.



E P I T R E V I I .

A M. LE DUC DE NIVERNOIS,

*De qui l'Auteur n'étoit point connu ; mais
ayant lu son discours de réception à l'Académie
Françoise , M. l'Abbé de l'Attaignant
en fut si charmé , qu'il lui adressa
cette Epitre anonyme.*

C'EST la commune expérience
Qu'on ne peut tout sçavoir à fond ,
Et que dans plus d'une science
On ne sçauroit être profond ,
Qu'il est impossible qu'on prime
Ensemble dans plus d'un metier ,
Lorsqu'on veut atteindre la cime
Qu'il faut s'y donner tout entier.
Je vois aujourd'hui le contraire ,
Aimable Duc , quand je te vois
Courir une double carrière
Et briller en tout à la fois ,
Soit dans la paix , soit dans la guerre ;
Tantôt dans le sentier de Mars
Marchant sur les pas des Césars
Et de tes ancêtres illustres
Dans l'âge à peine de six lustres ;

Tantôt dans celui d'Apollon ,
Quand je vois qu'au sacré vallon
Tu viens d'obtenir une place
Parmi les successeurs d'Horace ,
De Virgile & de Cicéron ,
Dont tu suis si bien chaque trace ,
Que tantôt tu prens avec grace
Le Luth badin d'Anacreon ;
Témoins ces vers qui de ta veine
Couloient avec facilité ,
Tandis que la fièvre inhumaine
Altéroit si fort ta santé :
Dans cet état d'infirmité
Où d'autres penseroient à peine ,
Qu'on est heureux & qu'il est beau
De sçavoir ainsi faire éclore
Des fleurs , & d'en semer encore
Jusques sur le bord du tombeau !
Tantôt imitant l'élégance
Du grand maître des orateurs ,
Tu sçais par ta mâle éloquence
Charmer le goût des auditeurs ,
Témoin ce remerciement sage
Prononcé si modestement ,
Et débité si noblement
Devant l'illustre Aréopage

Qui

Qui t'avoit donné son suffrage
Avec tant de discernement.
Tu rassembles dans ta personne
Tout ce qu'ils partagent entre eux :
Tu joins aux talens précieux
Qu'un parfait mérite assaisonne ,
L'éclat du rang & des ayeux ;
Et lors qu'Apollon te couronne ,
Généreux & brave guerrier ,
Tu te rends digne que Bellone
Te couvre d'un nouveau laurier.
Non moins sçavant dans l'art de plaire ,
Tendre & galant dans tes loisirs ,
Tu sçais dans le sein des plaisirs
Cueillir les mirthes de Cythere.
Sur ce que dit si joliment
Un Prélat fameux en Sorbonne , *
Que ta grande ame , qui s'étonne
D'être logée étroitement ,
Vouloit avec impatience
S'échapper de ton maigre corps ,
Et qu'elle étoit presque dehors
Quand survint ta convalescence ;
J'imagine qu'il en tient trois
Ce corps plus mince qu'une nue ,
Et que c'est ce qui t'extenue ,
D'avoir tant d'ames à la fois.

* *Feu M. Languet, Archevêque de Sens.*
Tome I.

E P I T R E VIII.

A M O N S I E U R R E N A R D ,

Medecin ,

Qui avoit guéri l'Auteur.

C'EST à bon droit que chacun drape
Nos Medecins , dont la plûpart
Moins infaillibles que le Pape ,
Décident souvent au hazard :
Mais au moindre mal qu'on atrape ,
Pour eux on n'a que trop d'égard.
De leur babil je ris sous cape ,
Surtout de certain papelard ,
De la Mort vrai Porte-étendard ,
Qui m'eût envoyé sous la trape
Suivant les regles de son art ,
Bien entortillé d'une nappe ,
Si j'eusse cru ce vieux satrape
Qu'on fesseroit pour un patard. *
J'écoute comme un chien qui jappe
Le Grec d'un pareil babillard.
Un seul à ma critique échappe ;
Je lui dois même un temple à ma part.

* M. D... Medecin avare.

Déjà la Mort , au nez camard ,
Cette Déesse qui tout happe ,
Et qui sans distinction frappe
Le Roi , le Berger , le Soudart ,
Le Moine pieux de la Trape ,
L'Indévor , l'Enfant , le Vicillard ,
Avait entrouvert sa soupape ,
Et me lançant un fier regard ,
Tiroit sur moi son cruel dard :
Il m'a rendu sain & gaillard :
Le mal à la racine il sape ,
Et par ses soins on en réchape
S'il n'est point appelé trop tard.
Je le soupçonne être Esculape ,
De Serpent devenu Renard.

E P I T R E I X.

A MADEMOISELLE DE NAVARRE ;

*Devenue depuis , Marquise de Mirabeau , &
morte à Avignon.*

Vous m'ordonnez de vous écrire ,
Et de si bon cœur j'obéis ,
Que sans avoir rien à vous dire ,
Dans le moment je vous écris ,
G ij

Non lettre de galanterie ;
Vous sçavez que j'ai fait serment
De vous aimer toute ma vie ,
Sans jamais être votre amant :
Non lettre de cérémonie ;
Je fais trop mal un compliment ,
Et vous en jugez aisément
Par cette façon peu polie
De vous dire la vérité ,
Et de choquer la vanité
De Demoiselle si jolie ,
Si célèbre par ses appas ,
Par ses talens & par ses graces ,
Dont mille amans suivent les traces ,
Et qui , pour rien , ne voudroit pas
Manquer une seule conquête ,
Fut-ce un magot , fut-ce une bête ,
Fut-ce un matin , fut-ce un roquet ;
Qui , toute couverte de gloire ,
Croiroit son triomphe imparfait
Après la plus belle victoire ,
Si le plus petit freluquet
Osoit s'échaper de sa chaîne.
Ho bien ! vous en aurez menti ;
Par ma foi vous êtes trop vainc.
Prenez sur ce votre parti ;

Pour moi je brave tous vos charmes.
Je rends justice à vos attraits ;
Mais ils ne me feront jamais
Éprouver de tendres alarmes.
Triomphez de tout l'univers ;
Je le verrai sans jalousie ,
Et ne porterai point envie
A ceux qui seront dans vos fers.
Ne devoit-il pas vous suffire
D'avoir soumis à votre empire
Ce vainqueur , ce fameux héros , *
Le plus grand du siècle où nous sommes ;
Et faut-il au plus grand des-hommes
Donner de si minces rivaux ?
Je vous l'ai dit & le répète ,
Ne fut-ce que pour le venger ,
Fissiez-vous tout pour m'engager ,
Bien loin de vous conter fleurette ,
Je renouvelle mon serment ,
Sans fadeur ni galanterie ,
De vous aimer toute ma vie
Sans jamais être votre amant.

* *M. le Maréchal de Saxe.*

E P I T R E X.

A L A M E M E

Dont l'Auteur feint ironiquement d'être amoureux.

AIMABLE objet de mon martire,
Si vous ne plaiguez mes tourmens,
Tout au moins écoutez sans rire
Le récit des maux que je sens.

Pour vous engager à m'écrire,
Car c'est votre plus beau talent,
Je vais m'efforcer de vous dire
Ce que je sçai de plus galant.

Je vais vous peindre la souffrance
Et tous les cruels changemens
Qu'éprouve pendant votre absence
Le plus sincere des Amans.

Depuis qu'il vous sçait en Champagne,
Paris lui semble inhabité :
Mais vous sçavez qu'à la campagne
Chacun s'en va pendant l'Été.

Le Rossignol de ce bocage
Depuis votre départ s'est tû ;
Mais il interrompt son ramage ,
Dit-on , si-tôt qu'il a pondu.

La rose se fanne & s'efface ,
Et perd ses plus belles couleurs ;
Mais l'œillet revient à sa place ,
Et l'on voit naître d'autres fleurs.

Tout plein de ma douleur amère ,
Quand je vous vis vous éloigner ,
J'allai tout droit à la rivière ;
Mais je ne fis que m'y baigner.

Le lendemain je fus malade :
Mais , si j'en crois Monsieur Purgon ,
Ce n'étoit qu'un peu de salade
Dont j'eus une indigestion.

Toutes les nuits , plus chaud que braise ,
Je ne dors non plus qu'un Lutin ;
Il est vrai que mainte punaise
Y contribue , & maint cousin.

Le jour cherchant à me distraire
Du chagrin de ne vous voir plus ,

Je me partage , à l'ordinaire ,
Entre la bouteille & Vénus.

Je ris , je chante , je badine ,
Et le tout sans discrétion ;
De peur que quelqu'un n'imagine
D'où me vient mon affliction.

Mais ni Vénus , ni la bouteille
Ne vous chassent de mon esprit :
Je crois vous voir quand je sommeille ;
Et j'y pense sur-tout la nuit.

Encore cette nuit dernière
J'étois charmé ; je vous trouvois
Fidelle , constante & sincere :
Pardonnez-le moi ; je révois.

Vous voyez , ô beauté charmante ,
Que ce cœur tout rempli de vous
Vous aime presque autant absente ,
Que quand vous êtes près de nous.



E P I T R E X I.

A MADemoiselle DE MARV...

DOù vient en moi ce changement
Qui m'a rendu si difficile ?

Je ne vois rien dans cette Ville ,

Qui puisse me plaire un moment.
Paris , en beautés si fertile ,Où tout me paroïssoit charmant ,
N'a plus pour moi d'amusement ,
Et me semble un désert stérile.

Tout me déplaît présentement ;

Je ne sçaurois être tranquile ;

J'aime à rêver profondément ;

Je ne parle que rarement ,

On ne reconnoît point mon stile

Ni mon joyeux tempérament.

Pour tous les plaisirs si facile ,

Si je ris , quoique rarement ,

Ce n'est point naturellement.

On dit que mon mal vient de bile ;

Mais certain Docteur plus habile

Dit que j'aime trop fortement :

Ma Philis , vous sçavez s'il ment.

E P I T R E XII.

A M A D A M E

LA BARONNE DE BASOCHÉ,

*Sœur de l'auteur, au sujet de deux de ses
filles qui par devotion, ne vouloient point
se marier.*

QUOI ! mes deux nièces sont dévôtes ?
Où diable ces petites sortes
Ont elles pris ce travers-là ?
Ce n'est leur oncle , ni leur mère
Qu'elles imitent en cela.
Pour moi j'ai prouvé le contraire ;
Cependant j'estime & révere
La sagesse , & la piété ;
Mais je hais toute extrémité ;
Tout excès vise à la folie.
Je veux qu'une fille jolie
Sçache qu'elle l'est , sans fierté ;
Qu'elle ait pour la société
Des graces sans minauderie ,
Des façons sans coquetterie.
Sans avoir un air affecté ,
Trop arrangé , trop apprêté ;
Je ne veux pas qu'elle s'oublie

Dans la crasse & la saleté :
La pudeur & la modestie
Même exigent la propreté.
Je veux qu'à l'Eglise elle prie
Avec respect, humilité ;
Mais qu'elle chante en compagnie,
Et parle avec facilité.
(L'aisance & la légèreté
Différent de l'étourderie.)
Qu'à la bonne plaisanterie
Elle se prête avec gaieté ;
Car on peut, sans effronterie,
Avoir moins de timidité :
Trop de honte a l'air hébété.
Si quelque indiscret éventa,
Sur le fait de galanterie,
Osoit avec témérité
Hazarder quelque liberté,
Sans trop faire la rencherie,
Ni s'armer de sévérité,
Et sans cesser d'être polie,
D'un seul regard de dignité,
Un homme est plus déconcerté
Que quand on clabauda & qu'on crie.
Enfin, dans un juste milieu
Toutes les vertus ont leur place ;

Jamais rien de trop , ni trop peu :
Tout le reste n'est que grimace.
Mais à quoi servent mes leçons ?
Elles n'ont qu'à suivre vos traces ,
Imiter toutes vos façons ,
Pour joindre à la vertu les graces.
Vous qui sçûtes si bien remplir
Les devoirs du Christianisme ,
Vous avez sçu vous garentir
Des scrupules du cagotisme.
Vous possédiez cet art charmant
Dès votre plus tendre jeunesse ,
D'unir les ris & l'enjouement
A la plus exacte sagesse.
Quand on sçait se faire estimer ,
Il n'est pas deffendu de plaire ;
On doit même se faire aimer ;
Et vous le sçaviez si bien faire ,
Que sans vous piquer de beauté ,
Et par une innocente adresse ,
Vos graces , votre gentillesse
Sur les belles l'ont emporté ;
Et que vous l'emportez encore
Par cet air d'affabilité ,
De franchise & de vérité ,
Qui fait que chacun vous adore.
Vous aviez le talent flatteur ,

Le goût , la voix d'une Sirene ;
Vous chantiez sans art & sans peine ,
Bien moins à l'oreille qu'au cœur ,
Sans prendre le ton d'une Aétrice ,
Ni l'air honteux d'une Novice ,
Et sans trop de timidité ,
Avec aisance & liberté.

Quand il falloit un air bachique ,
Vous ne chantiez point un *flon flon* ,
Et n'entonniez point un Cantique
Quand on vouloit une Chanson.

Pardonnez ce panégyrique
Que sans dessein de vous flatter ,
J'ai fait seulement pour vos filles
Qui sont aimables & gentilles ;
Mais qui devroient vous imiter
Pour l'être encore d'avantage.

Car il m'est ici revenu

Que ce sont dragons de vertu ,
Mais d'une vertu si sauvage ,
Qu'on ne peut les apprivoiser.

Or , peur de les scandaliser ,

J'en ai différé mon voyage ,

Et n'en ai point d'autre raison ,

Sinon que par comparaison ,

Moi qui devrois être plus sage ,

On me prendroit pour un démon.

Puis Monsieur gronde. En vérité
Tout le tort est de mon côté ,
Et les battus paieront l'amende.
Vous avez raison ; je me tais :
J'aurois dû tenir ma promesse ;
Mais vous connoissez ma tendresse ;
Et n'en pouvez douter jamais ;
Et vous sçavez que ma paresse
Est comme la votre , à peu près.
Ainsi , ma sœur , plus de reproche ;
Demeurons quitte & bons amis :
Désormais quand j'aurai promis ,
Je n'aurai plus d'excuse en poche ;
Cependant je ne promets rien
Car , malgré moi , je pourrois bien
Trouver encor quelque anicroche.
Mais à propos de cet écrit
Où je raille un peu mes deux nièces ,
Comment suis-je dans leur esprit ?
De mes petites gentillesse
Leur cœur ne s'est-il point aigri ?
Les Dévotes sont une espece
Qu'on n'offense point à crédit.
J'ai bien peur que de ma sagesse
Elles n'ayent mince opinion ;
Servez-moi donc de caution ,

Et repetez leur bien sans cesse
Que j'appelle *Dévotion* ,
Certaine pieuse foiblesse ,
Scrupule & superstition ;
Que c'est-là ce que je critique ,
Et non des vertus la pratique
Dont je fais bien distinction ;
Non cette piété sincère ,
Pour qui j'ai vénération ;
Qui n'est farouche ni sévère ;
Qui loin de rebuter , doit plaire ,
Et n'a point d'ostentation.
Encore un coup , ma Sœur très-chère ,
Défendez-moi par charité ,
Près de ces saintes Demoiselles :
Car j'imagine qu'avec elles
Je n'ai pas trop bien débuté ;
Et d'ici je crois les entendre
Se dire , notre oncle l'Abbé ,
A ce que nous pouvons comprendre ,
Prêche à table mieux qu'au jubé ;
Ses sermons sont des chansonnettes ;
On sçait combien il en a faites ;
Prenons bien garde à nous , ma Sœur :
Il viendra nous prêcher l'erreur
Ce prédicateur de ruelles ,

Cet anti-directeur des belles.
Avec des préjugés pareils ,
Jamais mes plus sages conseils
Serviront-ils de quelque chose ?
Si par hazard je leur propose
De prendre un époux de ma main ,
Le prétendu fut-il aimable ,
Et le mariage sortable ,
Confondant l'Amour & l'Hymen ,
On dira *non* , sans examen :
Elles ~~me~~ craindront comme un diable ;
Comme excommunication
Fuiront ma bénédiction.
J'eus pourtant une niece en Brie ,
Dont j'ai fait le nœud conjugal ,
Qui ne s'en trouve pas trop mal ,
Et tous les jours m'en remercie.
Je reçois dans le même instant
Du mari lettre très polie ,
Et par laquelle il me convie
De tenir son troisième enfant.
Jugez si j'ai la main heureuse.
Si l'exemple les séduisoit ,
Que mon ame seroit joyeuse !
Mais si l'avis les offensoit ,
Si leur piété scrupuleuse ,

De faire un enfant avoit peur ,
Quoiqu'en tout bien , en tout honneur ,
Après tout , ce sont leurs affaires :
Je me tais , craignant leur courroux ,
Et je me recommande à vous
Ainsi qu'à leurs saintes prières.

E P I T R E X I V .

A M A D A M E

LA MARQUISE D'HEROUVILLE ,

*Qui se levoit dès le point du jour pour aller
à la chasse.*

P OURQUOI vous sauvez-vous des bras
D'un jeune Époux qui vous adore ,
Lorsque la diligente Aurore
Est encore au fond de ses draps ?
Passe qu'elle soit matinale ,
Et qu'elle quitte un vieil époux
Pour se trouver au rendez-vous
Où l'attend le jeune Cephale :
Mais vous , qui n'avez point d'Amant
Qui vous ait rendu le cœur tendre ,
Mais vous , qui voulez seulement

Donner de l'amour sans en prendre ,
Où courez-vous donc si matin ?
Vous sçavez qu'à certaine Abbessé
Coulange dit que la paresse *
Repose & rafraîchit le tein.
Mais que vois-je ? Une carabine ,
Et d'un chasseur tout le harnois ?
L'Amour n'a pas si bonne mine
Avec son arc & son carquois.
Vous avez l'air d'une Déesse ;
Endimion s'y méprendroit ;
Il vous prendroit pour sa Maitresse ,
Si ce Berger vous rencontroit.
Mais quelle est votre erreur extrême
De courir par monts & par vaux ?
Quitte-t-on un Époux qu'on aime
Pour tirer sa poudre aux moineaux ?
Laissez , Iris , laissez ces armes
Qui ne sont point faites pour vous ;
C'est de vos yeux remplis de charmes ,
Que doivent partir tous vos coups.

** Voici le Couplet de Coulange.*

BELLE Chanoinesse
De Saint Augustin ,
Vous vous levez trop matin :
Un peu de paresse
Rafraichit le tein.

ÉPI TRE XV.

A MADAME DE CAILLY,

En lui envoyant des Gands de Franc-Maçons.

SIL est quelque secret pour être aimé de
vous ,

Qui que ce soit qui me l'apprenne ,

Je suis prêt de les tenter tous ,

Et n'y plaindrai ni mon tems ni ma peine ;

Voici des gands que l'Ordre Franc-Maçon

Prétend avoir la vertu souveraine

De mettre un cœur à la raison

Et de fléchir une inhumaine.

Essayons-en , quoique je sente bien

Que ceci n'est qu'une chimere ;

Que Talismans & filtres n'y font rien ,

Et qu'est trop sot, quiconque espere

De réussir par semblable moyen.

Il est bien vrai, ce n'est point un mystere ;

Et ceux qui vous ont vûe en sont persuadez,

Qu'il est un sur secret pour plaire ;

Mais que l'on n'acquiert point , & que vous
possédez.

E P I T R E X V I.

A L A M E M E ,

En lui envoyant le Tablier de l'Ordre.

EN F I N , voilà ce fameux Tablier
Qui rend heureux , dit-on , tout Chevalier
De qui le reçoit sa Princesse.
Autour de vous , vous l'allez donc lier ,
Et vous riez de la foiblesse
Des idiots qui sortement
Y croient de l'enchantement.
Vous avez raison , ma Déesse ;
C'est vous , aimable enchanteresse ,
De qui je connois le pouvoir
De tout charmer , qui lui ferez avoir
Cette vertu : sa puissance est bien sûre ,
Puisqu'il va recéler & couvrir désormais
Tous les trésors de la nature ,
Autant d'appas & de charmes secrets
Que de Vénus en cacheoit la ceinture.



E P I T R E X V I I .

A M A D A M E D E C H E R Y .

*En lui envoyant les Vers qu'elle avoit demandés
à l'Auteur.*

MON amour propre est bien flatté
D'un suffrage comme le vôtre ,
Et je voudrois , en vérité ,
Vous plaire plutôt qu'à tout autre
Mais n'est-ce point un compliment
Dicté par votre politesse ,
Plus que l'effet d'un jugement
Dont je sçai la délicatesse ?
Avec votre air & votre esprit ,
Facilement on se fait croire ,
Sur tout quand ce que l'on nous dit
Intéresse un peu notre gloire.
Vous seriez-vous moqué de moi ?
Avouez-le de bonne foi :
L'Amour est beau , mais il est traître ,
Et vous lui ressemblez peut-être .
Déjà vous avez ses appas ;
En badinant souvent il pique ;
En ceci ne l'imitiez pas ,
De grace , au moins , point de critique.

ÉPIQUE XVIII.

A MADAME BLOT,

*Femme d'un Avocat au Conseil. Elle avoit
fait une légère critique de quelques vers
de l'Auteur.*

VOTRE Muse, sans me connoître,
M'a déjà lancé quelques traits ,
Et vous m'épargnez peut-être,
Quand vous m'aurez vû de plus près.
Mais de quoi viens-je ici me plaindre :
Dois-je espérer d'en être mieux ?
Non , non , les traits les plus à craindre
Sont ceux qui partent de vos yeux.

Momus , & le Dieu de Cythere
Vous prêtent chacun leur carquois ;
En badinant , & sans colere ,
Leurs traits s'échappent de vos doigts ;
Mais , s'il faut vous parler sans feindre ,
Momus ne doit point vous armer :
Avec ses traits on se fait craindre ,
Avec ceux de l'Amour vous vous faites aimer.

ÉPIQUE

ÉPITRE XIX.

A UN AMI,
SUR L'AMOUR.

OUI, c'est une grande folie,
Cher ami, que d'être amoureux ;
Mais (conviens en entre nous deux ,)
C'est de toutes la plus jolie.
Cette ivresse , cette manie
Fait un état délicieux ;
Je trouve qu'elle déifie :
Avec une fidelle amie
Par-tout on se croit dans les cieux ;
Loin de porter aucune envie
A la félicité des Dieux ,
On ne craint que leur jalousie ,
Et l'on se croit plus heureux qu'eux.
N'aime-t-on plus ? Tout nous ennuie ;
Soi-même on devient ennuieux.
J'ai connu cette maladie ;
J'ai ressenti de tendres feux ;
J'étois animé par les yeux
De mon inconstante Silvie ;
En rose elle eut changé l'ortie ;

Tome I.

H

Elle embellissoit tous les lieux ;
Et , versé par sa main chérie
Entre les Plaisirs & les Jeux ,
Le plus maussade vin de Brie
Me paroïssoit plus précieux
Que le Nectar & l'ambrosie.
J'étois fou , mais j'étois joyeux ;
Je suis sensé , mais sérieux
Jusques à la mélancolie.
Mon esprit n'a plus de faillie ,
Et mon cœur sent un vuide affreux ;
Tout me paroît fastidieux.
Pour sortir de ma léthargie
En vain je lis & j'étudie.
Tous les Auteurs les plus fameux ;
Dans toute leur Philosophie
Je ne vois rien que de douteux.
Ma raison , ce guide amphibie ,
Avec son flambeau ténébreux ,
Me mene en des chemins scabreux ,
Tantôt m'approuve , tantôt crie ,
Tantôt elle me rend impie ,
Et tantôt superstitieux ;
Et ma conduite réfléchie
N'est plus qu'un cercle vicieux.
Je l'avoue , & te le confie ,

Je regrette mes premiers nœuds ;
Et quelle que soit l'énergie
De tes conseils judicieux ,
Oui , j'aimerois mille fois mieux
De l'amoureuse frénésie
Eprouver les transports fougueux ,
Que le flegme triste & fâcheux
De la froide misantropie.
Mais en vain je forme des vœux ;
Je sens bien que je suis trop vieux
Pour jamais aimer de ma vie ,
Je voudrois , & je ne le peux ,
Aimer jusqu'à l'idolâtrie.
Car l'excès seul nous rend heureux ,
Et l'excès seul nous justifie.

E P I T R E X X.

A U N. A M I.

*Qui avoit proposé ce Cas : sçavoir si une femme
qui avoit promis à son Amant de l'aimer
tant qu'il existeroit, pouvoit le quitter quand
en existant toujours , il n'existoit plus.*

A PRES avoir bien consulté
Sur votre Cas de Conscience ,
Nos Casuistes d'importance

H ij

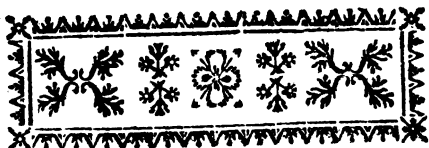
Et de renom accrédité ,
Surtout ce Docteur si vanté
Dont vous connoissez la science ,
L'esprit & la solidité ,
Le mérite & l'expérience :
Voici , de mainte conférence ,
Ce qu'enfin il a résulté ,
Et ce que tous en conséquence ,
D'un même avis ont arrêté.
Celle qu'ici je nomme Hortense ,
Et qui par serment répété ,
A son Ami le mieux traité
Avoit promis persévérance ,
Et de l'aimer avec constance
Autant qu'il auroit existé ,
A pu , sans infidélité
Et sans faire la moindre offense ,
Le changer & l'avoir quitté ,
Dès que par quelque infirmité
Il a perdu son existence :
Car ce mot , bien interprété ,
Ne veut dire que consistance ,
Signe de vie & de santé ;
Et si grande est la différence
D'être , comme il avoit été ,
Plein d'ardeur & d'activité ,

Ou dans cet état d'indolence ,
De repos & d'oïfiveté ,
Que c'est n'être qu'en apparence ,
Et rien dans la réalité ;
C'est être défunt par avance ,
Et mort à la société
Or je crois que cette Beauté
Qu'à Paris tout le monde encense ,
Qui surprie votre liberté ,
De cette même façon pense ;
Que l'Amant qui n'a plus d'essence ,
Par elle est bientôt rejeté.
Ainsi , mon cher , de ce côté
Perdez toute folle espérance ;
Et même de sa cruauté
Ayez quelque reconnoissance :
Car si , par curiosité ,
Son cœur avoit été tenté
De votre belle corporance ,
Et pour peu qu'elle en eut taté ,
Je prévois votre décadence ;
Et dans sa cour en vérité ,
Soit raison , soit légèreté ,
Vous feriez courte résidence.
Imitez ma sincérité ;
Jugeons-nous avec équité :

A mesure que l'on avance ,
On sent son incapacité.
Nous avons , dès l'adolescence
Jusques à la virilité ,
Fourni nos preuves de vaillance ,
Et même de témérité :
Il est tems qu'avec bienfaisance
Nous nous retirions en silence ;
Après avoir un peu pesté ,
Je prens mon mal en patience.
Ami , faisons avec prudence
Vertu de la nécessité :
N'est-il donc d'autre volupté
Que celle de la jouissance ?
Dans cet état d'indépendance ,
On a plus de tranquillité.

Fin du Livre troisième.








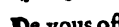
ÉPITRES.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉPITRE I.

AU ROI DE PRUSSE.

*Lorsque les Poësies de M. l'Abbé de l'Attai-
gnant parurent imprimées en deux volumes
sous le titre de Pièces dérobées à un Ami,
il en envoya un exemplaire au Roi de Prusse,
accompagné de l'Épître qui lui est ici adres-
sée. Toutes celles qui composent ce quatrié-
me Livre paroissent aujourd'hui pour la
premiere fois réunies dans un Recueil.*

 L seroit téméraire à moi,
 SIRE, si vous n'étiez qu'un Roi
 Et qu'un Héros recommandable,
 Admiré dans tout l'univers,

De vous offrir de petits vers
Et des chansonnettes de table.

Mais vous êtes vous-même Auteur ,
De tout talent le protecteur ,
Et qui p us est , un homme aimable ,
Et grand & bon tout à la fois ;
Dans l'histoire ni dans la fable ,
Parmi les Héros & les Rois
Vous n'avez pas votre semblable.
Or si , malgré les embarras ,
Ce grand Roi quelquefois s'amuse ,
Et pourquoi ma petite muse
Ne l'amuseroit-elle pas ?
Mais , dira-t-on , quand la victoire
Peut lui laisser quelque moment
Sans rien dérober à sa gloire ,
N'a-t-il pas d'autre amusement ?
N'a-t-il pas son ami Voltaire ? *
Je dirois presque son Confrère ,
Mais en Apollon seulement ,
Pour l'amuser plus dignement
Et plus noblement le distraire ?
Je ne soutiens pas le contraire ;
Je connois cet illustre Auteur ,
Et je suis son admirateur.
Sans contredit , sur le Parnasse

* Cette Epitre fut faite en l'année 1751.
& M. de Voltaire ne quitta Berlin que deux
ans après.

Il remplit la premiere place.
Mais cet Écrivain si sçavant
Qu'en tout & par tout on admire,
D'Apollon même avec la lyre
Peut par fois n'amuser pas tant :
Et d'ailleurs une Tragédie
Ne se lit pas dans un moment,
Au lieu qu'on chante dans l'instant
Une petite Parodie ,
Un Vaudeville , une Chanson
Pour égayer & faire rire.
Or vous jugez vous-même , Sire ,
Combien je serois enchanté ,
Si par un Roi j'étois chanté ;
C'est tout le bonheur où j'aspire
Qu'un souris de Sa Majesté.



EPIQUE II.

DE MONSIEUR MARTINEAU
A L'AUTEUR.

M. Martineau, Conseiller au Présidial de Sens, avoit été au Palais pour y faire emplette de quelques brochures nouvelles. On lui présenta les Pièces dérobées qui ne faisoient que de paraître, & qu'il n'avoit pas encore lûes. Il les acheta, on fut enchanté; & le lendemain il envoya à l'Auteur l'Epitre suivante qu'on ne rapporte ici, que parce qu'elle fera mieux entendre la réponse que lui fit M. l'Abbé de l'Anagnant, dont les ouvrages sont si bien caractérisés dans cette Epitre.

APPRENEZ-MOI, Muse chérie,
D'un Livre avoué d'Apollon,
Par quel excès de modestie
A-t-on supprimé votre nom ?
On trouve en tout ce que vous faites
Du bon, du fin, du délicat ;
Vous pouviez d'un nouvel éclat
Décorer les plus grands Poètes.
De l'esprit & du sentiment
Vous faites un charmant mélange.

Que vous badinez finement !
Que de sel & que d'agrément
Affaïsonne votre louange
Quand vous célébrez le beau feu
Qu'inspire ou Glycere ou Thémire !
D'Anacreon & de Chanlieu
Il me semble entendre la lire.
Muse , que vos accens sont doux !
C'est bien vainement que la mere
Chercheroit son fils à Cythere ;
Il est alors auprès de vous.
Chantez-vous le jus délectable ?
C'est l'encens le plus agréable
Que Bacchus reçoive ici-bas ;
Et même il a dit sur le Pindé
Qu'il en faisoit autant de cas
Que de ses conquêtes de l'Inde.
Votre variété me plait ;
Vous nous donnez mêlez ensemble
Ode , Epitre , Fable , Couplet ;
C'est un patterre qui rassemble
Le Jasmin , la Rose & l'Œillet.
Enfin en lisant votre ouvrage ,
Épris de vos rians apas ,
Je m'écriois à chaque page :
Pourquoi ne vous nommez vous pas ?

R É P O N S E

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT

A M. MARTINEAU.

EMBARASSÉ plus qu'on ne sçauroit croire,
Comment répondre à vos doux complimens ;
Avec plaisir j'ai humé votre encens ,
Et je me sens tout boursoufflé de gloire ;
Quoi qu'avant vous toute espece de gens
Eussent loué mon soi-disant ouvrage ,
Recueil de vers & de couplets galans ,
Sans pour cela me flater d'avantage.
J'apréciois de chacun le suffrage ;
Je me disois ; ceux-ci sont mes parens ;
Leur compliment est de stile & d'usage.
Ceux-là ce sont des amis indulgens ;
Le préjugé fait tenir ce langage.
D'autres étoient des cœurs reconnoissans ,
Ou mainte Iris , héroïnes du tems ,
Qui de ma Muse avoient reçu l'hommage ,
Et se croyoient célébrés par mes chants ;
Et par ainsi leurs applaudissemens

Pour moi n'étoient arrêts d'Aréopage.
Mais quand quelqu'un que je ne connois
brin ,
Et que j'aurois grand desir de connoître ,
Dans l'art des vers qui paroît être maître ,
Vante les miens sans motif ni dessein ;
De son encens ma foi le moindre grain
Fait son effet , & peut tourner la tête ;
Car ce seroit un tour trop malhonnête
Que de tirer comme à brule pourpoint
Sur un pauvre que l'on ne connoît point.
Je veux pourtant éclaircir ce mystère ,
Et de ceci sçavoir la vérité ;
Car je craindrois de m'être trop flatté ;
Et comme dit le proverbe vulgaire ,
Que vérité se trouve dans le vin ;
Je veux vous voir chez moi le verre en main
Pour mieux juger si vous êtes sincère.



E P I T R E III.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

L'Auteur des Observations sur la Littérature moderne rendit compte au Public dans son Journal, des Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant lorsqu'elles parurent sous le titre de Pièces dérobées. L'endroit du Journal qui est ici rapporté, a donné lieu à l'Épître que M. l'Abbé de l'Attaignant adresse au Journaliste. Voici le morceau tiré des Observations sur la Littérature moderne, Tome III. pages 218 & 219.

L'Auteur de ces Poësies ne risque rien de se faire connoître. L'esprit, la légèreté, la finesse, le naturel, la naïveté, l'enjouement, tout flatte ici le goût le plus délicat; & l'on peut assurer que ces petites Pièces feront l'amusement des Lecteurs, comme l'Auteur fait lui-même l'agrément de toutes les sociétés où il se trouve. On sçait combien il est désiré, recherché par tout où l'on aime la joye & le plaisir. Son esprit fécond en saillies agréables fournit à chaque instant nouvelle matière à la gaieté, & chaque saillie devient bientôt un Couplet charmant auquel l'agrément de sa voix ajoute encore un nou-

veau prix. Nouvel Anacréon, il a charmé le vin, l'amitié & l'amour; ses Vers sont les enfans du Badinage; Bacchus a été son Apollon; la jeune Iris étoit sa Muse; une table environnée d'amis, son Cabinet ou son Parnasse. Poète & Auteur, mais par un double prodige, Poète sans fiel, & Auteur sans travail, jamais l'envie, la haine, l'animosité, la vengeance n'ont animé ses Écrits; & si ses Vers sont le fruit de ses veilles, c'est qu'il veilloit avec les plaisirs. Nés dans le sein de la gaité, ses chants n'ont été pour personne un sujet de tristesse; & sans avoir jamais rien fait que pour le moment présent, il vivra dans la postérité, où son nom sera placé avec ceux d'Anacréon, de Catulle, de Chaulieu & de Coulanges.

MON cher Abbé, j'aurois bien lieu
De m'enorgueillir de la place
Qu'entre Anacréon & Chaulieu
Vous me donnez sur le Parnasse.
A peine j'aurois eu l'audace
De m'aller mettre en rang d'oignon.
Auprès de notre ami Coulanges,
Qui, comme moi bon Compagnon,
Eut autrefois quelques louanges.
Des gens de la société

Pour de petites Parodies
Et chansons quelquefois jolies,
Que dans le sein de la gaité,
Avec aisance & liberté
Il composoit souvent à table,
Tantôt pour un convive aimable,
Tantôt sur quelque jeune objet
Qui faisoit valoir le couplet.
Mais quand un aussi grand critique,
Quand un aussi bon connoisseur
D'un médiocre & mince Auteur
Fait un si beau Panégyrique,
Par un Eloge trop flatteur
Il peut bien lui tourner la tête.
Trop d'encens, quoique délicat,
D'un sot a souvent fait un fat;
Mais ma Recette est toute prête,
Et voici mon contre-poison
Pour n'en pas perdre la raison.
Vous m'avez lû, cher Aristarque,
Avec les yeux de l'amitié :
Or l'ami jamais ne remarque
De nos deffauts que la moitié.
S'il voit des beautés au contraire,
Le préjugé qui le séduit,
Les augmente & les exagere ;

Et c'est de cet ami sincère
Le cœur qui juge & non l'esprit.
D'une Lunette à longue vue,
Qui d'un côté grossit l'objet
Et de l'autre le diminue,
Il se sert selon le sujet.

Autre Raison c'est l'indulgence
Qu'on a volontiers pour quelqu'un
Qu'on peut louer sans conséquence,
Et qui n'est le Rival d'aucun;
Pour un chansonnier dont la Muse
Badine, sans prétendre à rien,
Et qui secouant tout lien,
S'occupe moins qu'il ne s'amuse.
Voilà mon solide argument
Contre votre applaudissement,
Pour me garantir de l'ivresse.
Je sens le prix d'un compliment,
Effet de votre politesse
Plus que celui d'un jugement
Dont on sçait la délicatesse.
Mais avec d'autres, croyez-moi,
Usez-en d'une autre manière;
Vous êtes chargé d'un emploi
Pénible & dangereux à faire;

Un censeur s'impose la loi
D'être moins poli que sincère.
Il doit louer , mais sans fadeur ,
Toutes les beautés d'un ouvrage ;
Son éloge est pour un Auteur
Un aiguillon qui l'encourage ;
Au lieu qu'un encens trop flatteur
A mon avis est un outrage.
Ou l'on croit que c'est badinage ,
Ou bien ce stile adulateur
Fait imaginer au lecteur
Qu'on achette votre suffrage.
Mais quoique la fadeur du miel
Souvent deshonne un critique ,
On l'aime encor mieux que le fiel
D'une plume trop satyrique.
Si l'on compare au chien couchant
Le flatteur qui trop cherche à plaire ,
L'autre est un enragé mordant
Qu'on noyeroit dans la rivière.
Voyez votre prédécesseur ,
Le fameux Abbé Desfontaines ,
Malgré ses talens & ses peines ,
Jusqu'après sa mort en horreur.
On peut avec délicatesse
Employer les traits de Momus ;

Mais sans excès & sans abus ,
En plaisantant avec finesse.
Par un tour fin & délicat ,
Quand on badine avec adresse ,
On imite d'un jeune Chat
Les graces & la gentillesse ;
Et le critique plaît toujours
Quand il fait patte de velours.
Au lieu que l'on hait la rudesse
Et la ferocité d'un Ours
Qui d'abord emporte la piece.
Frappez donc , mais de petits coups ,
Pour éviter la secheresse ;
On réveille plus qu'on ne blesse
Lorsque l'on frappe sans courroux.
Ce qui rend sèche la matiere
Des Journalistes de Trevoux ,
C'est qu'ils ne peuvent , comme vous ,
A leur esprit donner carrière :
Comme dans un port un forçat
Ne sort jamais qu'avec sa chaîne ,
Ils sont liés par leur état ,
Et par la robe qui les gêne.
On ne sçauroit sans liberté
Écrire avec légèreté ,

Et jamais de tristes esclaves
N'ont sur leur front l'air de gaité.
Vous qui n'avez plus ces entraves,
Et dont les liens sont rompus,
Puisque rien ne vous contraint plus,
Livrez-vous à votre génie ;
Assaisonnez toujours de sel
Une sage plaisanterie ;
Que jamais rien de personnel
N'empoisonne la raillerie.
Quand vous voulez , vous préparez
Avec tant d'art une Satyre ,
Que tous ceux que vous effleurez
Sont eux-mêmes forcez d'en rire ,
Et jamais vous ne déchirez ;
Excepté dans certain voyage , *
Ceci ne soit dit qu'entre nous ,
Je vous aurois trouvé plus sage ,
Si vous étiez resté chez vous :

** Le voyage au séjour des Ombres , ouvrage de critique dont la première édition parut en deux parties , petit format , en 1748 & 1749. La seconde édition fut donnée en 1752 en deux parties in-12. avec des corrections & des augmentations considérables sous le titre de Voyage en l'autre monde , &c.*

Mais n'en parlons pas davantage.

Quelqu'un qui me plaît bien encor ,
Qui , comme vous , a pris l'effor ,
C'est FRERON , ce gentil confrere , ¶
Petillant de sel & d'esprit ;
Mais qui plairoit , sans contredit ,
Beaucoup plus , si trop de colere ,
D'antipathie & de dépit
N'animoit tout ce qu'il écrit
Contre Marmontel & Voltaire.
D'autant que malgré ce qu'il dit
Et ce que contre eux il débite ,
Et l'un & l'autre ont leur mérite ,
Et qu'il les offense à crédit.
L'un ne fait presque que de naître ,
Et par un début glorieux
S'est déjà fait assez connoître
Pour digne élève d'un grand maître ; *
Et l'autre a le front dans les cieux ;

¶ *M. Freron faisoit dans ce tems là des Feuilles périodiques intitulées Lettres sur quelques Écrits de ce tems , auxquelles à succédé l'Année Littéraire.*

* *M. Marmontel avoit fait alors la Tragédie de Denys le Tyran. Il se disoit l'élève de M. de Voltaire.*

Et quoique le critique sage
Juge sans partialité ,
L'un mérite qu'on le ménage ;
L'autre doit être respecté :
Celui qui n'est qu'à son aurore ,
Pour ses ingénieux essais
Qu'il faut aider & faire éclore :
L'autre , que l'on admire encôre ,
Pour les chef-d'œuvres qu'il a faits.
Oui , FRERON , sans cette manie ,
Seroit un critique charmant ;
Il joint au plus brillant génie
Le plus solide jugement.
Chaque ouvrage qu'il analyse ,
Est une signature exquise.

Aimables enfans d'Apollon
Qui des Muses suivez les traces ,
Et qui dans le sacré vallon
Reglez les rangs , marquez les places ,
Que rien ne trouble vos travaux
Agréables autant qu'utiles ;
Soyez toujours l'effroi des fots ,
Et le plaisir des gens habiles.
Que vos éloges soient le prix
Du vrai mérite & de la gloire ;

Etre vanté dans vos écrits ,
C'est être au Temple de mémoire.
Vous y pouvez graver les noms
Des Graffigny , * des Dubocage ; †
Leurs aimables productions
Méritent bien votre suffrage ;
Et quand , de ce sexe enchanteur
Qui nous anime & nous inspire ,
Quelqu'une y joint l'art de produire ,
On ne peut passer pour flatteur
Quelque bien qu'en en puisse dire.
Quand un bel esprit féminin
Sur l'Helicon brigue une place ,
On doit approuver son dessein ;
Et pour monter sur le Parnasse
Vous devez lui prêter la main.
Mais que votre tonnerre gronde
Contre le jaloux § qui les fronde.
Réunissez vos traits vainqueurs

* *Madame de Graffigny est l'Auteur des Lettres d'une Peruvienne & de la Pièce de Cénie.*

† *Madame du Boccage a fait un Poëme intitulé le Paradis Terrestre , & la Tragédie des Amazonies.*

§ *M... avoit fait une Satyre sanglante contre Madame de Graffigny.*

Contre tant de mauvais Auteurs
Dont aujourd'hui Paris abonde ,
Et qui , par malheur , dans ce monde ,
Ne trouvent que trop de lecteurs ,
Et peut-être d'approbateurs.
Mais quand des gens de mon espèce
Dans le loisir ou l'allegresse
Hazarderont quelques Couplets ,
Si vous les goûtez , chantez-les ;
Mais pour votre honneur , chers Critiques ,
Dans vos Feuilles Periodiques ,
Croyez-moi , n'en parlez jamais.



E P I T R E I V .

A M. L' A B B É T U R O D I N ,

Chanoine de Boulogne.

*Il avoit écrit à l'Auteur , son ancien Ami ,
pour le complimenter sur ses Ouvrages.
L'Epitre suivante est la réponse à cette
Lettre.*

A Votre Epitre singuliere ,
Aussi longue que mon Breviaire ,
Et que je n'ai pu lire entiere
Avec mon foible lumineux ,
Tant en est fin le caractère ,
Je le vois bien , mon cher Confrere ,
Vous êtes comme à l'ordinaire
Aussi badin qu'au Seminaire
Où nous courions même carrière.
Vous m'encensez d'une maniere
A m'attraper dans la visiere ,
Et l'ironie est trop grossiere ;
Louange que l'on exagere
A mon avis est vitupere .
Je pourrois m'en mettre en colere
Si je n'étois né débonaire.

Tome I.

I

Que ma Muse aisée & légère
Qu'un ami traître & téméraire
A malgré moi mise en lumière ,
Ait eu le bonheur de vous plaire
Pour quelqu'Épître familière
Ou Chançons qu'elle aura pu faire
Entre la bouteille & le verre
Pour jeune & gentille commère
Ou sur quelque joyeux compère ,
Rien n'est là d'extraordinaire.
Je pourrois vous croire sincère ,
Et m'offenserois du contraire ,
Sans quitter ma petite sphere ;
Mais m'exalter , moi , pauvre here ,
Moi chétif gibier de beuriere ,
Et me comparer à Voltaire ,
Corneille , Racine , Moliere ,
Et tant de Sçavans qu'on revere ;
C'est insulter à ma misere ,
Et battre un pauvre enfant par terre. •
M'appeller Mignon de Cythere ,
Moi qui suis laid comme un Cerbere ,
Je vous croyois d'un caractère
Et moins caustique & moins severe ,
Quoiqué vous ne valussiez guere
Dès votre saison printaniere ,

Quand vous contrefaisiez ce pere *
Qu'encore aujourd'hui l'on révere
Dans le Diocèse d'Auxerre,
Qui prêchoit en Missionnaire,
Et se tortilloit dans la chaire,
Lorsqu'il nous faisoit la priere.
Devant lui baissant la paupiere,
Vous tiriez la langue en arriere,
Et vous n'êtes pas moins vipere.
Malgré cela je requiere,
Quand à Paris aurez affaire,
Que vous veniez dans ma tanniere,
Où nous ferons frugale chere,
Mais délicate & salutaire,
Avec du vin capitulaire
Qui vaut le Baune & le Tonnerc.
J'y joindrai, s'il est nécessaire,
Pour vous quelque jeune Bergere;
Il en est ici fourmilliere:
J'en connois une pépiniere.
Nous y ferons dans le mistere,
Sur le prochain, maint commentaire,
Et que dehors il faudra taire.
Adieu. Votre amitié m'est chere.

* M. Philopal, aujourd'hui Curé au Diocèse d'Auxerre, autrefois Supérieur du Séminaire des Bons Enfans à Paris.

E P I T R E V.

A MONSIEUR DESSEAUX,

Chanoine de Reims.

*C'est le même à qui les Epîtres X. & XI.
du Livre II. sont adressées. M. Desseaux
avoit compliménté l'Auteur sur l'impression
de ses ouvrages.*

NE me donnez jamais le nom d'Auteur ;
Ce vilain nom de tout tems me fit peur.
Ce sont des gens que j'honore & révere ;
Mais peu d'entr'eux ont le don de me plaire ;
Et si souvent j'en ai vû d'ennuyeux ,
J'en ai tant vû se déchirer entr'eux ,
Et ne louant que leurs propres ouvrages ,
Faire partout de si fots personnages ,
Que ce grand nom ne sçauroit me flater.
Puis , qu'ai-je fait moi pour le mériter ?
Quelques Chançons , une petite Epitre
En mauvais vers ; seroit-ce donc un titre
Pour mériter ce mauvais sobriquet ?
Mon cher Abbé , je vous le dis tout net ,
Quand on n'en fait métier ni marchandise ,
On peut en vers dire quelque sotise
Ainsi qu'en prose , ou faire une Chançon

Sans mériter pour cela ce grand nom.
Je n'ai jamais grimpé sur le Parnasse ,
Et je serai content si l'on me place
Tout au plus bas de ce célèbre mont
Près du cocher du fleur de Vertamont.
Mes vers transmis par un ami perfide
Entre les mains d'un Éditeur avide
Sont imprimés. Je ne m'en pendrai pas ;
De cet honneur je fais fort peu de cas.
La vanité de craindre la critique
Me fiéroit mal ; & de la voix publique
Ni je ne crains , ni je n'espère rien ;
Et tout lecteur d'un coup d'œil verra bien
Que tous ces vers ne sont point un ouvrage ;
Et par les noms qui sont à chaque page ,
Qu'ils n'étoient faits pour paroître en grand
jour ;
Que l'amitié , le plaisir & l'amour
Les ont dictés ; que je n'ai voulu plaire
Qu'à mes amis ; ainsi , mon cher confrere ,
Puisque j'obtiens votre applaudissement ,
Je suis content , & le suis pleinement.



ÉPI TRE VI.

A MADAME DE GRAFFIGNY,
Auteur de la Pièce de Théâtre intitulée
CENIE.

On a prétendu dans le monde que Madame de Graffigny sous le nom de Cenie , qui est l'anagramme du mot de Niece , avoit voulu tracer le caractère de Mademoiselle de Ligniville sa Niece , aujourd'hui Madame Helvetius. Mademoiselle de Ligniville demouroit a'ors chez Mme de Graffigny. Cette Demoiselle ne le cédoit point à Cenie pour la beauté , les graces & la vertu. C'est sans doute cette ressemblance de caractère qui a donné lieu à la découverte de l'anagramme. Quoiqu'il en soit , M. l'Abbé de l'Attaignant saisit cette circonstance pour écrire à l'Auteur de Cenie l'Épître suivante.

JE reviens de ta Comédie ,
Graffigny , les larmes aux yeux ;
Que j'aime la tendre Cenie ,
Et ses sentimens généreux !

Dans son portrait que tu nous traces ,
Que de charmes , que d'agrément ,
Que de vertus & que de graces ,
Que d'esprit & de sentiment !

Quelle délicatesse extrême ;
Que d'héroïsme en tes portraits !
Ah ! qu'il faut en avoir soi-même
Pour s'exprimer comme tu fais.

C'est dans le sein de ta famille
Que tu puises des traits si beaux ;
Ainsi Mignard peignoit sa fille
Dans la plupart de ses tableaux.

Tantôt sous les traits de la gloire ,
De son Héros guidant les pas ;
Tantôt sous ceux de la victoire ,
Le couronnant dans les combats.

Ta Cénie est cent fois plus belle ,
Et tu nous la peins beaucoup mieux ;
Mais c'est qu'un plus parfait modèle
A chaque instant est sous tes yeux.

C'est un bonheur pour un grand maître
Qui peut peindre nonseulement
Son Héros tel qu'il devoit être ,
Mais comme il est réellement.

Que l'Héroïne de ta Pièce
Se fait reconnoître aisément ,

Et que *Cenie* enfin de *Niece*
Fait l'anagramme heureusement.

C'est ainsi qu'en tous tes ouvrages
Dignes de l'immortalité,
Pour tracer de nobles images,
Tu n'as jamais rien emprunté.

Si de l'adorable *Cenie*
On connoissoit l'original,
Quel cœur ne porteroit envie
Au bonheur du tendre *Clerval* ?

Mais des graces comme les *siennes*
Ne peuvent jamais se cacher ;
Jusqu'aux rives *Peruviennes*
On la trouve sans la chercher.



E P I T R E V I I.

A U N E D A M E ,

Qui apelloit l'Auteur ANACREON.

Vous m'apellez Anacréon ;
Je dois donc vous nommer Climène ;
Puisque c'est-elle , ce dit-on ,
Qui sçut l'arrêter dans sa chaîne.
Vieux comme je suis aujourd'hui ,
Il fut amant de cette belle ;
Vous avez autant d'attraits qu'elle ;
Je suis amoureux comme lui.
Il passa toute sa jeunesse
Parmi les ris & les amours ,
Et cette charmante Maitresse
Sçut le fixer sur ses vieux jours.
J'ai passé mon printemps de même
En changeant tous les jours d'objets ;
Mais aujourd'hui que je vous aime ,
Je sens que j'aime pour jamais.
Il écrit qu'une nuit en songe
Il fut atteint par Cupidon ,
A chaque pied portant du plomb.

Or , ceci n'est point un menfonge :
Le cœur rempli de tes attraits ,
J'ai fait même rêve à peu près.
Je fongeois donc la nuit dernière
Qu'Amour fans aîle , fans bandeau ,
Et qui me paroiffoit plus beau
Et moins badin qu'à l'ordinaire ,
Me mettoit en main fon flambeau ,
Aux pieds une chaîne légère :
Comme lui j'entrevois mon fort ;
Climene , ce rêve préfage
Qu'enfin ceffant d'être volage ,
Je dois t'aimer jufqu'à la mort.

E P I T R E V I I I .

A MONSIEUR LE MARQUIS DE ***

*Qui avoit envoyé à l'Auteur un Mémoire contre
la Maifon de Rohan pour des droits
honorifiques en Sorbonne.*

JE viens de lire le Mémoire
Contre la Maifon de Rohan :
Cher *** puis-je vous croire
L'auteur d'un femblable cancan.
Ne vous fuffit-il donc pas d'être

Un illustre & preux Chevalier ;
Pourquoi vouloir encor paroître
Des mortels le plus singulier ?
Comment pouvez-vous vous en prendre
Au meilleur de tous vos amis ; *
Vous , fait plutôt pour le défendre
S'il avoit quelques ennemis ?
Quel intérêt vous autorise ;
Quel motif & quelle raison ,
Lorsque vous n'avez dans l'Eglise
Aucun parent de votre nom ?
Et n'est-ce pas une chimere
Que les droits que vous demandez ?
Quel usage en pourriez vous faire ,
Quand ils vous seroient accordés ?
Voulez-vous soutenir des Thèses ?
Souvent avec beaucoup d'esprit
Vous en soutenez de mauvaises ;
Mais meilleures que cet Écrit.
Quelle fausse délicatesse
Fait que l'on vous voit érigé
En défenseur de la Noblesse
Qui ne vous en a point chargé ?
Les Montmorancy , les Tonnere ,
Enfin tous ces Grands si vantés

* M. l'Archevêque de R....

Ont-ils pris part en cette affaire ?
Non ; vainement vous les citez.
Vous descendez en droite ligne
Des Souverains , mêmes des Rois ;
Vous en êtes héritier digne
Par vos vertus & vos exploits.
Soit. Mais si les Rois vos ancêtres
Ont distingué de grands Seigneurs ,
Ceux d'aujourd'hui font-ils moins maîtres
D'accorder de pareils honneurs ?
Malgré plus d'un titre superbe ,
Ils peuvent faire grace ou non.
Le Charbonnier , dit le proverbe ,
Est le maître dans sa maison.
Un Roi l'est donc dans son Royaume ;
Et qui le condamne à son gré ,
Fait pire encor que gros Guillaume
Qui remontroit à son Curé.
Quand vous attaquez la Sorbonne ,
Est-ce d'elle qu'on tient ces droits ?
N'est-ce pas le Roi qui les donne ?
Elle se soumet à ses loix.
Laissez les Rohan sans envie
Jouer de leur gloire en repos :
Mon cher Marquis , la jalousie
N'est pas faite pour un Héros.

Puis , ces marques de préférence
Ne les ont-ils que d'aujourd'hui ?
Notre Prélat , * son Eminence ¶
N'en ont-ils pas déjà joui ?
Mais quelques droits que soient les vôtres ,
Faut-il ainsi les établir ?
Sans s'opposer à ceux des autres
Ne sçauroit-on les soutenir ?
Comme on dit que le bon Homere
Avec tout son esprit s'endort ;
En entreprenant cette affaire ,
Cher Marquis , vous dormiez bien fort.
Réveillez-vous , je vous en prie ,
De crainte qu'un sommeil trop long
Ne dégénere en létargie ,
Et n'offusque votre raison.
Quand vous attaquez qui vous aime ,
Vous suivez un conseil trompeur ;
N'agissez que d'après vous-même ;
Ne consultez que votre cœur.
Respectez la faveur du Maître ;
Méritez-en autant de lui ;
C'est le seul moyen de paroître
Bon citoyen & bon ami.

* M. l'Archevêque de Reims.

¶ M. le Cardinal de Soubize.

E P I T R E IX.

A MONSIEUR LE TOURNEUR,
*Maître de Clavecin de Madame la Dauphine
& de Mesdames de France.*

F AVORI du Dieu du Permesse,
Et dès ta plus tendre jeunesse
Élevé, nourri dans sa Cour ;
Dont chaque Muse tour à tour
Se chargea d'être la maitresse ;
Reconnois leurs soins bienfaisans :
Ces sçavantes Enchanteresses
Sans doute prévoient le tems
Que tu formerois les talens
De nos adorables Princeesses.
Oui, ce sont elles qui t'ont mis
Dans la plus aimable des places.
Puisque c'est toi qui les instruis ,
Tu peux dire, je montre aux Graces
Ce que les Muses m'ont appris.



E P I T R E X.

A M O N S I E U R N I N I N ,

*Docteur de la Faculté de Reims , Medecin de
S. A. S. M. le Comte de Clermont.*

JE vous estime & vous honore
Autant que le grand Dumoulin ;
Cependant , mon cher Medecin ,
Fussiez-vous plus sçavant encore ,
Votre art est trop obscur en soi ,
Pour que je puisse ajouter foi
A cette sublime science ;
Et que je me fasse une loi
De suivre en tout votre ordonnance.
Le plus grand bien c'est la santé ;
J'en sens le prix , je la desiro ;
Sans elle point de volupté ,
Même la vie est un martyre.
Mais que par ses regles votre art .
La conserve ou la rétablisse ,
Et que quelques fois par hazard
Il n'y porte point préjudice ,

C'est une question à part.
Tout en Medecine est système ;
Son objet n'est point évident ;
Le malade est , s'il est prudent ,
Son premier Medecin lui-même :
Il raisonne sur ce qu'il sent ;
Fions-nous-en à la nature
Si sûre dans tous ses desseins ;
Seule elle fait mieux une cure
Que tous les plus grands Medecins.
Cette mere prudente & sage
Mieux que nous connoît nos besoins ;
Et pour conserver son ouvrage
Ne néglige aucun de ses soins.
Quelque fois elle a besoin d'aide ;
J'en conviens , & je ne dis pas
Qu'il ne soit plus d'un bon remède
Utile dans de certains cas.
Mais n'employons cette ressource
Qu'à la dernière extrémité ,
Et puisons toujours à la source
De la vie & de la santé.
Aux remedes que l'art applique
Il est aisé de se tromper.
Le symptôme qui nous indique

Le mal que l'on veut extirper ,
Est quelquefois problématique.
L'on croit qu'un tel mal vient de chaud ,
Et le Medecin le suppose ;
Car le savoir c'est autre chose.
Lors loin de donner ce qu'il faut ,
On donne un poison tout contraire.
Seul le malade eut pû guérir ;
Traité dans la forme ordinaire ,
Sans un miracle il va mourir.
Le monde dans son premier âge
Connoissoit-il les Medécins ?
Les hommes plus forts & plus sains
Vivoient alors bien davantage.
Même aujourd'hui dans le village
Chez les robustes payfans ,
Où votre art n'est point en usage ,
Ne vit-on pas aussi longtems ?
Combien de nations encore
Où l'on est vigoureux & sain ,
Et chez lesquelles on ignore
Jusques au nom de Medecin ?
Les animaux de toute espece
Sans Docteurs & sans Faculté
N'ont-ils pas l'instinct & l'adresse
De mieux conserver leur santé ?
Et ceux sur qui votre art s'exerce ,

Ces domestiques animaux
Qui sont avec nous en commerce,
En sont sujets à plus de maux.
Suivant le proverbe vulgaire,
Qui vit médicalement
Et de drogues d'Apoticaire
Languit, vit misérablement.
Ces fiers Romains que l'on renomme
Furent longtems sans s'en servir;
Sous Caton le Senat de Rome
De la ville les fit bannir.
Je l'honore & je la respecte.
Cette célèbre faculté;
Mais malgré son utilité
Elle est dangereuse & suspecte;
Et quoiqu'on en puisse espérer,
J'appréhende de m'y livrer.
La Medecine & la Justice
Veulent notre bien toutes deux;
Mais en exerçant leur office
Portent un bandeau sur leurs yeux.
La Justice & la Medecine
Se ressembtent encote assez
En ce que de noble origine,
Tous biens & tous maux compensent,
Quoique toutes deux respectables.

Il n'est pas aisé de juger ,
Vû les abus & le danger
De leur pratique inséparables ,
S'il en résulte plus de bien
Qu'elles ne causent de dommage.
Ce Caton passoit pour bien sage.
Pour moi je ne décide rien ;
Mais j'en conclus que l'on doit plaindre
Les Malades & les Plaideurs ;
Parce que rien n'est plus à craindre
Que Medecins & Procureurs.
Ces grands Medecins si célèbres
Qu'on a presque divinisés ,
Combien de monumens funébres
De leurs vivant ont-ils dressés ?
Ces réputations si hautes
S'obtiennent à bien peu de frais ;
Le jour éclaire leurs succès ,
Et la terre couvre leurs fautes.
Ainsi que nos heros guerriers ,
De votre art les grands Coriphées
Devroient dans leur fameux trophées
Joindre les cyprès aux lauriers.
Celse , ce Medecin d'Auguste ,
De son tems le plus grand esprit ,
Qui raisonne toujours si juste ,

Nous dit lui-même en son écrit,
Que de son tems la Medecine
Avôit changé plus d'une fois :
Que c'est toute une autre routine ,
D'autres principes , d'autres loix.
Chez un malade aujourd'hui même
Assemblez cinq ou six Docteurs ,
Ils font de different système ,
Et se reprochent leurs erreurs.
On hésite , on dispute , on doute ,
On cite mainte autorité ;
L'un veut prendre par cette route ,
Et l'autre par l'autre côté.
Jugez de la perplexité
D'un patient qui les écoute ,
Et quelle triste extrémité.
Ce que je dis là , vos Confreres
Le confesseront volontiers ;
Et j'en ai vû des plus sinceres
S'en plaindre eux-mêmes les premiers.
Cependant le malade paye
Bien cher la Consultation ,
Qui sans rien décider l'effraye.
Or , quelle est leur conclusion ?
Presque toujours une saignée ,
Fussé pour la dixième fois ,

Jusqu'à ce qu'il soit aux abois ;
Telle est la méthode enseignée
Dans toute l'École aujourd'hui :
Ainsi l'on prépare l'athlète :
Loin d'animer la force en lui ,
Par la saignée & la diète ,
On vous l'extenuë , on l'abat
Pour le disposer au combat
Du mal & de la Medecine
Qui par leurs efforts violens
Caused une guerre intestine
Dont les frais sont à nos dépens ,
En font souvent notre ruine.
Mais quand les maux sont compliqués ,
Quand les remedes appliqués
Les uns aux autres sont contraires ,
Quel guide conduira les pas
De ces aveugles émissaires ?
Ou ne se détruiront-ils pas
S'il font mal leur obédience ,
S'ils se trompent de numero.
Jugez de quelle conséquence
Devient alors le qui proquo.
Vous me direz par prophétie ,
Que malgré ce bel argument
On me verra bien sûrement ,

Dès la première maladie ,
Dire & penser tout autrement ,
Et chanter la palinodie ;
Je n'en disconviens nullement ;
Mais c'est la raison , la sagesse
Qui dictent actuellement
Ce solide raisonnement ;
Alors ce sera la foiblesse
Qui me fera dire autrement :
Et je répons à ce reproche
Que quand le mal est violent ,
Et quand on se noye , on s'accroche
Où l'on peut , même au fer brulant ;
Que lorsque la crainte la trouble ,
La raison n'a plus de pouvoir ,
Et que l'on joue à quitte ou double
Lorsque l'on est au désespoir. .
Qui ; notre foiblesse est la cause
Que votre art est tant en crédit ,
Et la crainte sans contredit ,
Fit seule votre apothéose.
Et ce que disoit Cicéron
Jadis des Prêtres , des Augures
Qui ne vivoient que d'impostures ,
Avec tout autant de raison
De vos Confreres peut se dire.

Car je suis tout aussi surpris
Que deux Medecins dans Paris
Pussent se rencontrer sans rire ;
Sachant eux-mêmes que leur art
Est fondé sur notre sottise ,
Et que quand on les divinise
Ils ne le doivent qu'au hazard.
Tout au moins vous devez admettre
Qu'il faut , soit dit sans vous blesser ,
Beaucoup de foi pour s'y soumettre ,
Et de vertu pour l'exercer.
Or j'ai confiance en la votre ;
Ainsi dans la nécessité ,
Malgré mon incrédulité ,
Je vous prendrai plutôt qu'un autre.

E P I T R E X I.

A U M E M E.

*Ecrive le jour de la Saint Louis , fête de M. le
Comte de Clermont.*

C HER Medecin , c'est donc demain la
fête
Du Prince aimable que tu fers :

Joins ma fleur au bouquet que pour lui l'on
apréte ; *

Qu'avec tes vœux les miens lui soient of-
ferts.

Pour mieux faire agréer mon plus sincere
hommage ,

Fais le lui présenter par les mains de l'Amour ;
Tu connois bien ce Dieu ; tu le vois chaque
jour

Sous les traits de Le Duc , sa plus parfaite
image.

Je n'oserois , crainte de l'ennuyer ,

Joindre ici des vers à la gloire *

De ce Héros que la victoire

A cent fois couronné de mirthe & de laurier ;

Et je serois un téméraire

Dé hasarder un couplet de chanson

Lorsque sous les traits de Laugeon §

Apollon est son secrétaire.

* *La Maison du Prince lui préparoit une
fête à Berni , dans laquelle il y eut des Jeux ,
des Spectacles , des Illuminations , des Feux
d'artifice , &c.*

§ *M. Laugeon est Secrétaire des Comman-
demens de S. A. S. M. le Comte de Clermont.
Il est connu par plusieurs ouvrages qui lui ont
fait de la réputation , & en particulier par la
Pastorale de Daphnis & Cloé , & par l'Acte
d'Eglise , représentées à l'Opera.*

Mais

Mais toi , par ta profession ,
Ton zèle & ton affection ,
Philippe d'un autre Alexandre ,
De mon respect ardent & tendre ,
Sois près de lui ma caution ;
Sois-y toujours sans fonction
Malgré le titre qui t'honore.

Eh ! devoit-on craindre pour la santé
D'un Prince aimable qu'on adore ,
Quand il a tant de droits à l'immortalité ?

E P I T R E XII.

AU PRINCE EDOUARD

D'ANGLETERRE ,

*Autrement dit , le PRÉTENDANT , après son
retour d'Ecosse.*

PRINCE aussi grand que malheureux ,
Ne regrette plus la Couronne
Qu'ont porté les Rois tes ayeux ;
C'est la fortune qui la donne.

On voit sur ton auguste front
Briller des Rois l'illustre marque ;
Et les Rois même conviendront
Qu'un Héros est plus qu'un Monarque.

Tome I.

K

Poursuis , cher Prince , montre toi
Digne du sang qui t'a fait naître ;
Sans doute il est beau d'être Roi ;
Plus beau de mériter de l'être.

Sois au-dessus de tes revers ,
Quel que soit le sort de la guerre ;
L'estime de tout l'univers
Vaut bien le sceptre d'Angleterre.

Le bien qu'on ne peut te ravir
Est préférable au rang suprême ;
La vertu seule en fait jouir ,
Et tu ne le dois qu'à toi-même.

D'ailleurs c'est ton Dieu que tu sers ,
Dans sa promesse il est fidele :
Pour la couronne que tu perds ,
Il t'en réserve une immortelle.

Que dis-je ? Ce Maître des Rois ,
Même avant cette récompense ,
Doit te remettre une autrefois
Dans tous les droits de ta naissance.



E P I T R E XIII.

A MONSIEUR TANNEVOT;

Sur sa Tragédie d'Adam & Eve.

EN me donnant ton ouvrage ,
Tu m'as donné ton portrait ,
Ami , presqu'à chaque page
Je te trouve trait pour trait.
J'y reconnois l'Auteur sage ,
Ingénieux & discret ,
Érudit sans étalage ,
Qui nous instruit & nous plaît :
Juge quel plaisir me fait
De ton amitié ce gage.
En traitant même sujet ,
Milton , dans son beau langage ,
Ne paroît pas plus parfait
Et ne plaît pas d'avantage.
Donc enchanté , stupéfait ,
Je joins mon foible suffrage ,
Pour ton triomphe complet ,
A tout notre Aréopage
Qui paroît si satisfait ;
Et je te rends mon hommage
En opinant du bonnet.

E P I T R E XII

A U M E M E ,

*Au sujet d'une Pièce de vers qu'avoit faite
M. Tannevot sur la convalescence de
Monseigneur le Dauphin.*

VOs vers sur la convalescence
De notre précieux Dauphin ,
Quoiqu'ils ne soient que le refrain
De tous les échos de la France ,
Sont bien dignes de votre main.
A votre naïve éloquence
On reconnoit le citoyen
Dont le cœur parle avec aisance ,
Et qui ne dit que ce qu'il pense ,
Et qui pense en parfait chrétien ,
Plein de foi , de reconnoissance.
Le meilleur Auteur , à mon gré ,
Ne mérite pas qu'on l'admire ,
S'il n'est , comme vous , pénétré
Du noble sujet qui l'inspire.
Quand vous vantez la piété
D'une Reine auguste & sublime ,
Même foi , même charité ,

Même espérance vous anime.
Lorsque vous peignez la vertu ,
Vous la rendez encor plus belle :
On sent , à votre air ingénu ,
Le goût que vous avez pour elle.
Du vice que vous haïssez
Lorsque vous faites la satire ,
On voit que vous ne connoissez
Ce monstre que par ouï dire.
Sur notre Dauphin précieux
Quand vous exprimez vos allarmes ,
On lit la douleur dans vos yeux ,
Et l'on croit voir couler vos larmes.
Sur le retour de sa santé
Exprimez-vous votre allégresse ?
On croiroit à votre gaité
Que c'est vous seul qu'elle intéresse ;
Du moins que des motifs secrets.
Vous attachent à sa fortune ,
Lorsque vos plus chers intérêts
Sont ceux de la cause commune.
Tout sent en vous la probité ;
Et ce que j'aime en vos ouvrages ,
C'est que presque à toutes les pages
Je vous y vois représenté.

E P I T R E X I V.

A U M E M E.

E T R E N N E S.

Vous fouhaiter la bonne année
De cent autres accompagnée ,
Vous pouriez vous croire insulté :
C'est trop peu pour un personnage
Qui par maint excellent ouvrage
Prétend à l'immortalité.
Mais distinguons , je vous en prie ,
Et je n'aurai pas si grand tort ;
Je ſçai qu'il eſt une autre vie
Dont on vit après qu'on eſt mort :
Or celle là tant deſirée
Par les Auteurs & les Héros ,
Elle vous eſt bien aſſurée ;
Vous pouvez mourir en repos.
C'eſt celle dont Virgile , Homere
Vivent encor préſentement.
Mais il en eſt une première
Dont on vit pendant ſon vivant ,
Et qui ne nous eſt pas moins chere ,
Pour peu qu'on ait de ſentiment.
Je ne ſçai pas ſi c'eſt le votre ,

Mais tel est mon goût , notre ami ;
Je donnerois mille ans de l'autre
Pour un moment de celle-ci.
C'est donc cette premiere vie ,
Que je vous souhaite remplie
Et de plaisirs & d'agrémens ;
Que tous les jours , tous les momens
En soient filez d'or & de soie ,
Et qu'ils s'écoulent dans la joie ,
Ou du moins dans la volupté
Dont sçait jouir un homme sage ;
Que vous parveniez jusqu'à l'âge
De ce vieux Nestor si vanté.
Pour m'exprimer , non pas en Moine ,
Mais seulement en bon chanoine
Qui pour être un peu trop joyeux ,
N'est pas moins fidele & pieux ,
Ou du moins qui n'est pas impie ;
Il est encore une autre vie
A laquelle nous tendons tous ,
Qu'on nomme la vie éternelle ,
Et que j'espère comme vous.
Vous jouirez sûrement d'elle ;
Vos vertus en sont bon garant ;
Mais jouissons toujours de celle
Que Dieu nous laisse en attendant.

R É P O N S E

DE MONSIEUR TANNEVOT

A L' A U T E U R.

JE te dois des remerciemens
Pour tes propos par trop charmans.
Dans tes vers remplis d'élégance
Tu me donnes triple existence :
La présente & celle avenir.
Il est beau de ne point finir :
Je chéris l'une , je l'avoue ,
J'aspire à l'autre , & m'y dévoue.
Mais quant à celle qu'on reçoit
D'ouvrages dignes de mémoire ,
Et qui nous font voler tout droit
Au fameux temple de la gloire ,
Par cent raisons j'en suis exclus ,
Et ton calcul est superflus.
Il faudroit tes graces légères ,
Ton beau feu , ton amenité ,
Cet art de chanter les Bergeres
Et les belles de la cité ;
De célébrer sur la fougere

Le fils de Semele indompté ,
De parer un sujet austere
Des attraits de la volupté ,
Pour s'élever jusqu'à la sphere
Qu'habite l'immortalité ,
Avec Prospere , avec Catulle ,
Ovide , Anacréon , Tibulle ,
Chapelle , la Fare , Chaulieu ,
La Fontaine , ce demi-Dieu ,
Qui les vaut tous , & dont la veine
Renaît dans tes tendres écrits ,
Pour fertiliser le domaine
Des Jeux , des Amours & des Rîs.
Ces Dieux , par la main de Zephire ,
Ont cent fois couronné ta lire
De ces fleurs dont le vif éclat
Ne craint des temps nul attentat.
Ainsi donc tu feras célèbre
Où ma Muse ne fera rien ;
Et compte ainsi que mon algebre
Est beaucoup plus sûr que le tien.



ÉPITRE XV.

A MONSIEUR DORÉ;

*Commis chez M. de Boulogne Intendant des
Finances. Il avoit écrit à l'Auteur une
Lettre monorime en gnan.*

DE vos vers en gnan ; cher Doré ,
La monotonie est trop dure ;
Cette sonance défigure
Tout votre ingénieux narré.
Il faut un peu de bigarure
Et le tableau doit être ombré
Pour faire sortir la peinture.
Lorsque vous peignez un beau pré ,
Je voudrois , outre la verdure ,
Que de fleurs il fut diapré.
De vous riposter je n'ai cure ;
Si vous vous en êtes leurré ,
Vous avez mal cru , je vous jure ;
De semblables vers la lecture
Est trop difficile à mon gré ,
Et ce stile sec & ferré
Cause à l'oreille égratignure.

Je ne suis pas assez timbré
Pour m'aller mettre à la torture.
A celui qui seroit coffré
Pour quelque mauvaise aventure ,
Ou quelque Chartreux désœuvré
Je laisse cette tablature.
D'impatience j'ai juré
Lorsque j'en ai fait la lecture ;
Et j'aurois plutôt déchiffré ,
Malgré votre belle écriture ,
Un vieux grimoire déchiré.
D'ailleurs j'aime mieux une injure
Qu'un compliment si fort outré.
Par un zèle inconsidéré
Vous m'aurez , je crois , comparé
A Cupidon par la figure ;
En serois-je moins pénétré
Que mon minois n'est qu'une hure ?
De ceci vous pouvez conclurre ,
Que je me suis fort peu quarré
De ce qu'au haut du Mont sacré
Vous m'avez , en belle posture ,
De laurier sur la chevelure ,
Placé sur le même degré.
Où sont Boileau , Chaulieu , Voiture

Kvj

Et maint autre sçavant titré,
Fameux dans la littérature :
Ains vous en sçais très mauvais gré.
De votre talent enivré
Si vous aimez la portraiture ,
Peignez en belle mignature :
Cet objet par vous révére , *
Qu'autrefois j'ai si bien tiré ;
Qu'on peut louer sans imposture ;
Qui dans mon cœur est enquadré
Jusqu'au tems de ma sépulture ;
Et qui ne doit être paré
Que des graces de la nature ;
Qui de Vénus a la ceinture.
Peignez son époux honoré :
Pour sa douceur & sa droiture ;
Toujours égal en son allure ,
Sans bassesses & sans enflure ,
Et pour ses graces adoré ;
Que , sans que personne en murmure ,
Son seul mérite a décoré :

** Madame de Boulogne , dont M. l'Abbé de l'Attaignant a fait le portrait dans ses poësies. C'est à ce portrait qu'il fait allusion dans le vers suivant.*

Peignez encor sa géniture ¶
Dont j'ai toujours bien auguré ;
Fils qui n'a point dégénéré ,
Et qui dans la Magistrature
Est déjà si considéré :
Que votre art leur soit consacré ;
Mais songez-y , je vous conjure ;
Tel objet , pour être admiré ,
N'a besoin d'aucune parure.
Et l'on seroit bientôt cabré ,
Si l'éloge bien mesuré ,
Que même avec peine on endure ,
Quoique par le cœur inspiré ,
N'étoit pas la vérité pure.

¶ *M. de Boulogne le fils , aujourd'hui Maître des Requêtes avec la survivance de la place d'Intendant des Finances.*



E P I T R E XVI.

Quoique cette Epitre ne soit point de M. l'Abbé de l'Attaignant , on ne pouvoit guère se dispenser de l'insérer dans ce Recueil à cause des Réponses & des Répliques auxquelles elle a donné lieu. M. de Boulogne le fils , avoit fait présent d'une Chaise à M. Doré , l'un de ses Commis , qui lui écrivoit cette Epitre pour l'en remercier. On jugea que ces vers étoient dans le goût de ceux de M. l'Abbé de l'Attaignant ; & M. Doré flaté de ce jugement , lui envoya une copie de l'Epitre avec une Lettre de politesse où il se félicitoit de lui avoir été comparé. Voici l'Epitre telle que M. Doré l'adressa à M. de Boulogne.

SEIGNEUR , la gentille minette ;
M'en aurois-tu fait le cadeau
En ma qualité de Poëte ?
Le tour seroit assez nouveau.
Pour dix rats dans ma maisonnette ;
J'en ai bien cent dans mon cerveau.
Quel dommage que la folette
De ceux-là seuls soit le fleau !
Je la vois près de leur cachette.

Qui se tapit en un monceau ,
Et subtilement vous les guette.
Rat , Raton , Souris , Souriceau ,
Tout est égal pour la finette :
Si quelqu'un montre son museau ,
Allerte , aussitôt la drolette
Lui pince adroitement la peur ,
Le balotte , en l'air vous le jette
Du parquet jusqu'au soliveau ;
Lui fait faire la pirouette ;
L'arrête , & s'il bouge , tout beau ;
Crac , vous lui coupe la lnette ,
Le croque , n'en fait qu'un morceau ,
Puis vous vient faire une courbette.
Et la gent qui sous mon chapeau
Fait le sabat dans sa logette ,
Et me tourmente en vrai bourreau ,
Ne fera pas viande à Minette !
Peste soit du double coteau !

E N V O I.

TOr , de qui l'heureuse planète
De leur dent garda ton berceau ,
Et dont la raison claire & nette
Écarte leur maudit troupeau ,
Contr'eux donne-moi ta recette ,
Car , hélas ! j'en suis le bardeau.

R É P O N S E.

M. Doré ayant envoyé à l'Auteur son Epître à M. de Boulogne, avec une Lettre fort polie, voici la Réponse que lui fit M. l'Abbé de l'Attaignant sur les mêmes rimes que l'Epître précédente.

VOs jolis vers sur la Minette:
Dont on vous a fait le cadeau,
Sentent de loin le bon Poëte:
Leur tour est galant & nouveau.
On me flatte, quand on-m'en prête
Dans le goût d'un pareil morceau;
Et j'avoueraï que ma mufette
N'a jamais rien fait de si beau.
Que des Rats de la maisonnette
Cette Chatte soit le fleau,
Qu'avec grace cette drolette
Prenne Souris & Souriceau;
Et que tapis en un monceau,
Dès qu'ils sortent de leur cachette
Elle vous leur pince la peau;
Que nuit & jour elle les guette
Du grenier jusqu'à au caveau;
Qu'elle les balotte & les jette.

De parquet jusqu'au soliveau ;
Enfin après mainte courbette ,
Que son ventre soit leur tombeau ,
C'est le metier de la folette ;
Mais pour Rats nés sous le chapeau
De quelqu'un qui par amusette
Fait des vers tirez au cordeau ,
Et qui , sur la moindre sornette ,
Sçait faire Epigrame & Rondeau ,
Je l'ai dit , & je le repete ,
Je voudrois en voir un troupeau
Se promener sous ma tablette ;
Rats sortis de votre cerveau ,
Chaqu'un voudroit en faire emplette ;
Et je les mets presqu'au niveau
De ces Rats nés sous la cornette
De celle que mon chalumeau ,
Sous les noms d'Iris & Lisette , *
A cent fois chanté sous l'ormeau
Dans son agréable retraite , §
Et que j'avois dans un tableau †
Peinte à la fois sage & coquette.

* *Madame de Boulogne.*

§ *Maison de campagne de M. de Boulogne
à Auteuil.*

† *On verra le portrait dont il s'agit ici ,
dans le Recueil des Chansons.*

Rats charmans qui sont un aveau ,
Et rendent la beauté parfaite.
Qu'ils trotent sur votre bureau ,
Et que rien ne les inquiète ;
Apollon au double coteau
Les fait nourrir à la brochette ;
L'Amour en a dans son berceau ;
Vénus en a sur sa toilette.

RÉPLIQUE

DE MONSIEUR DORÉ.

POUR un Rat , pour une fornette
M'envoyer chef-d'œuvre nouveau ;
Cher Abbé , c'est pour allouette
Rendre ortolan ou faisanneau ;
Car je ne sçai quelle épithète
Donner à si galant cadeau.
Mais vouloir mettre ta mufette
Au-dessous de mon chalumeau ,
C'est te traiter à la baguette ,
Préferer Cottin à Boileau.
Le cercle des neuf sœurs t'alait ,
Et je sèche au fond d'un bureau ;
Je bois au pinde à la tassette ,

Toi dans l'hipocrene en pleine eau ;
Mon Pegaze est une mazette ,
Le tien un Courfier damoiseau ;
Garde sa gentille courbette
Pour apporter gentil rondeau
A l'incomparable Lifette*
Qui charma tout dès son berceau ,
Et qui , fidele à sa planette ,
Charmera tout jusqu'au tombeau.
Mortelle en qui beauré parfaite
Eut esprit divin pour Apeau ,
Et dont le cœur grand , l'ame nette ,
Des vertus y joignent le sceau ;
Elle mérite la fleurette
De l'Attaignant & de Rousseau.
J'eusse osé la chanter , Poète ,
Mais je me tais , Poètereau ,
Et lui rends , humble , à la muette ,
Un hommage toujours nouveau.
A toi de payer mieux la dette ;
Car de l'or du double coteau
Tu tiens abondante cassette ;
Moi , chétif , n'ai que l'ori peau
Qu'à mainte imbecille grifette

** Madame de Boulogne , dont il est parlé
dans plusieurs Endroits des Epitres précédentes
& dans les Pièces des volumes suivans.*

Offre maint sot godelureau.
Oripeau n'est fait pour Lifette ,
Mais bien or fin & du plus beau.
Tu le sçais , & c'est par goguette
Que tu places presqu'au niveau
Rats nés sous sa fine cornette ,
Et rats nés sous mon gros chapeau ;
Et c'étoit trop pour ma musette ,
D'être par ton docte ciseau
Mis en bordure si complete ;
Le cadre efface le tableau.

R É P O N S E .

A L A R É P L I Q U E

PAR M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

TUDIEU ! quel casseur de raquette ?
Au sommet du sacré coteau .
Vous grimpez comme une chevrette ,
Et vous volez comme un moineau !
Sous vous Pegaze sans gourmette.
Galope doux comme un bateau ;
Et vous rimeriez la Gazette
Comme la nôtéroit Rameau ?

Si j'osois, téméraire athlète,
Vous appeller sur le préau,
Et contre votre fine brette
Mesurer mon petit couteau,
Bientôt comme marionnette
Je serois mis sur le carreau.
Ho ! je rengaine ma serpette ;
Vous épuisez la rime en *ette*,
Unie avec la rime en *eau* ;
De façon qu'à votre serdeau,
A peine je trouve une miette,
Ou le moindre petit morceau ;
Et vous faites moisson complete,
Tandis que je suis tout en eau
A glaner plein une noisette.
Mais ceci devient un rondeau,
Et l'éloge fait la navette
Dont je me trouve le bardeau.
Si je vous donne une épithète,
Vous m'en ripostez un boisseau,
Et me donnez à la franquette
De l'encensoir par le museau.
Craignons qu'un railleur en goguette,
Avec un ton godelureau,
Ne nous conte l'historiette,
(Et le conte n'est pas nouveau ,)

De l'Afnon & de la Mazette
Qui tous deux au bord d'un ruisseau
Se vautrant sur la fraîche herbe,
Tour à tour se gratoient la peau.
Ne nous contons donc plus fleurette ;
N'employez votre chalumeau ,
Et n'occupez votre musette
Qu'à chanter cet objet si beau , *
A qui jadis à la toilette
Je portois Quatrain & Rondeau ,
Petite Epitre & Chanfonete
Tous les matins dans son Château ,
Et qui faisoient son amufette.
Tous les jours sur quelqu'air nouveau
Chantez cette beauté parfaite
Qui fçut plaire dès son berceau ;
Qui charmoit tout dès la bavette ,
Et qui plaira jusqu'au tombeau ,
De la façon dont elle est faite.
Prenez votre galant pinceau ,
Vos couleurs & votre palette ,
Et peignez-la dans un tableau ,
Soit en casque , soit en cornette ,
Ici , Vénus sortant de l'eau ,
Là Minerve sage & discrète.

** Madame de Boulogne.*

Autrefois ainsi sous l'ormeau
La chantoit ma muse folette ,
Tantôt sous le nom d'Isabeau ,
Tantôt sous celui de Lifette ;
Et l'ai peinte en plus d'un morceau
En Déesse , en Bergeronnette.
Depuis ce temps que je regrette ,
Dans mon terrier comme un blaireau ,
Je ne vis plus , mais je véjette :
Tous mes plaisirs sont à vauleau ;
Tout seul comme l'Anachorette
Que l'on peint avec son pourceau ,
Sans amour & sans amourette.
Alors la vie est un fardeau ,
Et la Muse devient muette.
Pour vous , aimable jouvenceau ,
Je vous l'ai dit , c'est une dette :
Célébrez-là par maint Rondeau.
Sans être Sorcier ni Prophète ,
Non plus que Nicolas-tuyau ,
Je le vois fort bien sans lunette ,
Et le rumine en mon cerveau ,
Vous n'êtes point dans votre assiette :
Vous voir croupir dans un Bureau ,
C'est voir Apollon chez Admette

Réduit à garder un troupeau.
Mais celui * qui de la minette
Vous a fait le galant cadeau ,
Qui de Thémis est l'interprète ,
Et qui tient en main son fleau ;
Dont l'amitié n'est pas bluette ,
Et qui sçait du Poëtereau
Distinguer l'excellent Poëte ,
Et l'or fin d'avec l'oripeau ,
Réformera votre planette
Et conduira votre vaisseau ;
Ou , par quelque bonne recette ,
Il remplira votre chapeau ;
C'est ce qu'un ami vous souhaite.

** M. de Boulogne , fils.*



EPITRE

E P I T R E XVIII.

A MONSIEUR DE BOULOGNE

Le Pere,

*En sollicitant une Ordonnance pour une rente
annuelle de deux mille francs qu'a M.
l'Abbé de l'Attaignant sur le Trésor Royal.
Cette Epitre fut écrite au commencement
de l'année 1753.*

E T R E N N E S.

CE ne sont point vos Étrennes
Que je viens vous présenter ,
Cher Seigneur , ce sont les miennes
Que je viens solliciter :
C'est la petite Ordonnance
Que par vos soins obligeans
Et par votre bienveillance
J'obtiens toujours en son tems ,
Et qu'avec impatience
J'espere encore & j'attens.
Je suis un simple Chanoine
Qui ne tient pas grand état ;
C'est-là tout mon patrimoine
Avec mon Canoniat.

Tome I.

L

Donc on peut aisément croire
Que pour la soif avenir ,
N'ayant jamais une poire ,
Je suis pressé de jouir.
Passe qu'à votre audience
Vous me fassiez revenir
Quatre ou cinq fois , patience ,
Pour moi c'est même un plaisir
De vous voir faire la ronde
D'un air affable & si doux ,
Qu'on voit toujours tout le monde
Sortir content de chez vous.
Avec quelle noble aisance
Écoutez-vous tour à tour
La noblesse & la finance
Qui composent votre cour ?
Avec quelle prévenance
Sans humeur & sans chagrin ,
Et le front toujours serein
Vous accueillez l'indigence
Avec ce ton d'indulgence
Dont vous prevenez soudain
Depuis le moindre egrésin
Jusqu'au Maréchal de France ?
Le petit comme le grand
Depuis le Duc jusqu'au cuistre

Qui sortent tous en disant ,
Mon Dieu , l'aimable ministre !
Qu'il est bon & séduisant !
On peut l'aborder sans crainte ;
On peut lui parler sans art ,
Et s'expliquer sans contrainte ;
A vos peines il prend part.
Surtout quelle politesse ,
Quand au sexe suppliant
Qui vous implore & vous presse ,
Vous parlez en souriant !
De l'air dont cela se passe ,
A peine on sçait qui des deux
Demande ou faveur ou grace ,
Et qui la mérite mieux.
Car vous avez au suprême
L'art séduisant , enchançant ,
De vous attirer le cœur.
Vos refus même on les aime ,
D'autant que vous paroissez
Beaucoup plus fâché vous-même.
Que ceux que vous refusez.
Or l'an qui se renouvelle
Fait que dans ces premiers jours
Nous allons voir un concours
D'amis tous remplis de zèle ,

Donc on peut aisément croire
Que pour la soif avenir ,
N'ayant jamais une poire ,
Je suis pressé de jouir.
Passe qu'à votre audience
Vous me fassiez revenir
Quatre ou cinq fois , patience ,
Pour moi c'est même un plaisir
De vous voir faire la ronde
D'un air affable & si doux ,
Qu'on voit toujours tout le monde
Sortir content de chez vous.
Avec quelle noble aisance
Écoutez-vous tour à tour
La noblesse & la finance
Qui composent votre cour ?
Avec quelle prévenance
Sans humeur & sans chagrin ,
Et le front toujours serein
Vous accueillez l'indigence
Avec ce ton d'indulgence
Dont vous prévenez soudain
Le moindre égreffin
Le Maréchal de France ?
Et comme le grand
Le Duc jusqu'au cuistre

Qui sortent tous en disant ,
Mon Dieu , l'aimable ministre !
Qu'il est bon & séduisant !
On peut l'aborder sans crainte ;
On peut lui parler sans art ,
Et s'expliquer sans contrainte ;
A vos peines il prend part.
Surtout quelle politesse ,
Quand au sexe suppliant
Qui vous implore & vous presse ,
Vous parlez en souriant !
De l'air dont cela se passe ,
A peine on sçait qui des deux
Demande ou faveur ou grace ,
Et qui la mérite mieux.
Car vous avez au suprême
L'art séduisant , enchanter ,
Et vous attirer le cœur.
Si refus même on les aime ,
Autant que vous paroissez
Beaucoup plus fâché vous-même
Que ceux que vous refusez.
L'an qui se renouvelle
Et que dans ces premiers jours
Nous allons voir un concours
De tous remplis de zèle ,

Qui vous offriront les vœux
D'un cœur sincère & fidèle ,
Et tous les nouveaux souhaits
Que pour votre destinée ,
Dans cette nouvelle année
Sans doute ils auront tous faits ;
Et chacun sera sincère ,
Je pourrois le garantir.
Pour qu'aucun puisse mentir
A tous vous sçavez trop plaire :
A bien plus forte raison
Jugez de mon tendre hommage ,
Puisque dans toute saison ,
Même dans mon plus bas âge ,
Je vous l'ai dit sans façon.
Que ces vers soient vos Étrennes ;
C'est un plat de mon métier ;
Mais n'allez pas oublier
Que j'attends bientôt les miennes.



E P I T R E X I X.

A U M Ê M E ,

Au commencement de l'année 1754.

Vous sçavez bien que tous les ans
Je vous présente vos étrennes ,
Et qu'à peu près au même tems
Vous me donnez aussi les miennes.
Je vous offre de petits vers ;
C'est une pauvre marchandise ;
Vous me donnez ce que l'on prise
Par dessus tout dans l'univers :
De l'argent comptant , c'est tout dire ;
Du moins vous m'en faites donner :
Or ce doux metal quelle lire
Ne feroit-il pas raisonner ?
Est-il quelque sot qu'il n'inspire ?
Cependant chez moi ce n'est point
Un motif si bas , si sordide ,
Mon petit intérêt s'y joint ;
Mais c'est le goût seul qui me guide.
A ces vœux ardens , ces souhaits
Que pour vous tous les ans je fais ,

L iij.

C'est le cœur tout seul qui préside.
Si sur vos grâces , vos talens ,
Contre votre gré je vous loue ;
Ce n'est point un flatteur encens
Que la vérité désavoue ;
Ce sont les plus purs sentimens
D'estime & de reconnoissance ;
Je ne dis que ce que je pense ,
Et ce que j'ai dit de tout tems.
Mais avec la même franchise
Ne puis-je dire ingénument ,
Et sans que l'on s'en formalise :
Seigneur , j'ai grand besoin d'argent.



EPI TRE XX.

A MONSIEUR DE BOULOGNE

Le Fils ,

*Sur son mariage avec M^le de Bron , fille
du Conseiller d'Etat de ce nom , & sur la
survivance de la charge d'Intendant des
Finances de M. de Boulogne le pere.*

Vous allez donc vous marier ?
Mon Dieu comme le temps se passe !
Je serois prêt à parier
Que je vous voyois hier en classe ;
Que je vous faisois compliment
D'un prix , d'une premiere place ;
Que vous faisiez tout récemment
Un Exercice sur Horace
Avec tant d'applaudissement.
Oh ! j'ai bien marqué cette chasse.
Quoi , dis-je , c'est-là cet enfant
Si pétri d'esprit & de grace ,
Qui promettoit infiniment ?
Que sa promesse est efficace !
Et je me dis à tout moment :
Mon Dieu , comme le tems se passe !

Ainsi le bon arbre au printems
Paroît couvert des dons de Flore ;
Deux jours après , fruits excellens.
De ces fleurs s'empressent d'éclorre.
C'est ainsi que le jeune aiglon
Porté sur l'aîle de son pere ,
Du soleil fixe le rayon
Et vole au sein de la lumière.
Vous allez commencer le cours
De la plus brillante carrière ;
Puissiez-vous être heureux toujours !
C'est ce que j'augure & j'espère.
Nous autres enfans d'Apollon
Nous nous vantons d'être Prophètes ;
J'avois fait la prédiction
Que vous seriez ce que vous êtes :
Voilà l'horoscope accompli ;
Suivez toujours de près la trace
De ce pere aimable & chéri ;
Et pour remplir un jour sa place ,
N'ayez de modèle que lui.
Cela vous est aussi facile
Que de reconnoître le stile
Et les vœux d'un fidèle ami,

EPI TRE XXI.

A MONSIEUR TITON,

Conseiller de la Grand-Chambre:

M. l'Abbé de l'Attaignant ayant été nommé à une place de Conseiller de la Cour Souveraine du Clergé, vacante par la mort de M. Robuste, Evêque de Nitrie, fut installé dans cette charge par M. l'Abbé de Salabery, l'un des Présidens de cette Chambre. M. de Maupeou, Premier Président du Parlement, demanda à M. l'Abbé de Salabery, si, avant la réception, il n'avoit pas fait l'éloge du Récipiendaire ? ajoutant qu'on pouvoit le louer sur son esprit, ses talens, ses vertus, & principalement sur sa sainteté. M. Titon, Conseiller de la Grand-Chambre, rapporta à M. l'Abbé de l'Attaignant ce qu'avoit dit M. de Maupeou à M. de Salabery ; & c'est à ce sujet que l'Auteur adressa à M. Titon l'Epître suivante au mois de Nov. 1754.

QUOI, ce Magistrat si vanté,*
Si prôné par la voix publique,
Et dans son Corps si respecté ;

* M. de Maupeou, Premier Président du Parlement de Paris.

Lui, dont l'éloquence énergique,
Organe de la vérité,
D'une façon si patétique
Jusqu'aux pieds de Sa Majesté
La porte, la défend, l'explique
Et soutient avec dignité
Les droits, tant de la République,
Que de la souveraineté,
Et prétend tout usage antique
Préférable à la nouveauté,
Contre un Prélat scientifique,
Plein de zèle & de charité,
Dont la conduite est canonique,
Les mœurs pleines de pureté ;
Mais qui, pour la tranquillité
Et pour la paix évangélique,
Pourroit, dans un tems si critique,
Soutenir son autorité
Et son pouvoir très-juridique
En montrant moins de fermeté :
Quoi, ce Magistrat véridique
A, dites-vous, été tenté
De faire mon Panegyrique
En m'installant pour député,
Et vouloit que l'on m'eût cité
Comme un saint ecclésiastique,

Comme exemple de piété ?
De cette louange authentique
Devrois-je être si fort flaté ?
Malgré toute sa réthorique ,
Ceci souffre difficulté ,
Et la chose est problématique ;
Car la vertu de sainteté
N'est pas celle que je pratique.
S'il eût loué ma probité ,
Ho ! pour celle-là je m'en pique !
Mais jamais ne me suis vanté
D'une conduite apostolique.
S'il a pris un ton ironique ,
Il peut m'avoir décrédité.
Avec toute sa gravité ,
Avec sa prestance héroïque ,
Charmant dans la société ,
H'est par fois badin , caustique ,
Et faille avec légèreté.
Présentez-lui donc ma supplique :
Pour qu'il me laisse de côté ;
J'en attens cette grâce unique ,
Qu'il me recoive avec bonté ;
C'est un éloge laconique
Que je crois avoir mérité.

ÉPIÎRE XXII.

A MADAME CHAPOTIN,

Fille de M. Thorel , Avocat. Cette Dame qui a beaucoup d'esprit , est fort ressemblante au portrait qu'en fait l'Auteur pour les graces & pour la figure. Il ne faut prendre que comme un pux badinage le reproche de vanité qu'on lui fait dans cette Epître.

OUI , vous avez de la beauté ,
Et d'une Nimphe le corsage ,
Les graces , la légereté ;
Aux charmes d'un joli visage
Vous joignez la vivacité ,
Et d'une Muse le langage ;
Un regard dont l'amenité
Séduiroit un Antropophage.
Aux agrémens du badinage
Vous joignez la solidité
D'un jugement plein d'équité ;
Une conduite honnête & sage ,
Dans l'humeur de l'égalité ,
Un caractère de bonté ,
En vous tout plaît & tout engage ,

Tous ces biens sont votre apanage ;
Je ne l'ai jamais contesté ;
Vous avez fait même un ouvrage
Digne de la postérité , *
Où l'esprit brille à chaque page ;
Mais attendez notre suffrage
Que vous avez bien mérité ;
Quand avec volubilité
Vous-même faites l'étalage
De chaque bonne qualité
Et vous louez à triple étage .
Votre Amant en est rebuté ,
Surpris , ennuyé , dégouté ;
Vous défigurez votre image :
C'est un soleil dont un nuage
Obscurcit toute la clarté.
Vous poussez jusques à la rage
Cet esprit de rivalité ,
Et ce desir de primauté
Qui n'épargne ni ne ménage
L'amitié ni la parenté.
C'est le plus vilain personnage
Qu'on ait jamais représenté ;
Votre sœur a tout l'avantage

** Madame Chapotin avoit fait une Tragedie qui n'a été ni jouée ni imprimée.*

Mais comme près des deux je suis
Sans dessein & sans espérance ,
Je crois que librement je puis
De Thémis tenir la balance.

Je puis même ôter son bandeau.
Sans peur de me laisser séduire ;
J'en juge comme d'un tableau ;
J'ai déserté du tendre empire.

On dit que la mere d'amour
Gagna son juge , galant homme ;
Pour moi , sans espoir de retour ,
Je donne ou partage la pomme.

Prenez-en chacune moitié ;
L'Amour ne veut point de partage ;
Mais vous sçavez qu'en amitié
Assez volontiers c'est l'usage.

Je vous en aimerois bien mieux ,
Si mon système étoit le votre ;
D'être l'ami de toutes deux ,
Amant de l'une ni de l'autre.

D'ailleurs ce seroit en amour
Un choix bien difficile à faire ;

Et quand on vous voit tour à tour ,
On est toujours pour la dernière.

On n'a pas un moindre embarras
Quand le même lieu vous rassemble ;
Et l'on se trouve en pareil cas
Perfide & constant tout ensemble.

On ne sçait pas de quel côté
Tourner ses regards , son hommage ;
Et malgré soi l'on est tenté
A tout moment d'être volage.

C'en est beaucoup que de luter
Avec une sœur aussi belle ;
Et si vous voulez l'emporter ,
Soyez aussi modeste qu'elle.

Il ne vous manque presque rien ;
Mais pour être encore embélie ,
Rien ne vous conviendrait si bien
Qu'un grain de plus de modestie.



E P I T R E XXIV.

A MADemoiselle D'ANGEVILLE,

Aërice de la Comédie Française.

TANT de cœurs vous ont adorée ,
Tant d'Auteurs vous ont célébrée ,
Que quand j'aurois ôsé faire un public aveu,
De ma défaite & de votre victoire .
J'aurois augmenté de trop peu
Vos triomphes & votre gloire:
Dans la liste des prisonniers
Qu'un vainqueur couvert de laurier
A son char de triomphe enchaîne ,
On ne nomme que les Héros
Et les Officiers généraux ;
Tout au plus quelque Capitaine ;
Et l'on ne dit rien des soldats
Qui ne font que nombre à l'armée ;
Ils ont beau perdre jambe & bras ,
Même mourir , la Renommée
Ne citera seulement pas
Ni Joli-cœur , ni la Ramée.
Or je n'étois qu'un Joli-cœur

Dans la milice de Cythere ;
Plein de courage & de valeur ,
Quelquefois même téméraire.
Mais que servent à mes égaux
L'honneur , la bravoure & l'audace ;
La nature fait les Héros ,
La fortune les met en place.
Ainsi vos charmes , vos talens
Vous font tous les jours mille amans
Que le sort contraint à se taire.
Sans espérance de vous plaire ,
Ils n'expriment leurs sentimens
Dont vous ne vous souciez guère ,
Que par leurs applaudissemens ,
Et dans la foule du Parterre.



E P I T R E X X V.

A MADAME DE SERRIERE,

*Religieuse de Panthemont , à qui les Epitres
XIII. XIV. & XV. du Livre premier sont
adressées , sous le nom de JULIE.*

QU'AVEC plaisir je vous revois ;
Où je vous reconnois , Julie ,
Vous êtes tout comme autrefois ,
Douce , aimable , belle & jolie.

Mais vous brillez mille fois plus ;
Car en suivant de saintes traces ,
Vous avez acquis des vertus ,
Vous n'aviez alors que des graces.

Méprisant de vains agrémens ,
Vous avez fait en fille sage ;
Car la beauté n'a qu'un printemps ;
Mais les vertus sont de tout âge.

La beauté n'a que quelques jours ;
C'est une fleur bientôt flétrie ;
Mais la vertu s'accroît toujours ,
Et sert encore après la vie.

C'est à quoi vous eutes égard ;
Vous avez fait comme Marie
En prenant la meilleure part
Qui ne vous fera point ravie.

Vous ne regrettez nullement
Le monde à l'abri de ce Temple ;
Vous en eussiez fait l'ornement ,
Et vous en devenez l'exemple.

E P I T R E XXVI.

A MADEMOISELLE DE BERVILLE,

*Sur le Cordon rouge dont M. son pere venoit
d'être décoré.*

VOILA donc Monsieur votre pere
Orné du grand & beau Collier
De l'Ordre illustre & militaire ,
Dont il n'étoit que Chevalier.
Cet événement doit vous plaire ;
Mais il n'a rien de singulier.
Et pour moi je suis trop sincere
Pour vous faire un grand compliment
Sur ce digne & noble ornement ,

Qui n'est , après tout , que la marque
Et que le signe extérieur
Du mérite & de la valeur
Qu'en lui de tout tems on remarque ,
Dont il fit preuve si souvent ,
Et qu'il avoit auparavant
Que notre équitable Monarque
L'eût décoré du Grand Cordon.
C'est une grace , c'est un don ;
Mais en même tems c'est justice ,
C'est récompense de service.
Ainsi quand le Berger Paris
Adjugé la pomme à Cypris ,
Il ne la rendit pas plus belle ;
Mais il jugea qu'elle l'étoit ;
Que plus que tout autre immortelle
De droit elle la méritoit.
Ainsi quand je vous rends hommage
Et lorsque je peins vos appas ,
J'en fais une très-belle image ;
Mais je ne vous embellis pas.



E P I T R E XXVII.

A MONSIEUR FRERON,

Auteur d'un Ouvrage périodique , intitulé :
Lettres sur quelques Ecrits de ce tems.

M. Freron dans son neuvième Tome des Lettres sur quelques Ecrits de ce tems , page 201. avoit rendu compte au Public d'un discours du Roi de Pologne qui avoit été lu dans une séance publique de la Société Littéraire de Nanci. M. l'Abbé de l'Attaignant ayant vu cet article dans la Feuille , envoya cette Epître à l'Auteur du Journal. M. Freron l'inséra dans sa Feuille suivante avec ce petit préambule.

Ce qui fut dit dans la dernière feuille au sujet d'un discours anonyme prononcé l'hiver dernier dans une séance publique de l'Académie de Lorraine , a fait naître l'idée à un de nos Poètes de m'adresser des vers dont je vous envoie une copie. Je les ai reçus sans nom d'Auteur ; mais le titre d'Ami que le Poète prend avec moi , me laisse entrevoir la main d'où ils partent. Je ne doute pas que vous n'y reconnoissiez vous-même le stile aisé & naturelle de cet aimable Chansonnier qui ne chante que ce qu'il aime , & ne loue que ce qu'il estime. *Voici l'Epître.*

Vous avez fait de très-bonne besogne ,
Ami , surtout dans vos derniers écrits

Qu'avec plaisir je lis & je relis
L'éloge vrai du grand Roi de Pologne !
Mais à mon tour je prétends l'encenser ;
Et ne craignez que j'aie le blesser
De l'encensoir , ni que trop forte dose
De mon encens lui donne des vapeurs :
Je ne sçais point distiller à l'eau rose
Louange fade & complimens flatteurs.
Sans regarder ni le rang , ni la place ,
Je rends hommage à la seule vertu ;
J'encenserois le mérite tout nu ,
Et je n'attends récompense ni grace.
Je ne sçaurois peindre le laid en beau ;
Je n'eus jamais recours à l'imposture ;
Le sentiment guide seul mon pinceau ,
Et mes portraits sont tous d'après nature.
Pour le prouver , je vais donc aujourd'hui
Pour mon plaisir le peindre en miniature ,
Et de façon qu'en voyant ma peinture ,
Chacun dira , c'est lui-même , c'est lui ;
L'Auteur n'a dit que la vérité pure.
Je dirai donc en bref , sans le flater ;
C'est un Héros dans les Champs de Bellone ,
Digne en effet d'avoir une couronne ,
Il fut choisi deux fois pour la porter ;
Il fut plus grand quand il sçut la quitter.
Par ses vertus il est plus grand encore

Et

Et ses bienfaits, que par ses hauts exploits.
On est charmé de vivre sous ses loix ;
On le respecte, on l'estime, on l'adore.
A la justice il unit la bonté ,
Et la douceur avec la Majesté ;
La foi sincère à la Philosophie ;
Un cœur sensible au sublime génie ;
Le goût des Arts & l'amour des Vertus :
Tout à la fois & César & Tirus.
Sur ce portrait, des bons Rois le modele ,
Et dessiné par une main fidele ;
Quel est celui qui ne s'écriera pas ?
Il est parlant ; c'est le Roi STANISLAS !
Heureux Mortels, que le ciel a fait naître
Pour le servir ! que votre sort est doux !
Que j'envierois d'être né parmi vous ,
Si son beau Fils n'étoit pas notre Maître.



ÉPÎTRE XXVIII.

A MADAME LA GÉNÉRALE
DE LA MOTTE,

*En lui envoyant demander une bouteille de ses
goutes d'or.*

Tout le monde estime l'Elixir d'or & blanc, connu sous le nom de Goutes du Général de la Motte. On les regarde avec raison comme un des meilleurs remèdes, des plus doux & des plus spécifiques pour un grand nombre de maladies. Cette admirable composition ne s'est point perdue à la mort de l'Inventeur. Sa veuve, aujourd'hui Madame de Cazalbigi, en possède le secret, & distribue ce remède toujours avec un égal succès.

VOTRE Elixir est admirable ;
La Faculté même y souscrit ;
Et vos goutes, sans contredit,
Sont un véritable or potable
Dont en tous lieux on fait récit.
Il rend la force & l'appétit,
Il ressuscite, il rajeunit
L'infirme le plus incurable,
Et le vieux le plus décrépité.

Par un nombre presque inombrable
De certificats par écrit
Le fait paroît incontestable.
Le Roi l'approuve & l'aplaudit
Comme un remède secourable,
Et vous en permet le débit
Par un privilège honorable,
Qui rappelle tout ce que fit
Feu votre Époux, de mémorable,
Également recommandable
Par sa valeur & son esprit,
Et qui, par son secret, acquit
Un renom à jamais durable.
Car un Général indomprable
Dont le bras ravage & détruit,
Est, à mon gré, moins estimable
Qu'un bon citoyen qui guérit.
L'un n'est qu'un héros redoutable
Devant qui tout tremble & tout fuit
L'autre est un mortel adorable
Que chacun recherche & chérit ;
A qui le monde est redevable
De la santé qu'il rétablit,
De tous biens le plus désirable.
De la valeur quelle est le fruit ?
Et peut-elle être comparable

Au bien que dans l'État produit
Un remède aussi profitable ?
Mais si jadis il réussit ,
Et si votre Époux charitable
Tant de miracles produisit ;
Dans les mains d'une femme aimable
A qui la nature obéit
Sans aucun pacte avec le diable ,
Et de qui le regard suffit
Pour ranimer un misérable ,
Combien doit-il être en crédit ?
Peur qu'on ne chante mon obit ;
Car mon estomac détestable
Presque tous les jours dépérit ,
Daignez donc m'être favorable ;
J'en espère un effet subit ;
Mais comme je suis peu solvable
Voulez-vous me faire crédit ?



ÉPITRE XXIX.

A MADAME LA PRINCESSE
DE ROHAN,

*Religieuse de l'Abbaye de Panthemont , nom-
mée à l'Abbaye de Marquette en Flandres
après la mort de Madame la Princesse de
Rohan , sa tante , qui étoit Abbessé de ce
même Couvent.*

LA nature fait les héros ,
Mais la place les fait connoître ;
En sortant d'un obscur repos
Ils semblent prendre un nouvel être.

Votre destin s'offre à mes yeux :
Vos vertus s'empressent d'éclore ,
Et du jour le plus radieux
Je vois déjà briller l'aurore.

Dans de plus fortunés climats
Allez répandre la lumière ;
Je juge par vos premiers pas
Du reste de votre carrière.

M. iijj

C'est ainsi qu'en prenant l'effort ,
Un jeune aiglon étend ses ailes ,
S'élance & vole sans effort
Jusques aux voutes immortelles.

Partez , suivez toujours de près
Ces routes fraîchement tracées ,
Qui par nos pleurs & nos regrets
Ne sont point encore effacées.

Soumise jusques à ce jour
A l'abri sacré de ce temple ,
Il faut regner à votre tour ;
Partez , allez donner l'exemple.

Vous ne sçauriez dégénérer
Du sang qui coule dans vos veines ;
Allez donc vous faire adorer
Jusques dans les belgiques plaines.

Rien n'est plus facile & plus doux
En suivant de si dignes traces ;
Surtout quand on joint comme vous
Tant de vertus à tant de graces.

ÉPI TRE XXX.

A MADAME LA MARQUISE
DE PAULMY D'ARGENSON.

M. Chupin de la Guissonniere avoit composé un ouvrage de musique qu'il vouloit dédier à Madame de Paulmy d'Argenson. Il lui en demanda la permission ; mais elle n'y consentit qu'à condition qu'on ne la nommeroit pas. M. Chupin pria M. l'Abbé de l'Attaignant de faire en vers l'Épître dédicatoire que voici.

LORSQUE vous m'accordez votre protection,

Et lorsque vous daignez agréer mon hommage,

Que ne m'est-il permis d'annoncer cet ouvrage

Sous l'auspice flatteur de votre illustre nom !

Que ne puis-je du moins ébaucher votre image !

Mon zèle suffiroit pour guider mon crayon.

De la vérité seule adoptant le langage ,

Et sans rien emprunter de l'adulation ,

Des graces , des talens , qui font votre partage ,

Je ferois voir si bien l'accord & l'union ,
Qu'on vous reconnoîtroit , & que chacun ,
je gage ,
Diroit dans le moment : c'est P** D***.

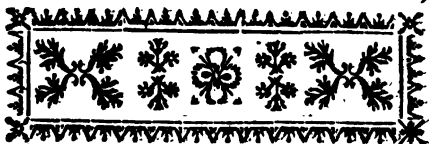
Si votre ordre précis n'arrêtoit pas mon zèle,
Roserois enlever le pinceau d'Apollon :
Je n'irois point chercher , comme fit Praxi-
telle ,

Des traits par tout épars , ou dans la fiction ;
Je me contenterois d'imiter mon modele ;
Et sans vous offenser par la comparaison
De Vénus ou d'Hebé , mais sans être moins
belle ,

Je dépeindrois ce cœur si généreux , si bon ,
Ce goût pour les talens , cette ardeur natu-
relle

Pour toutes les vertus ; je ferois de façon ,
J'exprimerois vos traits d'une main si fidelle,
Que chacun s'écrieroit , c'est P** D***.

*Fin du quatrième & dernier Livre des Epîtres ,
& du premier Tome de ces Poësies.*



TABLE

DES EPIITRES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

EPITRE I. à Madame Sanson. C'est une des premières Pièces de l'Auteur. Il étoit jeune quand il la fit, & l'on s'apperçoit aisément qu'elle n'étoit pas faite pour être imprimée. Elle est écrite de Turin, où il avoit accompagné Madame la Comtesse de Cambile, Ambassadrice de France auprès du Roi de Sardaigne. Madame Sanson, à qui cette Epître est adressée, étoit la femme d'un Réceveur des Consignations, & parente de l'Auteur. C'étoit une des plus jolies femmes de son tems. Page 8.

Réponse à l'Épître précédente. Cette Réponse est de M. de Beauchamp, Auteur des Lettres d'Héloïse & d'Abélard en vers, de la recherche des Théâtres, & de plusieurs ouvrages Dramatiques. M. de Beauchamp est un homme de beaucoup d'esprit, fort sérieux dans la société, mais badin & enjoué dans ses écrits. Il étoit parent & ami de Madame Sanson chez qui il étoit à Mons, jolie maison de campagne auprès d'Atis. Cette Dame le pria de répondre pour elle & en son nom à l'Épître précédente.

Réplique de l'Auteur.

Épître II. à Madame Gruin. Dans cette Épître écrite de Turin, l'Auteur fait à Madame Gruin le portrait de Madame de Cambise sa fille, Ambassadrice après du Roi de Sardaigne. M. de Cambise son mari, fut depuis Ambassadeur en Angleterre où Madame de Cambise se fit aimer & estimer comme à Turin, par son esprit, sa figure & son aimable caractère.

Réponse. Madame Gruin emprunta la plume de M. de Blossac pour répondre à l'Épître précédente. M. de Blossac étoit alors un des premiers Commis du Trésor Royal, & homme de beaucoup d'esprit.

Épître III. à M. Poncet de la Rivière,

parent de l'Auteur. Ce Prélat n'étoit point encore Evêque de Troye lorsque cette Pièce lui fut adressée. Il étoit dans ce tems-là Grand Vicaire du Diocèse de Sées, & Official de Mortagne. Il prêchoit souvent dans cette dernière ville, & il y avoit même fait une Mission pendant laquelle l'Auteur l'étoit allé voir. Quand celui-ci fut de retour à Paris, il lui écrivit cette Epître, où, par un esprit prophétique, il lui annonce la Miere qu'il porte aujourd'hui, & qu'il méritoit déjà alors.

18.

Epître IV. au même. M. Porret, Evêque de Troye, à une maison de campagne qu'il appelloit la Maïresse, & dans laquelle il faisoit tous les jours de nouveaux embellissements. L'Auteur y avoit passé quelques jours dans l'absence du Prélat, qui devoit s'y rendre, & en l'attendant il lui adressa cette Epître.

23.

Epître V. de M. l'Abbé Gueret, Docteur de Sorbonne, à M. l'Abbé de l'Attaignant. M. l'Abbé Gueret, grand Directeur & grand Théologien, est frère de M. le Curé de S. Paul.

25.

Réponse de M. l'Abbé de l'Attaignant. Il fait ici un portrait de son caractère, qui n'est pas moins vrai que celui de sa figure.

26.

Réplique de M. l'Abbé Gueret à la Pièce précédente.

28.

- Réponse* de M. l'Abbé de l'Attaignant. 29
- Épître VI.* au même, sur quelques reproches qu'il avoit faits à l'Auteur, de ce que celui-ci avoit tenu des propos un peu badins à Mlle Michel, âgée alors de seize ans. Cette Demoiselle, Nièce de M. l'Abbé Gueret & de M. le Curé de S. Paul, avoit beaucoup d'esprit & étoit fort aimable. M. l'Abbé de l'Attaignant, qui n'étoit pas encore engagé dans les Ordres, désiroit de l'épouser; mais Mlle Michel est morte jeune; regrettée de tous ceux qui l'avoient connue. 30.
- Épître VII.* à M. l'Abbé Gueret, en lui renvoyant ses Ouvrages Théologiques qu'il avoit prêtés à l'Auteur. M. l'Abbé Gueret a fait plusieurs écrits estimés, un entre autres intitulé : *Reflexions d'un Théologien sur l'Instruction Pastorale de M. de Cambray*, in-4°. 33.
- Épître VIII.* à M. l'Abbé Gueret, pour l'inviter à souper avec deux de ses Pénitentes. 35.
- Épître IX.* à M. Courtin Dampierre, parent de l'Auteur, qui demouroit toujours dans sa Terre sur le bord de la Loire C'est ici une Lettre du nouvel an. 37.
- Épître X.* à M. de Boulogne, Intendant des Finances. Etrennes. 40.
- Épître XI.* à Madame de Boulogne. Etrennes. 43.

- Épître XII.* à Madame Sainte Placide ,
alors Religieuse de l'Abbaye de Jouarre ,
aujourd'hui Abbessé de Conflant. 45
- Épître XIII.* à Julie , jeune Demoiselle
qui étoit Postulante au Couvent de
Panthemont. 47
- Épître XIV.* à la même , sur le même
sujet. 49
- Épître XV.* à la même , pour le jour de
l'An. 53

L I V R E S E C O N D.

Épître I. à Monseigneur l'Archevêque
de Reims , Etrennes. On verra dans
cent endroits de ce Recueil des Vers
à l'honneur de cet illustre Prélat ou
de quelques personnes de la Maison
de Rohan. L'Auteur n'a pas cru pou-
voir rendre trop publics les bienfaits
qu'il en a reçus, l'amitié que M. l'Ar-
chevêque de Reims lui témoigne , &
les tendres sentimens de son attache-
ment & de sa reconnoissance. On a
mis dans ce second Livre toutes les
Épîtres qui sont adressées aux Mes-
sieurs & aux Dames de Reims. 57

Épître II. au même , au sujet d'une
jeune Demoiselle pour qui il avoit
beaucoup d'amitié , & qu'il vouloit
faire Religieuse. Cette jeune person-
ne est la même que celle à qui l'Épître

avec les secours que lui fournit M. Godinot, Chanoine de la Cathédrale. On verra ci-après l'Épître de ce Chanoine si célèbre par le bon vin moussieux de Champagne, avec lequel il avoit gagné des sommes immenses. C'est encore à M. de Pouilly que l'Académie de Peinture & de Sculpture de Reims est redevable de son établissement. Il est aussi l'Auteur d'un Livre fort estimé, qui a pour titre : *La Théorie des sensimens agréables.* 78

Épître IX. à Diogene, sur M. de Pouilly & sur son Livre de la Théorie des sensimens agréables. 84

Épître X. à M. Desseaux, Chanoine de Reims, Recteur de l'Université. Il est habile Orateur, grand Prédicateur, & bon Poète. C'est lui qui a fait les Vers & les Emblèmes des Arcs de Triomphe élevés à Reims pour la convalescence & les victoires du Roi. Il avoit été tenté de quitter Reims pour une Charge qu'on lui offroit à la Cour. 88

Épître XI. au même. Il avoit envoyé à l'Auteur une Ode de sa façon sur la mort de M. de Pouilly : à qui l'Épître VIII. est adressée. 90

Épître XII. à M. Bergeat, Bailly de Reims, homme de confiance de M. l'Archevêque, & ami particulier de

l'Auteur. M. Bergeat étoit tombé malade en travaillant aux Archives de l'Archevêché.

92

Épître XIII. au même, à l'occasion d'une Pièce de Vers de M. l'Abbé de l'Attaignant, dont M. Bergeat avoit fait une juste critique.

95

Épître XIV. à Mlle Favart. Cette Epître est écrite à une Demoiselle de Reims de qui l'Auteur feint poétiquement d'être amoureux. C'est un adieu qu'il lui fait en partant pour Paris. Cette Demoiselle extrêmement aimable, & plus respectable encore, avoit une voix admirable, jointe à toutes les qualités que l'Auteur lui donne dans cette Epître.

96

Épître XV. à Madame Roland, femme du Trésorier de France de ce nom, charmante par l'esprit, la figure & le caractère. L'Auteur soupait tous les Dimanches à Reims avec elle chez M. de Resicour, pere de cette Dame. Elle lui écrivit que pendant son séjour à Paris, un autre alloit prendre sa place dans leur société, s'il ne revenoit au plutôt; M. l'Abbé de l'Attaignant lui fit cette réponse chez M. l'Archevêque de Reims, où il demeurait alors.

99

Épître XVI. à M. de Maisonselle. C'est ici une réponse à une Lettre en vers,

que M. de Maisonselle , Directeur des Aides à Reims , avoit écrite à M. l'Abbé de l'Attaignant. Dans cette Lettre , M. de Maisonselle avoit fait des portraits de plusieurs personnes de Reims. M. l'Abbé de l'Attaignant ajoute à chacun de ces Portraits des traits de la façon qui prouvent le goût & le talent qu'il a toujours eu de louer , & son éloignement pour la satire. Mais avant que d'en venir à cet endroit de son Epître , il assure son ami , qu'il ne l'a jamais soupçonné d'être l'auteur d'une Pièce anonyme & satyrique qui avoit courru à Reims , & qu'on attribuoit injustement à M. de Maisonselle. Les portraits des personnes qui sont nommées dans cette Epître ne peuvent guère intéresser que ceux qui connoissent la ville de Reims.

104

Epître XVII. au même , qui avoit écrit à l'Auteur une Lettre en vers dans le tems que celui-ci étoit malade. Dans sa réponse , M. l'Abbé de l'Attaignant fait l'éloge de la Ville & de la Société de Reims dont M. de Maisonselle avoit parlé dans sa Lettre.

113

Epître XVIII. à M. de Courtagnon , alors Grand Maître des Eaux & Forêts de Champagne , qui étoit au lit pour un petit mal au pied qui augmenta

dans la suite si considérablement ,
qu'il en mourût. L'Auteur étoit en
retraite chez les Jésuites à Reims
lorsqu'il écrivit cette Epître à M. de
Courtagnon , homme de plaisir & qui
aimoit surtout beaucoup la table. 116

Epître XIX. à M. Jaunet , Medecin de
Reims , pour l'inviter à venir dîner
chez l'Auteur avec quelques uns de ses
amis. 117

Epître XX. à Madame Aubert , femme
du Receveur des Tailles de Reims ,
dont les deux filles avoient quitté
la maison paternelle pour aller au
Couvent , où elles prirent toutes
deux le voile le même jour. Ces deux
Demoiselles étoient sœurs de Mlle
Aubert , qui fut ensuite mariée à M.
de Maisonselle. On verra dans cette
Epître que l'Auteur ne prend pas tou-
jours le ton badin ; qu'il est sérieux
quand il le faut , & qu'il pense très-
chrétiennement. 119

LIVRE TROISIÈME.

Epître I. à M. de la Ribellerie , Secré-
taire du Roi , & premier Commis au
Département des Eaux & Forêts.
L'Auteur sollicitoit une coupe de bois
pour le Chapitre de Reims , dont il
est Chanoine & Agent. 127

- Epître II.* à M. le Cardinal de Rohan ,
en lui envoyant des Poires de Rousselle-
let de Reims. 132
- Epître III.* à un Ami. L'Auteur l'écrivit
de Saverne , petite ville d'Alsace , à
sept lieues de Strasbourg , où le Car-
dinal de Rohan avoit son Palais , qui
est celui des Evêques de Strasbourg. 134
- Epître IV.* à Madame de la Martellière ,
au nom de M. Monet , aujourd'hui
Directeur de l'Opera-Comique , qui
dédioit à cette Dame un petit Recueil
de Chansons de l'Auteur , intitulé la
Volière. 136
- Epître V.* à M. le Maréchal Duc de Ri-
chelieu , à l'occasion d'une Lettre en-
vers que lui avoit écrite M. de Vol-
taire sur la Statue que lui avoient
élevée les Gênois , & sur une préten-
due réponse qu'on dit que M. le Ma-
réchal de Richelieu fit à cette Lettre. 138
- Epître VI.* à M. Dionis , Medecin à Pa-
ris , qui avoit pris à M. l'Abbé de
l'Attaignant les rimes en *ailles* sur la
Bataille de Fontenoy. M. Dionis s'é-
toit chargé de les faire imprimer , &
ils ne l'étoient point encore lorsque
l'Auteur lui adressa cette petite Epî-
tre. On sçait la vogue qu'eurent les
rimes en *ailles* lorsqu'elles furent ren-
dues publiques. On les trouvera dans
ce Recueil après les Epîtres. 141

- Epître VII.* à M. le Duc de Nivernois ,
de qui l'Auteur n'étoit point connu ;
mais ayant lû son discours de réception
à l'Académie Française , M.
l'Abbé de l'Attaignant en fut si char-
mé , qu'il lui adressa cette Epître ano-
nyme. 143
- Epître VIII.* à M. Renard, Medecin, qui
avoit guéri l'Auteur. 146
- Epître IX.* à Mlle de Navarre , deve-
nue depuis , Marquise de Mirabeau,
& morte à Avignon. 147
- Epître X.* à la même , dont l'Auteur feint
ironiquement d'être amoureux. 150
- Epître XI.* à Mlle de Marv.... 153
- Epître XII.* à Madame la Baronne de
Basoche , sœur de l'Auteur , au sujet
de deux de ses filles qui, par dévotion,
ne vouloient point se marier. 154
- Epître XIII.* à la même , au sujet d'une
très-jolie Lettre qu'elle avoit écrite à
l'Auteur, en réponse à la précédente. 158
- Epître XIV.* à Madame la Marquise
d'Hérouville , qui se levoit dès le
point du jour pour aller à la chasse. 163
- Epître XV.* à Madame de Cailly , en lui
envoyant des Gands de Franc-Ma-
çons. 165
- Epître XVI.* à la même , en lui envoyant
le Tablier de l'Ordre. 166
- Epître XVII.* à Madame de Chery , en
lui envoyant des Vers qu'elle avoit
demandés à l'Auteur. 167

- Epître XVIII.* à Madame Blot, femme d'un Avocat au Conseil. Elle avoit fait une légère critique de quelques vers de l'Auteur. 168
- Epître XIX.* à un Ami, sur l'Amour. 172
- Epître XX.* à un Ami, qui avoit proposé ce Cas : sçavoir si une femme qui avoit promis à son Amant de l'aimer tant qu'il existeroit, pouvoit le quitter quand en existant toujours, il n'existoit plus. 173

L I V R E C I N Q U I È M E.

- Epître I.* au Roi de Prusse. Lorsque les Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant parurent imprimées en deux volumes sous le titre de *Pièces dérobées à un Ami*, il en envoya un exemplaire au Roi de Prusse, accompagné de l'Epître qui lui est ici adressée. Toutes celles qui composent le quatrième Livre paroissent aujourd'hui pour la première fois réunies dans un Recueil. 177
- Epître II.* de M. Martineau à l'Auteur. M. Martineau, Conseiller d'honneur au Présidial de Sens, avoit été au Palais pour y faire emplette de quelques brochures nouvelles. On lui présenta les *Pièces dérobées* qui ne faisoient que de paroître, & qu'il n'avoit pas en-

cote lûës. Il les acheta , en fut enchanté ; & le lendemain il envoya à l'Auteur l'Épître suivante qu'on ne rapporte ici , que parce qu'elle fait mieux entendre la réponse que lui fit M. l'Abbé de l'Attaignant , dont les ouvrages sont si bien caractérisés dans cette Épître.

180

Réponse de M. l'Abbé de l'Attaignant à M. Martineau.

182

Épître III. à M. l'Abbé de la Porte.

L'Auteur des Observations sur la Littérature moderne rendit compte au Public dans son Journal , des Poésies de M. l'Abbé de l'Attaignant lorsqu'elles parurent sous le titre de *Pièces dérobées*. L'endroit du Journal qui est rapporté , a donné lieu à l'Épître que M. l'Abbé de l'Attaignant adresse au Journaliste.

184

Épître IV. à M. l'Abbé Turodin , Chanoine de Boulogne. Il avoit écrit à l'Auteur son ancien Ami , pour le complimenter sur ses Ouvrages. L'Épître suivante est la Réponse à cette Lettre.

195

Épître V. à M. Desseaux , Chanoine de Reims. C'est le même à qui les Épîtres X. & XI. du Livre II. sont adressées. M. Desseaux avoit complimé l'Auteur sur l'impression de ses Ouvrages.

198

- Epître VI.* à Madame de Graffigny, Auteur de la Pièce de Théâtre intitulée *Cénie*. On a prétendu dans le monde que Madame de Graffigny, sous le nom de *Cénie*, qui est l'anagramme du mot de *Niece*, avoit voulu tracer le caractère de Mlle de *Ligniville* sa Niece, aujourd'hui Madame *Helvetius*. Mlle de *Ligniville* demouroit alors chez Madame de Graffigny. Elle ne le cédoit point à *Cénie* pour la beauté, les graces & la vertu. C'est sans doute cette ressemblance de caractères qui a donné lieu à la découverte de l'anagramme. Quoiqu'il en soit, M. l'Abbé de l'Attaignant saisit cette circonstance pour écrire à l'Auteur de *Cénie* l'Epître suivante. 100
- Epître VII.* à une Dame, qui apelloit l'Auteur *Anacréon*. 103
- Epître VIII.* à M. le Marquis de *** qui avoit envoyé à l'Auteur un Mémoire contre la Maison de Rohan pour des droits honorifiques en Sorbonne. 104
- Epître IX.* à M. le Tourneur, Maître de Clavecin de Madame la Dauphine & de Mesdames de France. 108
- Epître X.* à M. Ninin, Docteur de la Faculté de Reims, Medecin de S. A. S. M. le Comte de Clermont. 209

Epître

Épître XI. au même, écrite le jour de la
S. Louis, fête de M. le Comte de Cler-
mont.

217

Épître XII. au Prince Edouard d'An-
gleterre, autrement dit *le Prétendant*,
après son retour d'Ecosse.

217

Épître XIII. à M. Tannevot, sur sa
Tragédie d'Adam & Eve.

219

Épître XIV. au même, au sujet d'une
Pièce de vers qu'avoit faite M. Tan-
nevot sur la convalescence de Mon-
seigneur le Dauphin.

220

Épître XV. au même. Etrennes.

222

Réponse de M. Tannevot à l'Auteur.

224

Épître XVI. à M. Doré, Commis chez M.
de Boulogne, Intendant des Finan-
ces, aujourd'hui Contrôleur Général.
Il avoit écrit à l'Auteur une Lettre
monorime en *gnan*.

229

Épître XVII. Quoique cette *Épître*
ne soit point de M. l'Abbé de l'At-
taignant, on ne pouvoit guère se
dispenser de l'insérer dans ce Recueil
à cause des Réponses & des Repliques
auxquelles elle a donné lieu. M. de
Boulogne, le fils avoit fait présent
d'une Chate à M. Doré, l'un de ses
Commis, qui lui écrivit cette *Épître*
pour l'en remercier. On jugea que ces
vers étoient dans le goût de ceux de
M. l'Abbé de l'Attaignant; & M.
Doré flaté de ce jugement, lui en-

- voya une copie de l'Epître avec une Lettre de politesse où il se félicitoit de lui avoir été comparé. 230
- Réponse.* M. Doré ayant envoyé à l'Auteur son Epître à M. de Boulogne, voici la Réponse que lui fit M. l'Abbé de l'Attaignant sur les mêmes rimes que l'Epître précédente. 232
- Réplique* de M. Doré. 234
- Réponse* à la réplique par M. l'Abbé de l'Attaignant. 236
- Epître XVIII.* à M. de Boulogne le Pere, en sollicitant une Ordonnance pour une rente annuelle de deux mille francs qu'a M. l'Abbé de l'Attaignant sur le Trésor Royal. Cette Epître fut écrite au commencement de l'année 1753. Etrennes. 241
- Epître XIX.* au même, au commencement de l'année 1754. 245
- Epître XX.* à M. de Boulogne le Fils, sur son mariage avec Mlle de Brou, & sur la survivance de la charge d'Intendant des Finances qu'avoit M. de Boulogne son pere. 247
- Epître XXI.* à M. Titon, Conseiller de la Grand-Chambre. M. l'Abbé de l'Attaignant ayant été nommé à une place de Conseiller de la Cour Souveraine du Clergé, vacante par la mort de M. Robuste, Evêque de Nîmes, fut installé par M. l'Abbé de Sala-

bery, l'un des Présidens de cette Chambre. M. de Maupeou, alors Premier Président du Parlement, demanda à M. l'Abbé de Salabery, si, avant la réception, il n'avoit pas fait un bel éloge du Récipiendaire, ajoutant qu'on pouvoit le louer sur son esprit, ses talens, ses vertus; & principalement sur sa sainteté. M. Titon, Conseiller de la Grand-Chambre, rapporta à M. l'Abbé de l'Attaignant ce qu'avoit dit M. de Maupeou; & c'est là-dessus que l'Auteur a adressé à M. Titon cette Epître au mois de Novembre 1754.

249

Epître XXII. à Madame Chapotin, fille de M. Thorel, Avocat. Cette Dame qui a beaucoup d'esprit, est fort ressemblante au portrait qu'en fait l'Auteur pour les graces & pour la figure. Il ne faut prendre que comme un pur badinage le reproche de vanité qu'on lui fait dans cette Epître.

252

Epître XXIII. à la même.

255

Epître XXIV. à Mlle d'Angeville, Actrice de la Comédie Française.

258

Epître XXV. à Madame de Serriere, Religieuse de Panthemont, à qui les Epîtres XIII. XIV. & XV. du Livre premier sont adressées sous le nom de Julie.

260

Epître XXVI. à Mlle de Berville, sur le
N ij

Cordon rouge dont M. son pere venoit d'être décoré. 261

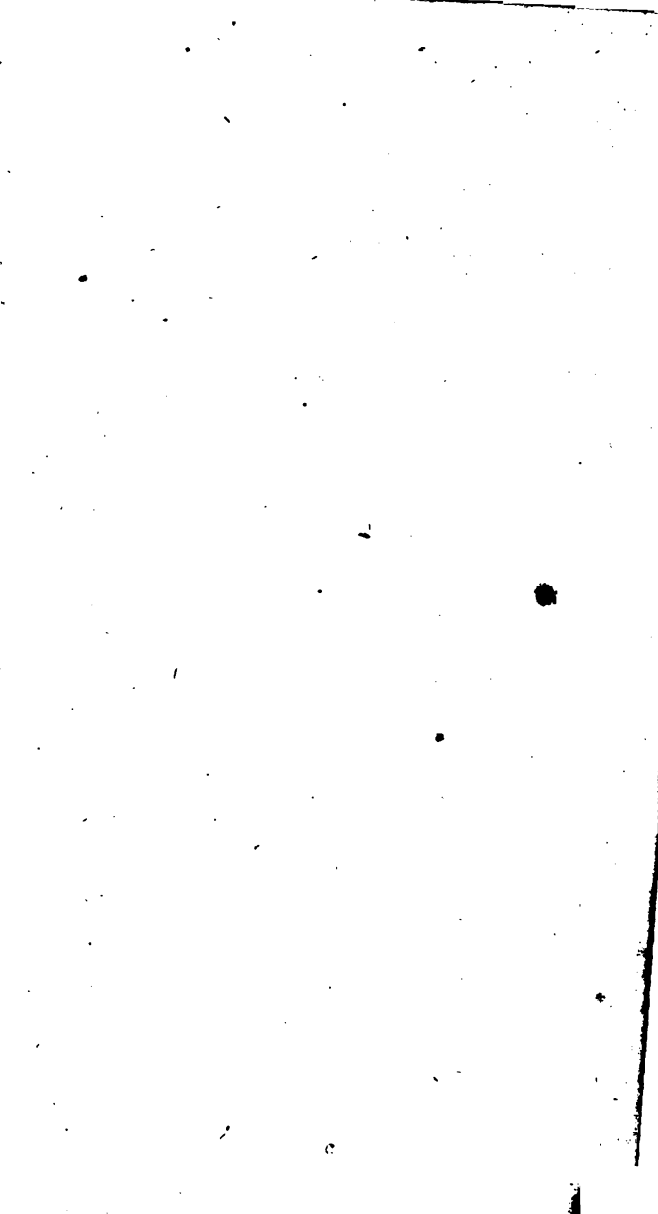
Epître XXVII à M. Freron, Auteur d'un Ouvrage périodique, intitulé : *Lettres sur quelques Ecrits de ce tems.* 263

Epître XXVIII à Madame la Générale De la Motte, en lui envoyant demander une bouteille de ses gouttes d'or. 256

Epître XXIX à Madame la Princesse de Rohan, Religieuse de l'Abbaye de Paraclet, nommée à l'Abbaye de Marquette en Flandres, après la mort de Madame la Princesse de Rohan, sa tante, qui étoit Abbessé de ce même Couvent. 259

Epître XXX à Madame la Marquise de de Paulmy d'Argenson. M. Chupin de la Guissonnière avoit composé un Ouvrage de Musique qu'il vouloit dédier à Madame de Paulmy d'Argenson. Il lui en demanda la permission ; mais elle n'y consentit qu'à condition qu'on ne la nommeroit pas. M. Chupin pria M. l'Abbé de l'Attaignant de faire en vers l'Epître d'édicatoire. 261

Fin de la Table des Epitres du premier Tome de ces Poësies.



5^e

Colonel Charles
de l'Attendant.



UNS 158 c. 1



